

ESSAIS

HISTORIQUES.

SUR L'INDE.

ESSAYS

HISTORICAL

BY BUR LINDF.

ESSAIS HISTORIQUES
SUR L'INDE,
PRÉCÉDÉS
D'UN JOURNAL DE VOYAGES
ET D'UNE DESCRIPTION GÉOGRAPHIQUE
DE LA CÔTE DE COROMANDEL.
Par M. DE LA FLOTTE.



A PARIS,
Chez HERRISSANT le Fils, Libraire,
rue Saint-Jacques.

M. DCC. LXIX.
Avec Approbation & Privilège du Roi.

3238

ESSAIS HISTORIQUES

SUR L'INDE.

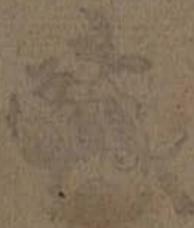
P R É F A C E

D'UN JOURNAL DE VOYAGES

ET DE VARIÉTÉS

DE LA CÔTE DE COROMANDELE

ET DE L'INDOUE.



A PARIS,

CHEZ HENRI SANTELIÈRE, Libraire,

sur le Boulevard,

M D C C L X I X

chez les Libraires de la Ville de Paris



ESSAIS HISTORIQUES
SUR L'INDE.

JOURNAL

QUI SERVIRA DE PRÉFACE.

L'OUVRAGE que je donne au Public, est le fruit de mes voyages. Un séjour de plusieurs années dans l'Inde, où mon état m'obligeoit de me transporter sans cesse dans les différentes provinces de la presqu'île, m'a mis à portée d'apprendre la langue la plus usitée du pays, & d'étudier la religion, les mœurs, le caractère & les usages de

A

ses habitans. J'aurai donc cet avantage d'avoir puisé mes connoissances à la source même. Il pourroit arriver que dans le cours de cet ouvrage, je rapportasse des choses déjà traitées par d'autres voyageurs; mais cette conformité d'opinions & de tableaux, ne servira qu'à confirmer de plus en plus la vérité des faits; il est difficile de récuser plusieurs témoins; d'ailleurs je ne m'en suis pas toujours rapporté à mon propre jugement, & dans toutes les occasions où j'ai crain de me tromper, je n'ai pas hésité de consulter, & les gens du pays les mieux instruits, & ceux de mes compatriotes à qui un plus long séjour, ou plus de lumières, avoient donné la facilité & les moyens d'approfondir leurs découvertes.

Je partis de la rade de l'île de Grouais au mois de Mai 1757, sur le vaisseau le *Saint-Luc*, navire Malouin, freté par le Roi, pour transporter une

partie des troupes destinées pour l'Inde. Nous fîmes voile à la suite de l'escadre de M. le Comte d'Aché, qui montoit le vaisseau le *Zodiaque*, de soixante-quatorze pièces de canons, sur lequel étoit embarqué le Général Lally, avec une partie de son Etat-major. Notre traversée fut assez heureuse jusqu'à Rio-Janeiro (a), ville principale du Brésil, où nous relachâmes après deux mois & demi de navigation (b). Rio-Janeiro prend

(a) Autrement appelé Saint-Sébastien.

(b) Il arriva, à bord d'un des vaisseaux de l'escadre, l'aventure la plus malheureuse & la plus surprenante. Le Chevalier de Dentillac, jeune Officier, doué des qualités les plus aimables, étant monté sur les hauts bancs pour découvrir la terre que les pilotes assuroient que nous verrions le même jour, aperçut le premier la pointe du cap Frio, & comme il s'écrioit dans un transport de joie : terre ! . . . terre ! . . . il tomba mort ; ses pieds s'embarraquèrent dans les cordages : on le retira, & après de vains efforts pour le rappeler à la vie, les Chirurgiens jugèrent qu'il n'avoit péri que par une de ces fortes révolutions

son nom de la rivière de Janvier, qui forme, à deux lieues de son embouchure, un magnifique golfe, sur la côte occidentale duquel est située la ville. Un rocher en pain de sucre indique aux navigateurs l'entrée du havre, défendu par deux batteries qui se croisent, & qui pourroient arrêter la plus forte escadre, si elles étoient bien servies. Ce havre est un des plus beaux & des plus spacieux qu'il y ait dans les quatre parties du monde; il est capable de contenir plusieurs milliers de vaisseaux. Près de la ville est une petite île que l'on nomme l'île aux Chèvres; elle est fortifiée assez foiblement, mais dans la situation la plus avantageuse pour s'opposer à une descente sur le continent. C'est derrière cette île que les

que les matins appellent révolution de terre, causée par une joie excessive & le changement subit de l'air.

Portugais carénaient leurs vaisseaux, & qu'ils les tiennent à l'ancre, parce qu'ils y sont plus à l'abri des coups de vent. L'aspect de la ville bâtie en amphithéâtre, annonce la cité la plus opulente. Nous mouillâmes à cent toises de la place. Un ciel pur, serain, le spectacle du soleil levant sur ces côtes magnifiques, un air nouveau pour nous & parfumé par les orangers, les citronniers & toutes les plantes odorantes qui croissent naturellement dans cette contrée, une perspective riante & à perte de vûe, la comparaison de ce changement subit avec les fatigues d'une traversée toujours uniforme, tout tendoit à nous faire croire que ce séjour étoit enchanté. Je me rappellerai toute ma vie avec une satisfaction toujours nouvelle, que le jour où nous entrâmes dans le havre de Rio-Janeiro, fut pour moi le jour le plus beau & le plus délicieux. Le

Zodiaque salua la ville de vingt-un coups de canons, qui furent rendus nombre pour nombre. Il n'y avoit qu'une partie de notre escadre qui fut encore arrivée. Les Portugais parurent voir, avec méfiance, tant de vaisseaux rangés devant leur ville (2). Une suite de cette même méfiance les détermina à refuser l'entrée du havre à ceux de nos vaisseaux qui ne parurent que quelques jours après. Le *Vengeur*, entr'autres, vaisseau de soixante-quatre pièces de canons, reçut

(2) En 1711, dans un tems où Louis XIV voyoit presque toutes les Puissances de l'Europe liguées contre lui, & contre Philippe V, son petit-fils, qu'il avoit mis sur le trône d'Espagne, un Particulier qui n'avoit encore aucun grade dans la Marine, le célèbre du Gué-Trouin, équipa une flotte avec l'argent que lui fournirent des Négocians, & malgré les escadres nombreuses des ennemis qui couvroient la mer, il pénétra jusqu'à Rio-Janeiro, qu'il prit & pillá. Ses vaisseaux revinrent chargés de richesses. Nous nous aperçûmes, plus d'une fois, que les Portugais s'en ressouvenoient encore.

une bordée d'une des batteries , & fut obligé de rétrograder , & de faire voile pour l'île Grande , distante de Rio-Janeiro d'environ vingt-cinq lieues. Un séjour de près de deux mois que nous fîmes dans cette ville , me laissa tout le tems nécessaire pour examiner les coutumes & le caractère des Portugais. Je m'apperçus en peu de jours que le climat le plus heureux , la contrée la plus riche & la plus fertile étoit habitée par la nation la moins digne de tant de faveurs. Je n'entends point confondre ces Colons avec ceux de leurs compatriotes qui, vivant sous les yeux du Prince , respectent les loix. En Europe , la vie civile & politique forme une chaîne immense & indissoluble ; mais au-delà des bornes , ses efforts se relâchent insensiblement par la distance des lieux , le mélange des peuples , & l'impunité des infracteurs. Il ne faut plus s'étonner , après

cela, si la corruption est presque générale parmi les habitans du Brésil. L'orgueil, la superstition, la jalousie, la mollesse & la débauche, sont portés à l'excès par ces Colons. J'appuyeraï ce que j'avance par des exemples qui se sont passés sous mes yeux. Il n'y a personne dans notre escadre qui n'ait pû remarquer, comme moi, qu'il n'y avoit pas un soldat Portugais qui n'eût la démarche plus fièvre, & qui ne s'estimât mille fois plus grand, je ne dis pas qu'un Officier François, mais même que notre Général. Cependant la plûpart de ces soldats sont à peine vêtus, & plusieurs tendent la main, dans l'obscurité, pour calmer les besoins les plus pressans; dans cette extrême misère, ils se traitent mutuellement de *Fidalgo*, titre qui n'appartient, à Lisbonne, qu'aux gens de qualité. A tant d'orgueil, les Portugais du Brésil joignent encore la pa-

resse la plus crapuleuse. Un homme qui n'a pour vivre qu'une profession vile & bornée, a-t-il gagné quelques pataques (monnoie de cuivre du pays) aussitôt il ferme sa boutique, met son manteau, prend sa guitarre, & va trouver sa *Senhora*, qu'il ne quitte plus, jusqu'à ce que la nécessité l'oblige de reprendre le travail. Quelques-uns aiment encore mieux demander l'aumône, ou voler les étrangers, que de s'occuper utilement. L'impunité leur en fait une habitude.

Ils ont en général une prodigieuse dévotion à saint Antoine, & ne jurent que par lui. Il y a peu de maisons où il n'y ait une petite statue de ce saint dans une niche bien parée. Les filles publiques ne feroient aucune avance à leurs amans que la porte de la niche ne fut fermée. Il n'est pas nécessaire, disent-elles, que saint Antoine voie des choses qui, quoiqu'assez naturelles en elles-mêmes, pourroient être

mal interprêtées, s'il en étoit témoin (a).

Puisque j'en suis sur l'article de la dévotion portugaise, le lecteur ne fera pas fâché de voir comment les habitans de Rio-Janeiro célèbrent les

(a) Il m'arriva au sujet de ce saint une plaisante aventure. Une Dame Portugaise que j'avois eu occasion de voir, me demanda avec empressement si je ne pourrois pas lui procurer un saint Antoine venant d'Europe. Le hasard voulut qu'on matelot Génois de notre équipage en eût un qu'il m'abandonna pour un flacon d'eau-de-vie. Le lendemain, comme je descendois à terre, la garde portugaise, préposée à veiller aux fraudes, voyant que je tenois quelque chose sous mon habit, m'aborda & me demanda brusquement ce que je portois. Leur air insolent me détermina d'abord à refuser de montrer ma petite statue. Ma résistance causa quelque rumeur; le peuple s'amassa autour de moi; mais pour me débarrasser de toute cette canaille, je pris le parti de leur faire voir mon saint Antoine, avec lequel je leur donnai une grande bénédiction qu'ils reçurent à genoux; chacun s'écria que j'étois digne d'être Portugais, & je me retirai fort amusé de cette petite scène.

fêtes de l'Eglise. Huit jours auparavant, on arbore, devant la principale porte un drapeau, représentant le saint ou la sainte que l'on doit fêter. Le jour venu, on se rend à l'église, mais jamais avant sept heures du soir. Les femmes de tous les états y sont conduites, pour la plûpart, par leurs directeurs, qui sont des Moines; & c'est le seul cas où la jalousie des maris ne puisse pas s'exhaler. L'église est magnifiquement illuminée; quantité de Musiciens, placés dans des tribunes, exécutent des concerto. On chante ensuite force litanies; & ce n'est que bien avant dans la nuit que le service finit. Ces sortes de fêtes sont toujours attendues avec impatience, parce que c'est le seul tems où les femmes puissent mieux se venger de la jalousie excessive de leurs maris, & de la gêne où elles sont tenues. C'est aussi pendant une de ces fêtes qui dura huit jours, que plu-

sieurs Officiers de notre escadre reçurent des invitations galantes. J'oublois de dire qu'après les litanies, un Moine monte en chaire, & fait un discours qu'il est impossible d'entendre, parce que la multitude d'assistans des deux sexes confondus les uns avec les autres, est plus occupée à arranger un rendez-vous, qu'elle n'est disposée à entendre un sermon. Je voulus connoître jusqu'où les prédicateurs de ce pays avoient porté l'éloquence de la chaire. Je m'aperçus que ces déclamateurs auroient grand besoin de lire l'*Essai sur l'Eloquence de la Chaire*, de M. l'Abbé Gros de Besplas, que le public littéraire a si justement accueilli. N'ayant pû parvenir à les entendre, je consultai un recueil de sermons. Pour donner une idée de la vivacité de leur composition, je rapporterai en entier une phrase que j'ai parfaitement bien retenue. « *Se huma bella flor, tanto mais*

» agrada à vistou dos olhos , quanto
» mais fresca ; se huma fruta , tanto
» mais tirada de perto de arvore , e
» mais deliciosa & de mais estima. Que
» flor mais Linda , que fruta mais pre-
» ciosa , que huma menina tenera nos
» primeros Crepusculos da infancia e ain-
» da da Pueritia ? »

Je ne puis mieux terminer cette description de la dévotion portugaise , qu'en faisant connoître jusqu'à quel point ils la dégradent. J'assistai un jour à une comédie bourgeoise , où plusieurs Moines donnoient la main à de fort aimables pénitentes. Cette pièce étoit remplie d'obscénités ; cela ne m'étonna point. Tout jusques-là étoit conforme au caractère de la colonie ; mais je ne fus jamais si surpris que de voir arriver , dans les entre-actes , deux petites filles , habillées en ange , qui se mirent à chanter les litanies de sainte Anne. Cette bizarrerie a , sans doute ,

pris sa source dans l'idée qu'ils ont que tout est réparé, lorsqu'on dit son chapelet, ou qu'on chante des litanies.

Personne n'ignore jusqu'à quel degré les peuples méridionaux portent la jalousie. On peut assurer que cette passion ne connoît pas de bornes chez les habitans du Brésil. Un étranger qui, à Rio-Janeiro, fixeroit ses regards sur une femme, courroit le plus grand danger. Les Dames Portugaises ne sortent jamais que voilées. Les plus riches sont portées par deux Nègres dans de superbes chaises grillées. Les seuls endroits où elles puissent se découvrir, sont les églises & leurs appartemens. Elles communiquent peu entr'elles, & ne voient guères que leurs parens, ou leurs directeurs spirituels. Leur principal amusement est la musique. Elles jouent presque toutes de la guitare dont elles s'accompagnent

dans leurs chants. Il est très-difficile aux étrangers de lier ouvertement connoissance avec elles. La jalousie des hommes est un obstacle presque invincible. Nous trouvâmes cependant dans cette ville quelques familles nouvellement arrivées de Lisbonne, où avec beaucoup de précautions & de mépris apparent pour les femmes, plusieurs Officiers de l'escadre s'introduisirent; mais malgré les verrous, les grilles, les duégnés, & la garde sévère des maris, il n'y a pas de ville où les femmes soient plus libres par les moyens même que l'on emploie pour les empêcher de l'être. Comme elles sont toutes vêtues de noir & voilées, il est impossible à l'œil le plus pénétrant de faire distinction de l'une avec l'autre; ainsi une femme, sous prétexte d'aller à l'église, peut aisément donner un rendez-vous sans crainte d'être reconnue: d'ailleurs elles manquent rarement de met-

tre dans leur confiance les vieilles surveillantes, auxquelles les hommes confient la garde de leur honneur. Ces Portugaises m'ont paru en général extrêmement blanches, bien prises dans leur taille; elles ont toutes les cheveux d'un beau brun, & l'œil grand, noir, & de cette espèce de langueur qui annonce peu de cruelles. Leurs manières sont douces, affables, sur-tout pour les étrangers qu'elles aiment passionnément; mais il est dangereux de leur donner, en amour, quelque sujet de jalousie; elles sont alors capables de se porter aux plus grands excès.

Les hommes sont d'une taille médiocre; ils ont presque tous le teint olivâtre; ils sont d'ailleurs sérieux, fiers & incapables d'aucuns de ces procédés honnêtes qui distinguent le galant homme d'avec le peuple. (Ceci cependant n'est pas sans exception.) D'après cela, doit-il paroître éton-

nant que leurs femmes aient tant d'aversión pour les hommes de leur nation, & qu'une Demoiselle courtisée pendant des années entières, & étourdie sans cesse de la triste guitarre de son amant, sacrifie la passion d'un pareil être, aux avances insinuantes & polies d'un étranger, qui flatte sa vanité, & met ses charmes au-dessus de tous ceux qu'il a jamais vus.

Je terminerai le portrait de ces Portugais Colons par un exemple bien singulier de leur jalousie & de leur haine contre les François, dont ils craignent prodigieusement la concurrence en fait de galanterie. Le Gouverneur de Rio-Janeiro, homme élevé dans la politesse des Cours de l'Europe & connoissant les usages qui lient les honnêtes gens, voulut rendre au Général François une fête que celui-ci avoit donnée aux plus notables de la ville. Pour cet effet, il

invita tous les Officiers de l'escadre à un bal & à un souper splendide qu'il avoit fait préparer ; mais quelle fut notre surprise , quand , arrivant dans une piece magnifiquement illuminée & où se faisoit entendre la meilleure musique , nous ne vîmes que beaucoup de Portugais & pas une seule femme ? On s'imagine bien que le bal ne fut pas gai , ni la danse fort vive. Trois ou quatre hommes déguisés en femmes , firent les frais de la danse avec ceux qui voulurent bien se prêter à cette ridicule mascarade. Le Gouverneur avoit , en vain , invité les Dames de la ville , les hommes refusèrent opiniâtement de laisser aller leurs femmes , & il nous en fit ses excuses d'une manière à nous donner à entendre combien il étoit lui-même mortifié d'avoir à vivre avec de pareils hommes.

On peut assurer en général , sans crainte d'être taxé de partialité , qu'il

n'y a pas de passion, quelque honteuse qu'elle puisse être, qui ne trouve des sectateurs parmi les habitans de Rio-Janeiro. La vengeance, par exemple, y est exercée avec le plus aveugle emportement. Un étranger a-t-il le malheur d'offenser un Portugais, & sur-tout un Moine, aussi-tôt la calomnie s'arme & le fait traîner à la prison du saint Office, & malgré les mesures que Sa Majesté Portugaise a prises pour détruire les abus de l'Inquisition, il s'en commet encore tous les jours. Si un étranger a une intrigue avec une femme, & qu'elle vienne à être découverte, il n'y a sorte de voie qui ne soit employée pour punir sa témérité par la mort. Presque tous les Portugais ne sortent qu'en manteau avec leur chapeau rabattu, & toujours armés d'une dague, espèce de poignard. Au moyen de cette uniformité, ils commettent impunément le meurtre & l'assassinat; aussi étions-

nous sur nos gardes, & sans les précautions que la prudence nous obligeoit de prendre, il y en auroit eu plusieurs, parmi nous, qui eussent été les victimes de leur jalousie & de leur vengeance.

La vie que menent les Portugais est également oisive & ennuyeuse. Ennemis en général de tout travail, ils aiment mieux vivre misérablement que d'amasser du bien aux dépens de leur repos; au surplus ils sont très-sobres sur le manger, & quoique le pays fournisse de quoi faire la chère la plus exquise, leurs tables sont servies assez frugalement & de mets mal assaisonnés. Le commerce qu'ils font, n'exige pas beaucoup de peine. Le climat fournit abondamment aux cargaisons que les flottes rapportent tous les ans à Lisbonne. Ces chargemens consistent en oranges qui croissent ici sans culture & sans soins; en or, dont il y a des mines très-abondantes, exploi-

tées par des esclaves , en pierres précieuses , comme diamans , topazes , améthistes , & en différentes drogues médicinales , & sur-tout en Ipécacuanha. Il y a cependant au Brésil quelques particuliers que le commerce a enrichis ; mais on a remarqué qu'ils sont presque tous venus de Lisbonne.

Je finirai l'article de Rio-Janeiro par une observation générale , qui est que nous avons eu peu à nous louer des Portugais ; mais beaucoup de leurs femmes.

En quittant cette ville , nous fîmes voile pour l'île Grande , où étoient mouillés les autres vaisseaux de l'escadre qui nous attendoient pour faire route ensemble. Nous restâmes trois jours à l'ancre dans un canal magnifique formé par cette île & le continent. L'île Grande est entièrement couverte d'orangers , de citronniers , de limoniers , de limiers , & d'autres arbres particuliers au climat. Nos

matelots se pourvurent abondamment de tous ces fruits. Nous ne trouvâmes dans l'île qu'une seule habitation où vivoit un pere & trois filles ; mais il leur étoit facile de communiquer avec la ville, qui est située à trois petites lieues delà sur le continent, & qui porte, quoique fort petite, le nom de ville Grande. De cette île, nous fîmes voile pour les îles de France. Pendant la traversée nous prîmes une grande quantité de dorades, de bonites, quelques poissons volans, & sur-tout des pilotes, espèce de petit poisson fort délicat, nommé ainsi, parce qu'il sert de pilote au requin, devant lequel il nage toujours. J'ai remarqué plusieurs fois, lorsque nous tendions des appas aux requins, que leurs pilotes venoient les goûter avant que ceux-ci se jettassent sur la proie. Si le requin a son ami avec lui, il a aussi son ennemi. Celui-ci est un petit poisson plat,

qui s'attache à son col, qui le suce, & dont le requin ne peut se débarasser.

Nous doublâmes le cap de Bonne-Espérance sans aucun accident, & nous arrivâmes à la vue des côtes de l'île de France dans le mois de Novembre. Le calme nous tint quelques jours à la vûe de l'île. Pendant ce tems, notre Capitaine envoyoit chaque jour à terre pour prendre des rafraîchissemens, & sur-tout de ces tortues (a), dont la chair est un excellent manger, en même-tems qu'elle est un puissant anti-scorbutique.

Il est inutile que j'entreprenne de faire la description de cette île ; elle

(a) J'ai vu de ces tortues, nommées tortues de mer, qui pesoient jusqu'à deux cens livres & plus. Le plastron mis au four est un mets très-recherché; la graisse qui y est attachée, devient verdâtre & ferme, & est extrêmement agréable au goût. Les matelots font des omelettes avec les œufs qui sont petits, ronds & mols.

est si connue aujourd'hui , que je ne pourrois rien dire qui ne fût une répétition de ce qu'en ont déjà rapporté plusieurs voyageurs. En attendant que nous puissions descendre à terre, nous nous amufames à prendre du poisson , dont ces parages abondent. Parmi leurs différentes espèces , il y en a une nommée poisson-rouge ; rien de plus léger , de plus délicat ; mais il faut faire bien attention qu'ils n'aient pas un croissant blanc sur la queue ; ceux qui en ont , sont également bons à manger ; mais ils incommodent prodigieusement. On fait grand cas à l'île de France du lamentin , espèce de poisson dont la femelle a le sein comme nos femmes, ce qui , je crois , a donné aux anciens l'idée des sirènes.

Nous fimes dans cette île un séjour d'un mois , pendant lequel une partie de nos troupes tomba malade d'une maladie épidémique , dont plusieurs

fler
J'e
m'e
par
d'a
de
ress
les
ren
île
viv
guè
fort
ses
& le
n'or
pré
à en
nus.
fûm
qui
lieu
cou
de l

ieurs Officiers & soldats moururent. J'en fus attaqué à mon tour, & je ne m'en tirai que par une diète austère, & par mon opiniâreté à ne vouloir user d'aucuns remèdes. On mange à l'île de France des chauve-fouris, qui ressemblent, quant à la figure, à celles d'Europe, mais il y a cette différence, que les chauve-fouris de cette île sont beaucoup plus grosses, ne vivent que de fruits, & ne se tiennent guères que sur les arbres; c'est un fort bon manger lorsqu'elles sont grasses; on leur coupe les aîles, la tête & les pattes, au moyen de quoi elles n'ont rien qui rebute; cependant le préjugé est si fort, qu'on a mille peines à en faire goûter aux nouveaux venus. Au sortir de l'île de France, nous fûmes mouiller à l'île de Bourbon qui n'en est distante que de quarante lieues. Le climat de cette île est beaucoup plus sain & plus beau que celui de l'île de France. C'est là que l'on

voit ces belles plantations de café réputé aujourd'hui le meilleur après celui de Moka. La seule chose qui manque à l'île de Bourbon, c'est un port où les vaisseaux puissent être en sûreté. Nous jettâmes l'ancre devant la petite ville de Saint-Paul, mais nous ne restâmes que quatre jours à terre; c'en fut assez pour nous donner du regret de quitter un aussi beau séjour. Les habitans de cette île vivent avec plus de simplicité que ceux de l'île de France, où l'arrivée continuelle de nos vaisseaux apporte aussi le luxe & les vices de l'Europe. Les Créoles de l'île de Bourbon sont grands, forts, robustes, propres à la guerre & aux fatigues; ils y sont exercés dès leur enfance; leur principale occupation, dans cet âge tendre, étant de courir à la chasse de montagne en montagne. Le sexe, dans cette île, est aussi aimable que vertueux. Les femmes ont toutes la plus belle

taille. On n'y connoît point les corps & toutes ces gênes ridicules auxquelles on asservit nos jeunes Européennes. Aussi a-t-on remarqué que, depuis l'établissement de la Colonie, il n'y a pas eu dans cette île une seule personne contrefaite.

De l'île de Bourbon, nous fîmes voile pour l'Inde. Le 27 Avril nous parûmes à la côte de Coromandel, & nous prîmes langue à Karikal, établissement François à trente lieues au sud de Pondichéry. Le lendemain 28 nous mouillâmes sous Goudelour, & brulâmes deux vaisseaux Anglois. Le 29, le vaisseau le *Comte de Provence*, de soixante-quatorze canons, & la frégate la *Diligente*, furent détachés de l'escadre pour débarquer M. de Lally à Pondichéry. Le même jour à dix heures du matin, la frégate la *Silphide*, fit signal de vaisseaux que l'on reconnut bientôt pour être l'escadre Angloise, commandée par

l'Amiral Pocock. Vers les deux heures après-midi, les deux escadres rangées en lignes, commencèrent à se canonner vivement (a). Les Anglois

(a) Notre ligne de combat étoit composée des vaisseaux suivans.

<i>Noms des vaisseaux.</i>	<i>Quantité de Canons.</i>	<i>Capitaines.</i>
Le bien-Aimé,	74.	MM.
Le Vengeur,	64.	Bouvet.
Le Condé,	56.	Palier.
Le Duc d'Orléans,	60.	De Klero de-Rosebeau.
Le Zodiaque,	74.	De Surville, jeune.
Le Saint-Louis,	56.	Le Comte d'Aché.
Le Moras,	50.	Joannis.
La Silphide, frégate,	30.	Beedelièvre.
Le Duc de Bourgogne,	56.	Mahy.
		D'Après de Maneville.

L'Escadre Angloise étoit également composée de neuf vaisseaux; parmi lesquels étoient

Le Tigre, de 60 canons.

Le Cumberland, de 74.

Le Newcastle.

L'Elisabeth.

Le Protecteur, brûlot.

Le Quechenburg, &c.

reçurent notre première décharge, les sabords fermés. Le combat dura trois heures à bonne portée. Nous aurions probablement eü tout l'avantage, sans la méprise d'un de nos vaisseaux de l'arrière-garde, & sur-tout si nous eussions été renforcés par le *Comte de Provence*, qui mit à la voile d'après le signal du Commandant, aussi-tôt qu'on eût reconnu l'ennemi, mais qui ne put jamais nous rejoindre, à cause du vent contraire, quoique nous ne fussions qu'à cinq lieues au nord de Pondichéry. Je me trouvai pendant le combat, à bord du *Duc d'Orléans*, vaisseau de soixante canons; on me donna trente fusiliers à commander sur la dunette. Le feu prit au bastingage, mais nous fimes cesser le danger sur le champ, en jettant les matelas à la mer. Nous eümes une soixantaine d'hommes tant tués que blessés. Des premiers furent un volontaire nommé le Long, &

un passager, père de famille, qui venoit de l'île de France à Pondichéry pour y vivre avec ses enfans. Les deux vaisseaux qui formoient la tête de la ligne Angloise furent vigoureusement canonés par le *Bien-Aimé*, & démâtés d'une partie de leurs mats. La nuit du 29 au 30 le même vaisseau échoua à trois quarts de lieues au dessus d'Alamparvé, après avoir mouillé sous la côte; cet accident fut causé, parce que le *Duc de Bourgogne* lui coupa son dernier cable, en passant trop près de lui, & que celui-ci ne pût ensuite virer de bord par le défaut de manoeuvre au petit hunier.

Le même jour nous débarquâmes à Pondichéry dans des chellingues, bateaux plats du pays, & les seuls qui pussent servir à cet effet, à cause des lames qui battent la côte. Notre escadre jetta l'ancre à une portée de canon de la ville. La joie des habitans fut inexprimable en voyant arriver un ren-

fort (a) de troupes qui, joint avec celles qui avoient passé précédemment (b) dans cette colonie, devoit former une petite armée capable de faire alors la loi aux Anglois. En effet, notre première expédition commença par le siège du fort Saint-David, situé à quatre lieues au sud de Pondichéry, & le plus formidable que les Anglois eussent dans l'Inde. Au bout d'un mois la garnison capitula. Les troupes victorieuses rentrèrent dans Pondichéry, où M. de Lally fut reçu en triomphe, & où les fêtes les plus bril-

(a) L'escadre débarqua le régiment de Lally, qui avoit à sa suite quantité de jeunes gens de famille en qualité de volontaires, lesquels furent dispersés ensuite dans différens Corps avec brevets d'Officiers. Il y avoit en outre, un détachement du Corps Royal d'Artillerie & du Génie, sous le commandement de M. le Chevalier Durre.

(b) Un Corps de Fischer de cinq cents hommes, & un bataillon du régiment de Lorraine, outre les troupes de la Compagnie.

lantes succédèrent au *Te Deum* , qui fut chanté en action de grâces. Cependant notre Général avoit laissé, au fort Saint-David, un Ingénieur avec une quantité suffisante de travailleurs pour faire sauter les fortifications; ce qui donna aux Anglois un motif de raser dans la suite Pondichéry.

Il ne restoit plus, à l'ennemi, de place considérable sur la côte que Madras. Cette ville consternée de la perte du fort Saint-David, n'auroit opposé alors qu'une foible résistance. Par cette seconde & importante conquête, les Anglois eussent perdu toutes leurs possessions dans l'Inde, parce que les François une fois maîtres de la côte, ceux-là ne pouvoient plus recevoir aucun renfort par mer. Par conséquent les forteresses Angloises situées dans l'intérieur, comme Trichenapali, Singuelpet, &c. tomboient d'elles-mêmes, faute de secours & de forces suffisantes pour tenir

longtems contre une armée victorieuse. Mais au lieu de marcher à Madras, nous tournâmes du côté opposé. Je ne chercherai point à pénétrer les motifs qui déterminèrent notre Général à sacrifier une conquête certaine, au projet d'aller chasser le Roi de Tanjaour de sa capitale. On prétend que ce Raja devoit encore de fortes sommes à la Compagnie, & qu'il y avoit de grandes richesses dans ce Royaume (a). Il faut convenir que le plan de cette expédition avoit de quoi ten-

(a) Le Royaume de Tanjaour, au sud-ouest de Pondichéry, est borné au nord par la Province de Gingi, qui a eu autrefois des Rois, au midi, par le Marava, & à l'occident par le Maduré. La ville de Tanjaour, la capitale & la résidence des Rois, est très-étendue & fort peuplée. Un bras de la rivière de Caveri baigne ses murs. Elle est fortifiée à la manière du pays, avec des fossés profonds & remplis d'eau, où le Roi entretient nombre de Caymans pour la défense de la place. Le Royaume de Tanjaour peut avoir environ quatre-vingt lieues d'étendue. C'est un des plus beaux & des plus fertiles pays de l'Inde. On

ter la cupidité ; mais la suite n'a què trop prouvé combien il étoit illufoire dans la circonftance. Notre armée fe mit en marche dans les premiers jours de Juillet , & arriva au bout de huit jours devant la ville de Tanjaour. Nous campâmes derrière un jardin de Betel , à une portée de canon de la place. On ouvrit la tranchée au bout de quelques jours (a). Plus de dix mille Indiens foutenus & encouragés par quarante Anglois de la garnifon de Trichenapali , tiroient fur nous nuit & jour. Nous perdîmes un tems précieux avant qu'il nous arrivât du gros canon , que nous euflions dû avoir dès le commencement , pour

y trouve une quantité prodigieufe de pagodes , preuve de fa richeffe. Ses Rois ou Rajas font idolâtres.

(a) Heureufement que les Tanjaourienstiroient trop haut ; car le feu prodigieux qu'ils firent pendant l'ouverture de la tranchée, nous auroit tué beaucoup de monde , s'il eût été mieux dirigé.

établir une batterie capable de faire brèche. Nous étions obligés d'ailleurs de ménager nos munitions que nous n'avions qu'en petite quantité ; ce qui ralentit beaucoup nos opérations. Pendant cet intervalle , c'est-à-dire , dans l'espace de quinze jours , le Roi de Tanjaour entama plusieurs traités qui furent successivement rompus ; enfin ce Prince , pour plus de sûreté , exigea des otages : on lui donna M. Kennedy , Colonel-Commandant du régiment de Lally , & le P. Saint-Estevan , Missionnaire , avec douze Grenadiers. Le Monarque Indien s'obligeoit de payer cinq laks de roupies (un million deux cens mille livres) & de fournir des troupes pour le siège de Trichenapali. Mais ce dernier traité n'eût pas plus d'exécution que les précédens (a). Le gros canon

(a) Le seul avantage que nous retirâmes de ce traité , consista en une somme de cinquante mille

étoit enfin arrivé , on commença à battre la ville , & on y avoit même fait une brèche assez considérable , lorsque les assiégés résolurent , à l'instigation des Anglois , de faire une sortie générale : ils la firent le 9 d'Août de grand matin. Un gros corps de cavalerie soutenu par un nombre de Cipayes & de Coleries , parut tout-à-coup en face de notre camp , tandis que cinquante de leurs Chefs fondèrent à bride abattue (a) sur notre

roupies que le Roi de Tanjaour envoya à compte des cinq laks , & avec laquelle on paya une partie du prêt des soldats. Cependant les ôtages furent les victimes de cette fâcheuse rupture. Le Roi les fit resserrer étroitement , & ce n'est qu'à la sollicitation des Anglois même qu'ils furent relâchés dans la suite. M. Kennedy sortit de sa captivité , avec la perte presque totale de sa vûe.

(a) Ils avoient bandé les yeux de leurs chevaux , pour que ces animaux ne s'effrayassent point de la lumière des armes à feu. D'un autre côté , il y a apparence que ces cavaliers s'étoient enivrés d'opium , pour s'exciter à l'exécution d'un dessein aussi hardi. Tout le monde sçait que par la ma-

garde avancée, & pénétrèrent dans le camp, où à la faveur de la confusion & du désordre qu'avoit causé l'alarme, ils tuèrent quelques Cipayes. Dans cet instant M. de Lally courroit le plus grand danger : un de ces cavaliers, ressemblant par l'habillement aux Marattes que nous avions à notre service, s'arrête devant la tente du Général, & s'écrie à plusieurs reprises Lally-Kan (a) ! comme s'il eût eu quelque avis important à communiquer ; M. de Lally qui sortoit dans ce moment, s'entendant appeller, s'approche du cavalier qui, à l'instant leve son sabre pour lui en porter un coup, il est vraisemblable qu'il l'eût tué, sans la vivacité & le zèle d'un

nière dont les Indiens préparent cette drogue, après une espèce de sommeil léthargique, elle produit la fureur.

(a) Kan, signifie Seigneur, en langue Maure. C'est une terminaison consacrée aux noms des personnes de distinction.

Cafre qui renversa le Tanjaourien d'un coup de pistolet.

Cependant les compagnons de ce cavalier, furent pour la plûpart, les victimes de leur témérité: il en échappa très-peu. Nos troupes se rassemblèrent à la hâte, & firent face au corps des ennemis qui s'étoient avancés jusques sous nos canons. Les Tanjaouriens se retirèrent vers la ville, après trois heures d'une escarmouche assez vive. La perte fut à peu-près égale de part & d'autre. Cette affaire, qui n'eût dû influer en rien sur nos opérations (a), fut suivie de la levée du siège. Nous enclouâmes notre gros canon, & nous nous retirâmes vers Karikal.

(a) Notre armée étoit encore forte de plus de deux mille cinq cens Européens, & on présume, qu'avec un peu de constance & des munitions, qu'il n'étoit pas impossible de faire venir sous de bonnes escortes, nous eussions emporté la ville.

Un gros corps de cavalerie Tanjaourienne nous harcèla continuellement pendant plus de vingt lieues de marche (a). Vers la fin du mois, M. de

(a) Notre armée marcha nuit & jour, & il est incroyable tout ce qu'elle eût à souffrir. Le soldat épuisé par la chaleur excessive qui regnoit alors, étoit forcé de faire à tout moment face à l'ennemi qui menaçoit de fondre le sabre à la main. Tant de fatigues étoient encore augmentées par le manque de vivres, & sur-tout par le défaut d'eau. Je n'oublierai jamais que nous fîmes entre autres cinq lieues de suite par la plus grande chaleur du jour, & sur un sable brûlant, sans pouvoir découvrir la moindre source. Sept soldats tombèrent morts pendant cette marche cruelle. Enfin on arriva auprès d'une mare dont l'eau, quoique bourbeuse & saumâtre, nous parut délicieuse. Il n'est pas douteux que si cette ressource se fut offerte plus tard, il n'eût péri beaucoup de monde. Ce fut un spectacle bien touchant de voir les animaux mêmes qui portoient nos bagages, se jeter confusément avec les soldats, les femmes & les enfans dans cette eau fangeuse pour étancher leur soif dévorante. Dans cette occasion, je fus pénétré de cet attendrissement naturel à tout homme, qui après avoir partagé les maux de ses semblables, a la satisfaction de les voir à leur tour partager le bien qu'il éprouve.

Lally, & la plus grande partie des troupes se rendirent à Pondichéry. Au mois d'Octobre suivant, nous prîmes la ville d'Arcate, capitale d'une Nababie (a) du même nom. Cette prise fut suivie de celle de Thiméry & Caveripak, petites forteresses Maares, situées à peu de distance d'Arcate. Je passerai sous silence les opérations peu importantes qui se firent depuis ce moment, jusqu'à la malheureuse époque du siège de Madras. Il suffira de dire que notre Général avoit déjà rappelé, des provinces du nord, M. de Buffly qui y commandoit depuis plusieurs années une petite armée d'Européens, & qui avoit contribué, pendant tout ce tems, avec toute l'habileté d'un grand Général, aux avan-

(a) C'est un Gouvernement dépendant du Mogol, & dans le district du Souba du Dékan; mais les Nababs d'Arcate, ainsi que plusieurs autres, n'en sont plus que tributaires de ce vaste Empire, & exercent un pouvoir souverain & héréditaire.

tagé
de
pes
arm
pée
fant
ces
dan
Dé
esc
tre
nem
men
Pon
che
fessi

(a)
pas s
Angl
Mad
nous
terce
nucl
(b)
men

tages de la Compagnie , & à la gloire de nos armes. La jonction de ses troupes avec les nôtres , formoit alors une armée d'environ quatre mille Européens , & de trois mille Cipayes ou fantassins Indiens. C'est avec ces forces que nous marchâmes vers Madras dans les premiers jours du mois de Décembre (a). Le 12 , il y eut une escarmouche entre une partie de notre armée , & un détachement des ennemis qui s'étoient logés dans un bâtiment appartenant aux Danois , & que l'on a nommé depuis la Maison-Blanche. Le lendemain , nous prîmes possession du Jardin (b) de la Compagnie

(a) La première faute que l'on fit , fut de ne pas s'emparer de Singuelpet , petite forteresse aux Anglois , située à quelques lieues au sud-ouest de Madras. Il étoit imprudent de laisser derrière nous une retraite à l'ennemi , d'où il pouvoit intercepter nos convois , & nous inquiéter continuellement.

(b) Ce jardin est accompagné d'un joli bâtiment qui sert de maison de campagne aux Gou-

Angloise , distant de Madras d'une petite lieue. Le 14, nous entrâmes sans difficulté dans la ville Noire, qui est , à proprement parler, le faux-bourg de Madras. Notre artillerie étoit à une demi-lieue derrière nous. On fit faire alte aux troupes. Plusieurs soldats se dispersèrent pour piller les maisons que les habitans avoient abandonnées au premier bruit de notre approche. Dans ce moment de désordre , quelques-uns de nos cavaliers vinrent nous avertir que l'ennemi faisoit une sortie avec quelques pièces de canons ; ce qui lui donnoit de l'avantage sur nous, puisque notre artillerie n'étoit pas encore arrivée. A peine nos soldats eurent-ils rejoint

verneurs. M. Pigot, alors Gouverneur de Madras, envoya les clefs à M. de Lally, en le faisant prier que la maison fut exempte du pillage ; mais l'avidité de certaines gens déshonora la Nation. On emporta jusqu'aux carreaux de marbre.

leur
ren
post
form
cano
tenu
terie
nos
gren
taille
gime
les A
retir
quat

(a)
pas pa
fois f
que d
qui ,
plier ,
des en
à le fu
& con
brave
fures.

leurs drapeaux, que les Anglois parurent à l'extrémité de la rue, où étoit posté le régiment de Lorraine qui formoit notre tête. Le feu de leurs canons chargés à cartouches, soutenu de la vivacité de leur mousqueterie, porta un instant le désordre dans nos troupes & les ébranla; mais nos grenadiers Allemans, & ceux du bataillon de l'Inde s'étant joints au régiment de Lorraine, on fonça (a) sur les Anglois, & on les obligea de se retirer précipitamment avec perte de quatre cens hommes.

(a) Je croirois manquer à la justice, & ne pas payer le tribut dû à la valeur, si je passois sous silence le trait généreux & héroïque d'un Officier du régiment de Lorraine, qui, voyant son régiment sur le point de plier, s'élança, avec son drapeau, au milieu des ennemis, en criant aux soldats qu'ils eussent à le suivre. En effet, cette action les détermina & contribua en grande partie au succès. Mais ce brave Officier mourut le lendemain de ses blessures.

Nous perdîmes, dans cette action, plusieurs de nos meilleurs Officiers ; M. le Comte d'Éstaing qui commandoit le régiment de Lorraine fut fait prisonnier ; cette dernière perte ne fut pas la moins sensible aux soldats & aux Officiers, qui voyoient en lui un héros digne de ses ancêtres.

Après que les Anglois furent rentrés dans leur fort (a), nous campâmes dans différentes places de la ville Noire, & M. de Lally établit son quartier dans la Pagode qui est au centre ; l'ennemi avoit été si maltraité, qu'il n'osa plus faire de sortie. Il nous laissa tranquillement arranger tous les préparatifs du siège, &

(a) Une bonne manœuvre eût pû couper aux Anglois la communication avec le fort, & les empêcher absolument d'y rentrer. Cet instant eût peut-être décidé la guerre dans l'Inde en notre faveur, ou au moins il est probable que Madras n'eût pas tenu long-tems, puisque c'étoit l'élite de la Garnison qui avoit fait la sortie.

le te
des r
dant
la pa
& en
déta
suite
ries
de de
batta
qui
autre
quon
Entr
de si
avoit
plu
cipa
Ang
dant
On
vier
jour
déra

le tems nécessaire pour faire venir des munitions de Pondichéry. Cependant nous ouvrîmes la tranchée dans la partie du nord qui est la plus forte, & en face d'un bastion considérable détaché du corps de la place. Ensuite nous dressâmes plusieurs batteries de canons & de mortiers. Une de douze pièces de vingt-quatre livres battoit directement le gros bastion qui étoit encore pris en flanc par une autre de quatre pièces que masquoient des monumens sépulcraux. Entre ces deux batteries en étoit une de six mortiers de gros calibre. Il y avoit encore, dans la partie de l'ouest, plusieurs autres batteries, dont la principale devoit tirer à ricochet. Les Anglois ne firent aucune sortie pendant tout le tems de ces préparatifs. On commença à tirer le premier Janvier (1760), au bout de quelques jours le gros bastion parut être considérablement entamé; mais nous per-

dîmes bientôt notre avantage en ralentissant le feu, faute d'une provision suffisante de poudre. Les ennemis profitèrent de ces intervalles pour démonter successivement nos batteries, & notamment celle que nous venions d'élever à la tête de la tranchée pour battre en brèche. Alors ils commencèrent à faire quelques sorties, même en plein jour; mais ils furent toujours repoussés avec perte. De notre côté les pertes n'étoient pas moindres. Au bout de six semaines, le feu des Anglois, la désertion (a) & les maladies avoient déjà emporté près d'un tiers de notre armée. Enfin le 17 Février, il parut, à la vue de Madras, six vaisseaux, dont quatre de la Compagnie, escortés par des

(a) Il est certain que les Anglois durent, en grande partie, leur salut à environ quatre-vingt-déserteurs François qui se défendoient en détail, & relevoient encore le courage abattu de nos ennemis.

frég
mo
notr
avec
A qu
une
nant
orde
nion
ford
pour
mies
étoie
l'arri

(a)

les bo
furent
ne fur
blessés
glois.
truisir
départ
que te
& fur
le bor

frégates venant de Bombaye. Leur mouillage fut comme le signal de notre retraite. Nous levâmes le siège avec la plus grande précipitation (a). A quelques milles de la place, étoit une poudrière considérable appartenante aux Anglois, que M. de Lally ordonna de faire sauter. Nous prenions la route d'Arcate avec un désordre qu'augmentoit la crainte d'être poursuivi par toutes les forces ennemies, &, cependant, les Anglois étoient plus foibles que jamais, par l'arrivée même de ces vaisseaux. En

(a) On encloua le gros canon; on jeta tous les boulets qui restoient à la mer; & les ordres furent si précipités pour se mettre en marche, qu'il ne fut pas possible d'emporter les malades & les blessés. Ils furent abandonnés à la merci des Anglois. Ceux-ci comblèrent la tranchée, & détruisirent nos batteries une heure après notre départ. Ils quittèrent ensuite leur ville pour quelque tems à cause de l'air infect qui y regnoit, & furent s'établir au Grand-Mont, où malgré le bon air, ils perdirent beaucoup de monde.

effet, si l'on avoit voulu approfondir ce prétendu secours, on auroit vû qu'il ne pouvoit qu'accélérer la perte de Madras, puisque les vaisseaux n'ayant que des malades à débarquer, & manquant d'ailleurs de vivres, cette augmentation de monde auroit infailliblement porté la famine dans la place qui souffroit déjà de la disette.

Deux mois après notre malheureuse expédition de Madras, M. de Lally, envoya, sur deux vaisseaux, (*le Bristol & le Harlem*), cinq cens hommes sous les ordres de M. Moracin, pour secourir Masulipatan que les Anglois assiégeoient depuis un mois. Mais cette expédition tourna encore à notre désavantage (a). Il en

revint

(a) La ville fut escaladée la nuit & prise, presque sans coup férir, par environ cent cinquante Anglois. La garnison étoit composée de six cens soldats François, sous les ordres de M. de Conflans.

revint
des cin
& des
naufra
l'enne

Cep
quitté
davach
mirent
huit c
de Ca
de l'I
soldats
qui av
périt
troupe

Je p
tions (

(a) La
eut ord
frère du
Prince M
armée,
du nord

revint à peine deux cens hommes, des cinq cens que l'on avoit envoyés, & des deux vaisseaux, le *Bristol* fit naufrage, & le *Harlem* fut brûlé par l'ennemi.

Cependant notre armée après avoir quitté Arcate, fut camper à Vandavachy. Les Anglois de leur côté, mirent en campagne un Corps de huit cens hommes, qui s'empara de Cangivarom, fameuse Pagode de l'Inde, défendue par quelques soldats François & un Chef Maure qui avoit passé à notre service. Il y périt avec toute sa famille & ses troupes.

Je passerai sur quantité de négociations (a) & de petites escarmouches

(a) La principale fut celle que M. de Buffly eut ordre de ménager auprès de Bassalet-Zingue, frère du Souba du Dékan, pour déterminer ce Prince Maure à venir nous joindre avec son armée, à la tête de laquelle il descendoit alors du nord. Ce fut au commencement d'Octobre

qui précédèrent la première affaire de Vandavachy , dont je vais rendre compte. Les Anglois venoient de réunir toutes leurs forces , & avoient porté leur camp à une demi-lieue de cette place, & en face du poste que nous occupions. Notre armée étoit alors moins forte que la leur, parce que M. de Buffy avoit emmené un détachement de grenadiers & de cavalerie pour l'escorter. Nos Officiers Généraux étoient presque tous absens. Le Chevalier de Géoghean, Capitaine de grenadiers au régiment de Lally, se trouvoit, dans ce moment, Commandant Général de toutes nos troupes. Les Anglois vinrent nous attaquer vers minuit. Nous étions à l'extrémité de l'aldée (a),

1759, que M. de Buffy partit pour cette négociation; il joignit Bassalet-Zingue aux Gattes; mais toutes ces démarches furent infructueuses.

(a) On appelle les bourgs ou villages dans l'Inde, Aldées.

partag
L'enne
sition,
trois c
Nous
tant, &
feu des
contin
La rue
grenad
dres de
beauco
la ren
de gre
raine. A
nos so
s'écrier
en mêm
glois,
Dans la
étoit le
sur l'enn
Cette a
glois en

partagés dans trois rues différentes. L'ennemi entra sans trouver d'opposition, & se partagea également en trois corps, pour former son attaque. Nous nous battions presque à bout portant, & il étoit déjà grand jour que le feu des canons & de la mousqueterie continuoit avec la même vivacité. La rue où étoit la compagnie des grenadiers Allemans, sous les ordres de Monsieur Petmestre, ayant beaucoup souffert, on envoya pour la renforcer les deux compagnies de grenadiers du régiment de Lorraine. A l'instant qu'elles arrivèrent, nos soldats animés par ce secours, s'écrièrent, *Vive le Roi*, & foncèrent en même-tems pêle-mêle sur les Anglois, qui ne tinrent pas à ce choc. Dans la rue voisine de la nôtre, où étoit le bataillon de l'Inde, on tomba sur l'ennemi avec la même vigueur. Cette attaque générale mit les Anglois en déroute. Ils sortirent précipi-

tamment du village , abandonnant une partie de leur artillerie. Nous les poursuivions la bayonnette dans les reins ; la frayeur les avoit dispersés dans la plaine , ils se précipitoient en désordre vers une touffe d'arbres pour se rallier ; nous touchions à une victoire complete , & certainement il eut échappé peu d'Anglois , si notre cavalerie Européenne , qui étoit bien montée & composée de braves gens (a) , se fut trouvée à portée de donner sur les fuyards. Dans cet instant, qui eut été décisif , il ne nous fut pas possible de retenir nos larmes en voyant manquer une si belle occasion. Enfin cette cavalerie tant désirée arriva ; mais il n'étoit plus tems. Les Anglois s'étoient presque tous ralliés , & une de nos compagnies de

(a) L'Officier qui la commandoit avoit fait faire à sa troupe un grand circuit qui la tint trop éloignée du champ de bataille. J'ignore s'il avoit eu des ordres pour manœuvrer ainsi.

Huffar
sur le
de rev
l'ennem
tout cê
torieuse
Anglois
main.

Je va
nement
extraord
puisse f
même q
jusqu'à
partie du
de solde
aux Offic
dans la p
s'attendo
recevoir
ces entref

(a) Il arriva
Vandavachy.

Huffards qui, de dépit, avoit foncé sur le reste des fuyards, fut obligée de revenir sur ses pas, parce que l'ennemi commençoit à faire face de tout côté. Nos troupes rentrèrent victorieuses dans leur quartier, & les Anglois levèrent leur camp le lendemain.

Je vais rendre compte ici de l'événement le plus inoui, & le plus extraordinaire que l'histoire militaire puisse fournir (a). Je ne crois pas même qu'il y en ait eu d'exemple, jusqu'à présent, dans aucune autre partie du monde. Il étoit dû une année de solde aux soldats, & guères moins aux Officiers. En général nous étions dans la plus grande misère. Le soldat s'attendoit, après une victoire, à recevoir une partie de son prêt. Sur ces entrefaites, on mena en prison un

(a) Il arriva trois semaines après l'affaire de Vandavachy.

grenadier, qui avoit été trouvé au bazar (*a*) nuds pieds. Comme il passoit devant ses camarades, il se plaignit amèrement de l'injustice qu'on lui faisoit, en le punissant d'une faute que l'extrême misère lui avoit fait commettre. Ceux-ci déjà indignés de ce qu'on ne les payoit point, & excités par les plaintes de leur camarade, se révoltèrent d'un commun accord, s'emparèrent des drapeaux, & entraînent tout le régiment (*b*) par leur exemple. Aussi-tôt ils députèrent vers les autres corps de l'armée pour les engager à les suivre, avec menace, en cas de refus, de les charger. Ceux-ci ne tardèrent pas à se ranger du côté des premiers, & en moins d'une heure toute l'armée fut révoltée; malgré les représentations, les prié-

(*a*) Marché public. Les ordres étoient de punir tout soldat qui se trouveroit dans ce cas.

(*b*) De Lorraine.

res &
mière
fut de
Le Ca
presse
après
des bo
paroit
de cet
bleme
Mais
traits
tude.
réunis
rie, po
dats p
messes.
jettère
offrant
mais le
loir pa
à la m
Angloi
l'artille

res & les larmes des Officiers. La première chose que firent ces rebelles, fut de s'emparer du Parc d'artillerie. Le Capitaine des Charrois, qui avoit pressenti cette irruption, s'étoit enfui après avoir, par zèle, coupé les traits des bœufs. Bien lui en prit de disparaître, car les soldats, furieux de cet obstacle, l'eussent indubitablement sacrifié à leur vengeance. Mais ils réparèrent ce manque de traits avec la plus grande promptitude. Cependant tous les Officiers réunis accoururent au Parc d'artillerie, pour tâcher de ramener les soldats par la douceur & par les promesses. Plusieurs de ces Officiers se jetèrent à leurs genoux, en leur offrant tout l'argent qu'ils possédoient; mais les révoltés s'obstinèrent à vouloir partir; en effet, ils se rendirent à la montagne où avoient campé les Anglois, emmenant les drapeaux, l'artillerie & le bazar. Leur dessein

étoit d'attendre quatre jours pour donner le tems nécessaire à l'argent d'arriver. Le lendemain ils furent camper plus loin, laissant leurs Officiers au nombre de près de trois cens à Vandavachy. Ils nous avoient défendu de les suivre, en nous assurant que si l'ennemi vouloit profiter de cette circonstance pour les attaquer, ils nous enverroient chercher pour nous mettre à leur tête. On ne s'imagineroit jamais que la discipline la plus févère regna dans l'armée pendant tout le tems de la révolte. Les soldats avoient choisi pour leur Général, un Sergent du régiment de Lorraine, & pour Major général, un Caporal du régiment de Lally. La garde du camp se faisoit avec la plus grande régularité, & le Général-Sergent avoit fait publier un ban, par lequel il étoit défendu, sous les peines les plus grièves, de commettre le moindre désordre.

La
la dé
y arr
envoy
pour a
harang
cette é
me. Je
rendre
discour
parce c
clut à l
tion de
qu'ils se
ment,
Lally l
21, &
pes le 2
leur de
avoir un
néral &
publié à
parut en
Penda

La nouvelle de cette révolte porta la désolation dans Pondichéry ; elle y arriva le 19 Octobre. M. de Lally envoya sur le champ M. de Fumel , pour appaiser le tumulte. Cet Officier harangua les soldats avec ce courage, cette éloquence qu'inspire le patriotisme. Je vis l'instant où ils alloient se rendre à la force & à la vérité de son discours ; mais il resta sans effet, parce qu'il s'éleva une voix qui conclut à la paie entière, ou à la dissolution de l'armée. On obtint cependant qu'ils se contenteroient, pour le moment, de six mois de paie. M. de Lally l'envoya, en conséquence, le 21, & elle fut distribuée aux troupes le 22. Avant que de rentrer dans leur devoir, les soldats voulurent avoir un acte d'amnistie, signé du Général & du Conseil. Il fut, en effet, publié à la tête de l'armée, & tout parut ensuite appaisé.

Pendant ce tems, M. de Buffy fai-

soit route vers les montagnes du pays de Cadapa , pour joindre Bassalet-Zingue. Il avoit été obligé de retarder sa marche , & de rester quelques jours à Anamacoupet , parce que les soldats de son détachement instruits de la révolte de ceux de l'armée , refusèrent d'aller en avant , s'ils ne recevoient les mêmes à compte que leurs camarades. Alors cet Officier général , pour ne pas retarder plus long tems ses opérations , laissa à Anamacoupet les grenadiers , l'artillerie & les bagages , & partit seulement avec sa cavalerie blanche , les cavaliers Maures de la compagnie , & deux cens autres qu'il avoit levés , & auxquels il fournit la subsistance de ses propres fonds , jusqu'à son retour.

Une des principales causes de la perte de l'Inde , fut la séparation de notre armée , dans une circonstance où la prudence prescrivait de se por-

ter en forces vers Arcate pour favoriser le retour de M. de Buffy, & dans un tems encore où l'ennemi venoit de recevoir un renfort de quatre cens hommes du régiment de Copte, & réunissoit toutes ses forces.

Notre armée fut partagée en deux corps, dont un de douze cens hommes eut ordre de marcher sous le commandement de M. le Chevalier de Crillon, vers Chéringham, fameuse & vaste Pagode de l'Inde, située à plus de soixante lieues au sud de Vandavachy, & à une demi-lieue seulement de Trichenapali, forteresse aux Anglois. Je fus de ce détachement, notre troupe ayant été commandée pour en faire partie. Nous passâmes par Gingy, où quelques-uns de nos soldats furent attaqués de la fièvre (a),

(a) Connue sous la dénomination de fièvre de Gingy; on prétend qu'elle est causée par les eaux; mais ce qu'il y a de certain, c'est que cette ma-

& après quelques jours d'une marche très-fatigante, à cause des mauvais chemins, nous arrivâmes à Outatour, forteresse Maure, située à quatre cofs de Chéringham. Nous y laissâmes une petite garnison d'Européens, & le lendemain nous arrivâmes à la vûe de Chéringham, qui fut escaladé & pris presque sans coup férir.

l'Inde est une de celles qui ont fait mourir le plus d'Européens dans l'Inde : on citoit comme chose extraordinaire de mon tems, un Caporal qui avoit passé sept ans à Gingy, sans être atteint de la fièvre. Gingy est à onze lieues ouest de Pondichéry ; c'étoit autrefois la capitale & le lieu de la résidence d'un Raja ou Roi, dont la domination s'étendoit jusqu'aux limites du Tanjaour. Une forte muraille flanquée de tours renferme, dans son enceinte de près d'une lieue, trois montagnes, sur le sommet desquelles sont bâties des forteresses. Dans une plaine entre ces montagnes, est située la ville, qui porte également le nom de Gingy. Cette place fut prise par les François en 1750 ; ils escaladèrent les montagnes pendant la nuit, & mirent le pétard aux portes. Elle passe pour être la plus forte citadelle que les Indiens aient construite.

Cependant les Anglois profitèrent de notre diversion dans le sud , pour s'emparer de Vandavachy (a), & pour mettre ensuite le siège devant Arcate, que M. de Buffy fit lever heureusement , en accourant avec cent cinquante chevaux , cent hommes d'infanterie , & deux mille Cipayes. Ils assiégèrent dans le même-tems , le fort de Carangouly , où nous avions une garnison d'Européens , commandée par M. de Kenelly qui fit la plus belle défense , & obtint les honneurs de la guerre. Le Nabab Mahmet-Aly-Kan voulut voir ce brave Officier ; il le fit venir dans sa tente , le combla d'éloges , & le pria d'accepter un serpeau (b).

(a) Le 30 Octobre, ils firent la garnison prisonnière de guerre. Pendant ce tems-là notre armée , qui n'étoit composée que de mille Européens , se tenoit sous les murs de Gingy , n'osant hasarder le moindre mouvement pour arrêter les progrès de l'ennemi.

(b) C'est un habillement Maure. On regarde à

Vers ce même tems je fus attaqué à Chéringham d'une maladie épidémique qui faisoit des ravages terribles parmi nos troupes. J'eus le bonheur de ne pas y succomber, & dès que j'eus repris un peu de force, j'obtins la permission d'aller à Pondichéry pour changer d'air & y passer le tems de ma convalescence. Je ne rapporte cette particularité, qui ne peut intéresser aucun lecteur, que pour avoir occasion de parler des Calères, espèce de voleurs Indiens qui sont à la suite des armées & qui ne connoissent aucune des loix de l'humanité. Je partis de Chéringham dans un *doux lit* (a) porté par six boués & accompagné

honneur d'en recevoir un de la main d'un Prince, & c'est le présent le plus noble que celui-ci puisse faire.

(a) Expression consacrée dans l'Inde pour désigner un palanquin qui sert au transport des malades.

de mon Dobachi (a) qui escortoit quelques coulis portant mon bagage. Le pays que j'avois à traverser étoit infesté de petits partis ennemis, & surtout de ces Calères. Ils venoient tout récemment d'égorger sans pitié un malheureux soldat Européen qui rejoignoit sa troupe. Je m'apperçus trop tard combien je m'étois engagé en entreprenant une route aussi peu sûre. Comme je débouchois un matin d'un bois, mon Dobachi me cria, qu'il voyoit venir à nous une troupe de Calères, & que nous étions perdus sans ressource. La certitude d'être massacré, si je montrois la moindre foiblesse, ranima toutes mes forces. Je sautai de mon *doux lit* à terre; & m'étant saisi du fusil que portoit mon Dobachi, auquel je donnai pour se défendre un sabre maure que j'emportoais par

(a) C'est ordinairement le chef des serviteurs, & celui qui sert d'interprète.

curiosité, je fis la meilleure contenance possible. Mes boués (ou porteurs) voulurent s'enfuir; mais je les couchai en joue, & ils restèrent. Les Calères n'étoient heureusement qu'au nombre de dix à douze, armés seulement de bâtons ferrés. Quand ils furent à bonne portée de moi, ils parurent tenir conseil pendant un moment, & se retirèrent ensuite. J'attribuai leur prompte retraite à la terreur que leur inspire la moindre arme à feu. Mais l'appréhension d'être bientôt enveloppé par un plus grand nombre, me fit hâter ma marche, je déterminai mes boués, moyennant une promesse de quelques bouteilles d'araque, à doubler le pas; & je ne fus tranquille que lorsque j'eus atteint une aldée considérable, d'où je ne partis qu'après avoir pris des renseignemens qui assurassent ma route.

Je terminerai cette digression par le portrait des Calères. Ils forment

un peuple libre qui habite des lieux inaccessibles au milieu des épaisses forêts du Tundeman, province située entre le Tanjaour & le Maduré. On les distingue aisément des autres Indiens par un certain air farouche, & la couleur de leur peau toujours grisâtre, à cause de la poussière qui s'y attache & qui s'incorpore en quelque sorte avec la sueur. Ce sont, sans contredit, de tous les Indiens les plus mal-propres; ils vont presque nus & ne se lavent que rarement. Leurs armes ordinaires sont de longues piques ou de mauvais sabres; mais lorsqu'ils veulent faire quelques vols, ils vont sans armes. On en a vu se glisser impunément au milieu d'un camp de cavalerie, & enlever des chevaux avec la plus grande dextérité. Comme on ne leur fait point de grâce lorsqu'ils sont pris, ils n'en font point non plus aux Européens qui tombent entre leurs mains.

A mon arrivée à Pondichéry, j'obtins la permission de me rendre, au bout de quelques jours de repos, à Chalembrom (*a*), célèbre Pagode où nous avons une garnison d'Européens. Les Médecins m'avoient ordonné d'aller respirer l'air de ce canton qui passe pour le plus pur de l'Inde. Lorsque mes forces furent revenues, je reçus ordre de mes supérieurs de rester dans la place pour y faire le service de garnison. Un parti d'ennemis sorti de Divicotté, venoit ravager les campagnes jusqu'à nos portes. Pour s'opposer aux progrès qu'ils auroient pû faire, notre Commandant me détacha avec un autre Officier, vingt soldats Européens, deux cens Cipayes & une pièce de canon. Avec ce petit corps de troupes, dont le commandement m'étoit dévolu comme au plus ancien, j'eus

(*a*) On trouvera dans la suite de cet ouvrage une ample description de cette Pagode.

le bonheur de repouffer l'ennemi.

Ce fut dans ce même tems que M. de Lally mit le siège devant Vandavachy que les Anglois avoient enlevé récemment. Ceux-ci, afin de conserver leur conquête, résolurent de tout tenter pour faire entrer du secours dans la place. Le 22 Janvier 1760, époque funeste & décisive de notre perte, leur armée se trouva en présence de la nôtre, tandis qu'on la croyoit bien éloignée. M. de Lally jugea à propos de fortir de son camp, où sa position avantageuse & la supériorité de son artillerie eussent pu faire repentir les Anglois de s'être trop avancés; il alla au-devant de l'ennemi, & vit ranger ses troupes en bataille. La première cause de notre malheur, vint de ce qu'on oublia de relever différens postes, & de ce qu'on laissa la tranchée & les batteries du siège garnies à l'ordinaire. L'action s'engagea avec beaucoup de viva-

cité de part & d'autre. Mais au moment où l'aîle droite des Anglois se portoit sur notre gauche, & commençoit à y répandre la confusion, elle fut encore augmentée par l'accident le plus cruel. Le feu prit à un caisson de poudre, & fit sauter quatre-vingt personnes. Cependant l'aîle droite de notre armée, qui ne consulta que son ardeur, s'avança avec trop de précipitation, & essuya une décharge générale qui la mit dans le même désordre que la gauche. Ce désordre se communiqua bientôt au reste des troupes. M. de Bussy les ramena par trois fois à la charge; mais enfin la déroute devint générale, & cet Officier, après avoir eu son cheval blessé, & s'être défendu pendant quelque tems, avec une poignée de soldats, fut obligé de se rendre prisonnier. La perte fut à peu près égale de part & d'autre. L'ennemi ne gagna, à proprement parler, que le

ch
&
pe
la
to
dic
de
pla
tar
arm
cer
dev
na
jon
glo
Rie
tes.
fort
ché
pes
—
(4
ses
avio

champ de bataille, l'artillerie du siège, & quelques pièces de campagne. Cependant notre armée se retira avec la plus grande précipitation, à Chétoupet, & delà sous les murs de Pondichéry, abandonnant à l'ennemi plus de vings lieues de pays & toutes nos places. M. de Lally sentit, mais trop tard, combien la séparation de notre armée, dont il avoit envoyé douze cens hommes dans le sud, pouvoit devenir funeste à la Colonie. Il ordonna alors d'évacuer Chéringham. La jonction devenoit difficile: les Anglois étoient maîtres de la campagne. Rien ne s'opposoit à leurs conquêtes. Ils s'emparèrent de Valdaour, fort situé à quatre lieues de Pondichéry, à la vûe même de nos troupes (a). Quelques jours après (le 10

(a) On ne doit point attribuer l'inaction de ses troupes à un manque de courage. Nous avions de braves Officiers & d'excellens soldats.

Février,) ils prirent encore la ville d'Arcate, qui se rendit faute de secours. Cependant la jonction du détachement de Chéringham avec le corps de notre armée, la rendoit au moins aussi forte en Européens que celle de l'ennemi. Ainsi il n'est pas douteux que si nos troupes eussent eu ordre de faire quelques mouvemens, les Anglois ne se seroient pas portés avec tant de rapidité sur Arcate, ou qu'on eût pu donner du secours à cette place dont la conservation étoit essentielle; parce qu'étant la capitale de Carnate, elle nous donnoit l'autorité sur tout le reste de la province. Depuis cet instant, les ennemis nous prirent successivement nos meilleures places, & firent prisonniers de guerre près de la moitié de nos troupes. Alamparvé, Karikal, Chalebrom, tombèrent presque en même-tems au pouvoir des Anglois. Un ennemi intérieur, & non moins dangereux, hâtoit encore notre ruine

totale. Le nommé Ramalinga, Indien, à qui l'on venoit d'affermir, contre le vœu de toute la Nation, les terres de la Compagnie; au lieu de faire entrer dans Pondichéry la récolte qui eût suffi pour nourrir la ville pendant plusieurs années, fit de l'argent de la plus grande partie des vivres, en les envoyant vendre dans les villes voisines (a). Un projet que forma, dans ces tristes circonstances, M. de Landivisiau, un de nos Officiers Généraux, eut encore pû sauver Pondichéry, s'il avoit été mis à exécution. Il n'y avoit alors dans Madras qu'environ quarante invalides qui ne montoient pas même la garde. Tous les habitans y étoient dans la sécurité la plus profonde. M. de Landivisiau proposa de surprendre cette place. Deux prisonniers François étoient en correspondance avec lui, & l'atten-

(a) Mémoire de M. de Buffly, page 248.

doient avec des signaux convenus.
« La place, du côté de la mer, n'étoit
» défendue que par un fossé sec de trois
» pieds de profondeur, non revêtu,
» & un mur de quinze pieds. C'étoit
» le tems de la mousson ou vents ré-
» glés du sud. Quoique la distance de
» Pondichéry à Madras soit de trente
» lieues, vingt-cinq à trente bateaux
» préparés exprès, auroient porté en
» quinze ou dix-huit heures M. de
» Landivisiau & quatre cens hom-
» mes choisis, au pied de la mu-
» raille. S'il fut entré dans Madras,
» tout étoit dit : l'armée Angloise
» étoit perdue & l'Inde conquise. Si
» par un malheur qui ne paroissoit pas
» vraisemblable, il eût manqué son
» escalade, il eût au moins délivré &
» sauvé Pondichéry ; 1^o. parce qu'il
» auroit délivré tous nos soldats pri-
» sonniers, & au moins cinquante
» Officiers qui étoient dans des Pa-
» godes ou Temples hors de la place,
» gardés

» gardés par quelques Indiens. 2°. En
 » ravageant le territoire & les en-
 » virons de Madras , il eût forcé le
 » Général ennemi de lever le piquet ,
 » & d'accourir au secours de sa capi-
 » tale en péril. Il n'y avoit pas d'ail-
 » leurs le moindre risque à courir pour
 » nous , parce que , par une suite du
 » projet , l'*Hermione* , frégate qui étoit
 » alors dans le port de Pondichéry ,
 » devoit en sortir le lendemain du
 » départ des bateaux , pour venir
 » mouiller devant Saint-Thomé , à
 » une lieue de Madras. Il ne falloit pas
 » moins de deux jours pour faire sça-
 » voir au camp ennemi le péril de
 » Madras: il en falloit au moins trois
 » ou quatre à l'armée pour venir au
 » secours. A l'approche de ce secours,
 » la frégate auroit tout rembarqué &
 » ramené; & l'opération eût été d'au-
 » tant plus tranquille, qu'il n'y avoit
 » alors aucun bâtiment Anglois dans
 » ces mers ».

verneur Général de nos établissemens dans l'Inde, à qui je devois cette marque de déférence, pour la tendre amitié dont il m'honoroit.

Il n'y avoit alors dans la rade de Madras que deux vaisseaux de la Compagnie destinés à aller faire un chargement à la Chine pour l'Europe. Le desir de voir & de connoître une partie de ce Pays & du Peuple singulier qui l'habite, me déterminâ à passer sur un de ces deux navires. M. Pigot me recommanda à M. de Buke; Capitaine du vaisseau le *Pocock* (a), celui qui le premier devoit mettre à la voile. Nous levâmes l'ancre le 12 Juin. En m'éloignant de la côte, je ne pus me refuser au sentiment d'attendrissement que firent naître dans mon cœur le regret de quitter mes infortunés compatriotes & la per-

(a) Ce vaisseau percé pour quarante canons, n'en portoit que vingt-quatre.

pective affreuse des malheurs que la perte de la Colonie préparoit à ses habitans. Je trouvai à bord du vaisseau dix soldats François que la misère & la crainte d'une longue prison avoient déterminés à prendre parti dans l'équipage Anglois. Ils me confièrent la résolution où ils étoient de rentrer à la première occasion dans leur patrie; mais avant notre arrivée en Europe, le scorbut en enleva les deux tiers. Ces malheureux me furent entièrement dévoués pendant la traversée. Je les soulageai de tout ce que je crus le plus propre à adoucir leur condition, & s'ils avoient quelque grace à demander au Capitaine, c'étoit à moi à qui ils s'adressoient pour que je leur servisse d'intercesseur. L'Etat-Major du vaisseau étoit composé du Capitaine, d'un Lieutenant & d'un sous-Lieutenant, & l'équipage comprenoit environ quatre-vingt hommes, parmi lesquels il faut com-

pter le maître , le contre-maître ; le maître charpentier , le maître canonier , le voilier , &c. Nous étions au nombre de cinq passagers nourris à la table du Capitaine , sçavoir , un M. Newton , ancien commandant à l'île Negrais , située dans le golfe de Bengale , au sud du Royaume d'Ava , & où les Anglois ont un fort ; un M. Sumption , qui de garçon Apoticaire étoit devenu Chef du commerce de sa nation à Sinde , capitale d'une province Mogole , & qui jouissoit alors d'une grande fortune ; un M. Lambe , ancien Capitaine de troupes à Madras , & sa femme. Ce M. Lambe étoit le seul qui sçut un peu le François , & il avoit la complaisance de me servir d'interprête. Mais pour ne pas en abuser , autant que pour m'instruire , je résolus de m'appliquer à la langue Angloise , & je réussis à me faire entendre au bout de trois mois.

Le huitième jour de notre navigation nous passâmes à la vûe des îles de Nicobar, situées dans le golfe de Bengale, vis-à-vis & à cinquante lieues environ au nord nord-est de la pointe d'Achem. Ces îles m'ont paru stériles par la grande quantité de rochers & le peu de verdure qu'elles présentent. Elles sont cependant habitées; mais les habitans, dit-on, ne s'y nourrissent que de racines & de poissons. Peu de jours après nous entrâmes par un gros remis dans le détroit de Malaca ou Malaque. La ville qui donne son nom à ce détroit est aux Hollandois, qui l'enlevèrent aux Portugais en 1641. La presqu'île, à l'extrémité de laquelle elle est située, appartient en partie au Roi de Siam. La côte est couverte d'une prodigieuse quantité de cocotiers & d'autres arbres; ce qui dérober aux navigateurs la vûe des habitations, qui ne pourroient qu'ajouter à la perspective riante qu'offre une ver-

de plus aussi agréablement variée. Nous restâmes en panne pendant un jour, vis-à-vis l'embouchure de la rivière qui sépare la ville de la forteresse. Bientôt notre vaisseau fut environné d'une quantité de petits canots. C'étoient des Malais, qui venoient nous apporter des fruits, & quelques poissons, que nous achetâmes pour peu de choses. Il y avoit, entr'autres fruits, du mangoustin, qui est propre à ce climat, & le plus délicieux que l'on puisse trouver dans aucune contrée de la terre. Ce fruit est de la grosseur d'une moyenne grenade; il est enveloppé d'une écorce brune & ferme: après qu'on l'a brisée, on trouve autour de quatre gousses rougeâtres une espèce de crème blanche, dont le goût est exquis. Nous continuâmes notre route, après nous être munis d'une quantité suffisante de rafraîchissemens. Notre sortie du détroit fut très-heureuse, & nous n'essuyâmes

aucun mauvais tems jusqu'à Poulo (a) Timon où nous fûmes relâcher. Cette île est située à la côte Orientale de la presqu'île de Malaque. Les habitans sont Malais : ils vont presque entièrement nuds & toujours armés d'une pique : leurs cheveux, qu'ils laissent croître, sont extrêmement longs. Les maisons de ces insulaires sont bâties de bambous, & élevées de terre de sept à huit pieds (b). On y monte par une échelle. Ils couchent sur des nattes qui leur servent en même tems de parquet. Dans la baie où nous mouillâmes, il n'y avoit qu'une seule habitation. Nous n'y vîmes jamais que sept à huit hommes qui paroissent faire la même famille. Il y a apparence qu'à la vûe du vaisseau, ils avoient en-

(a) Poulo en Malais, signifie île.

(b) Ils élèvent ainsi leurs maisons, autant pour se garantir de l'humidité de la nuit que des bêtes féroces.

voyé leurs femmes dans l'intérieur de l'île. Au surplus, ils nous firent un accueil fort affable, & nous fournirent abondamment de fruits pour quelques clincailleries d'Europe. Nous restâmes trois jours devant cette île pour faire du bois & de l'eau. Je descendois chaque jour à terre pour y respirer l'air odoriférant qui y regnoit. Les matelots nous montrèrent un matin une tortue monstrueuse qu'ils avoient prise; mais elle étoit d'une espèce si extraordinaire & si hideuse, que le Capitaine la fit rejeter à la mer, de crainte que sa chair n'incommodât l'équipage. L'aspect de cette île est charmant, par la beauté & la variété des arbres dont elle est chargée. J'en ai remarqué qui avoient plus de cent pieds de haut. Les habitans ne faisant aucun usage du bois, puisqu'ils n'en ont besoin ni pour se chauffer, ni pour bâtir, il n'est pas étonnant que cette île, ainsi que la

plûpart des autres de cette mer, soient si couvertes de bois. Nos approvisionnementens faits, nous levâmes l'ancre, nous fîmes voile pour la Chine. Nous arrivâmes à la vûe de Macao le 19 Août 1760; le vaisseau fut obligé de rester deux fois vingt-quatre heures devant cette place (a), pour donner le tems aux passagers de descendre à terre avec leurs effets. Il n'est permis qu'à ceux qui obtiennent une chape (b) du grand Mandarin, d'aller jusqu'à Canton; encore les femmes en sont-elles exclues. Ainsi il n'y avoit nul espoir pour la dame Angloïse qui étoit sur notre bord, de voir cette ville. Elle fut forcée de passer à Macao tout le tems que le vaisseau resta à la Chine. Pour moi je descendis à la maison

(a) J'en donnerai plus loin une légère description.

(b) Passeport expédié en forme de Lettres-
Patentes.

de la Compagnie Françoisse, où je demurai deux mois avec tout l'agrément possible (a). Pendant ce tems, on obtint pour moi la permission d'aller à Canton. Je partis à la fin d'Octobre avec Messieurs Newton & Sumption. Nous louâmes une barque Chinoise (b), qui nous aborda au bout de trois jôurs dans cette grande ville, la seule où les Européens soient ad-

(a) Il n'y a sorte de bons traitemens que je n'aie reçus des Subrécargues. Je dois particulièrement ce témoignage public de reconnoissance à M. Michel, qui géroit alors en chef les affaires de la Compagnie.

(b) Ces barques sont jolies & fort commodes. On y couche, & on est obligé d'emporter des provisions; si l'on ne veut vivre de la cuisine des mariniers Chinois, qui n'est pas merveilleuse. Ce qu'il y a de plus fâcheux dans ces traversées, c'est qu'il n'est pas permis de descendre à terre. Cependant le pays délicieux qui borde chaque côté de la rivière de Canton, nous fit bien regretter de ne pouvoir pas l'examiner de plus près. Dans tout ce que j'ai vu pendant l'espace de trente lieues, je n'ai pas remarqué un coin de terre qui ne fut cultivé. Tout respiroit l'abondance, &

mis à faire le commerce. Je n'entre-
rai point dans le détail de ce qui con-
cerne les mœurs, les coutumes, la
religion & le commerce des Chi-
nois. On peut recourir aux diffé-
rentes histoires qui en ont été don-
nées (a). D'ailleurs un séjour de deux
mois dans un pays, ne peut laisser
dans l'esprit qu'une esquisse du carac-
tère national, & de tout ce qui y a
rapport; ainsi, je me contenterai de
citer quelques traits qui m'ont inté-
ressé par leur singularité.

Je me rendis, en arrivant à Canton,
au Ham François (b), où je demurai

les moindres villages devant lesquels nous pas-
sions, nous paroissoient aussi peuplés que si quel-
que fête particulière y eût appelé tous les habi-
tans des environs. Un spectacle également agréa-
ble, c'est la grande quantité de barques qui cou-
vrent la rivière, & qui vont & viennent sans
cesse pour le commerce intérieur.

(a) Entr'autres la grande histoire du P. Du-
halde.

(b) Nom que l'on donne à chaque factorerie
ou maison nationale. Ces hams sont tous situés

pendant le séjour que je fis dans cette ville. Tout ce que je vis d'abord, me parut si extraordinaire & si différent de nos manières & des coutumes Européennes, que je me promis bien de ne rien laisser échapper à ma curiosité. Dès le lendemain de mon arrivée, je parcourus la ville Chinoise, (car il n'est permis à aucun étranger d'entrer dans la ville Tartare, située au centre de celle-là.) Je ne fus pas peu étonné de la multitude de Chinois & de Tartares qui remplissoient les carrefours (a), & du grand nom-

sur une même ligne, & forment un magnifique quai. Les Anglois, les Danois, les Suédois, les Hollandois & les François sont les seules nations Européennes qui entretiennent un commerce direct avec Canton. A la porte de chaque ham est planté un mât de pavillon; ce qui fait un très-joli effet. Au reste, ces hams n'ont guères qu'un étage; ils sont bâtis en pierres & en briques, avec de belles galeries qui donnent sur la rivière. Leur uniformité plaît à la vue; & l'intérieur est également spacieux & commode.

(a) On fait monter jusqu'à près de deux mil-

bre
or
con
de l
fixa
c'ef
Por
guli
& p
mag
ve t
plus
Chin
sur-t
étran
le M
press
plus

lions le
compre
observ
bitans
une sui
renouve

bre de boutiques de toute espèce qui ornoient les rues. Je ne puis mieux comparer ce coup d'œil qu'à celui de la foire Saint-Germain. Mais ce qui fixa particulièrement mon attention, c'est la rue que l'on nomme *la rue de la Porcelaine*. Elle est parfaitement régulière, pavée de pierres de taille, & présente, d'un bout à l'autre, de magnifiques boutiques, où l'on trouve tout ce que la Chine fournit de plus précieux en porcelaines. Les Chinois en général, & les Marchands, sur-tout, sont polis à l'excès. Un étranger entre-t-il dans une boutique, le Marchand lui offre du thé, s'empresse de lui faire voir ce qu'il a de plus rare, & le reconduit avec la

lions le nombre des habitans de Canton, en y comprenant ceux qui habitent sur la rivière. On observera qu'à la Chine il y a presque autant d'habitans sur les rivières que sur le continent, par une suite de la population prodigieuse qui se renouvelle sans cesse dans cet Empire.

plus grande politesse , quand même celui-ci n'auroit rien acheté.

Le bas peuple est très - enclin au vol. Les gens de cette classe se font sur-tout un plaisir d'exercer leur adresse sur les étrangers. J'en vis un exemple un jour que je me promenai avec un Officier Danois. Il ne s'aperçut , qu'en rentrant , qu'on lui avoit coupé l'aiguillette de son uniforme au ras de l'épaule. Les spectateurs applaudissent ordinairement quand le vol est adroit ; mais si le filou est pris sur le fait , on se moque de lui , & l'étranger peut lui donner impunément des coups de bâton.

Tout le monde sçait que le blanc est , pour les Chinois , la couleur de deuil , & le noir , celle qu'ils adoptent pour exprimer leur joie. Aussi les Européens qui demeurent à Canton , se conforment-ils à ce goût national. Ils ne vont que vêtus de fatin noir , & presque toujours en veste , même

pou
très
leur
C
exqu
espé
duct
ve e
plus
vité
çois
donn
ticul
men
prop
nité
porc
été t
que j
là où

(a)
est si b
qu'on
lades ,

pour faire des visites. Cet usage est très-commode dans les grandes chaleurs.

On fait à la Chine la chère la plus exquise, le pays abondant en toute espèce de denrées (a). Outre les productions propres au climat, on y trouve encore ce que l'Europe fournit de plus rare. Un repas auquel je fus invité, avec les Subrécargues François, chez un riche Chinois, me donna une idée suffisante du luxe particulier à ces peuples. Une table immense dressée avec la plus grande propreté, étoit couverte d'une infinité de petits plats de la plus belle porcelaine; mais les mets avoient été tellement déguisés par l'apprêt, que je n'en pus connoître aucun. C'est là où je goûtai de ce potage aux nids

(a) Tout se vend à la livre. La chair de porc est si blanche, si légère & d'une qualité si saine, qu'on en fait du bouillon, même pour les malades, préférablement à toute autre viande.

d'oiseaux, dont plusieurs Missionnaires ont parlé. L'oiseau qui fait ces nids si estimés, est une espèce d'hirondelle qui se trouve dans la Cochinchine. On prétend que la matière dont il se sert pour attacher son nid aux rochers, est formée de l'écume de mer, & d'une liqueur gluante qu'il tire de son estomac. Quoi qu'il en soit, cette matière étant desséchée, devient transparente, & procure, sans avoir besoin d'affaisonnement, le mets le plus délicieux pour l'odorat & le goût. Les Chinois en font le plus grand cas; mais il n'y a que les gens riches qui en usent, vu sa cherté (a).

Leur boisson ordinaire est une liqueur appelée *Sampsou*; c'est une composition faite avec du riz fermenté. Le thé est leur boisson la plus commune. Les Chinois boivent tou-

(a) On m'a assuré que la livre s'achetoit jusqu'à 40 taels. Le tael fait 7 livres 10 sols, argent de France.

jour
con
qu'il
L
vie
celle
que
port
ont l
entra
tend
cute
Chin
aussi
privé
que
nera
les y
tois e
voir

(a)

puyan
pû jug
en deu

jours chaud; mais il n'est pas vrai, comme l'avancent certains Auteurs, qu'ils mangent toujours froid.

Les femmes Chinoises mènent une vie très-retirée, exceptez cependant celles du commun. Elles ne sortent que rarement & toujours en chaise à porteurs. Personne n'ignore qu'elles ont le pied très-petit, au moyen des entraves qu'on leur met dès leur plus tendre enfance. Sans chercher à discuter ici quel motif peut engager les Chinois à perpétuer une coutume aussi bizarre que cruelle, puisqu'elle prive ses victimes de la faculté presque totale de marcher (a), je me bornerai à assurer que rien ne révolte plus les yeux d'un Européen. Lorsque j'étois encore à Macao, j'eus occasion de voir le pied & la jambe d'une pauvre

(a) Elles marchent comme des cannes, en s'appuyant sur leurs talons, &, suivant ce que j'en ai pu juger, elles ne feroient pas un quart de lieu en deux heures.

Chinoise à qui, pour satisfaire ma curiosité, je donnai quelque argent. Son pied ne formoit qu'une petite masse informe de chair, dans laquelle il n'étoit pas possible de distinguer la marque d'un seul doigt, & sa jambe qu'entortilloit une ligature de plusieurs aunes, ne présentoit exactement que l'os couvert de la peau.

On trouve à la Chine, comme dans presque tous les pays du monde, des filles dévouées aux plaisirs publics; mais avec cette différence, que les Chinoises de cette espèce, ne vivent que sur l'eau. Des Officiers de Police font sans cesse la ronde pour empêcher le désordre. Au reste ces filles ne sont destinées que pour les hommes de leur nation. Un étranger que l'on surprendroit avec aucune d'elles, seroit maltraité par les Inspecteurs, à moins qu'il ne les appaisât par une somme d'argent. Cette rigueur, au surplus, est un bien pour les Euro-

péen
romp
affreu
gion
& dor

En
beau
sent,
source
font n
de me
les fer
& d'a
nature
princi
excell
plus,
vant d

Qu
je n'er
mon
gédies
théâtr
auxqu

péens qui , sans cet obstacle , se corromproient infailliblement par le plus affreux des maux , la lépre , contagion fort commune dans ces climats , & dont on ne guérit jamais.

En général les Chinoises aiment beaucoup la parure , & elles épuisent , pour s'embellir , toutes les ressources de l'art. Le blanc & le rouge sont mis en usage , mais avec plus de ménagement qu'en Europe , où les femmes , à force de coquetterie & d'artifice masquent leurs charmes naturels. Les Chinoises s'occupent principalement à la broderie où elles excellent. Elles remplissent , au surplus , leurs momens de loisir en buvant du thé , & en fumant du tabac.

Quant aux divertissemens publics , je n'en ai point vû d'autres , pendant mon séjour à la Chine , que les tragédies que l'on représente sur des théâtres construits dans les rues , & auxquelles tous les passans peuvent

assister gratuitement. J'ignore aux dépens de qui, & à quel sujet se donnent ces spectacles; mais ce qu'il y a de certain, c'est que la dépense doit être considérable, vû la richesse des habits, & le nombre des acteurs & des musiciens. Parmi ces comédiens, il n'y a pas une seule femme. Les rôles d'Impératrice ou d'esclave sont joués par de jeunes garçons, dont les traits délicats & le déguisement font illusion. J'ai assisté à plusieurs de ces représentations. Il m'a paru que les sujets de leurs drames étoient tirés de l'histoire nationale, & que les Chinois affectoient singulièrement de mettre sur la scène, ceux de leurs Souverains, dont les vertus & les grandes actions méritoient le sceau de l'immortalité. Ces tragédies ou drames héroïques, sont ordinairement suivis d'une petite pièce dont le sujet est quelque intrigue amoureuse. Je pourrois rapporter plusieurs au-

tres
ne
qui
ont
pay
L
dev
not
à W
qui
cha
prép
L
mer
que
croi
Son
ber
nou

(a)
vien
à Car
(b)
Malac

tres particularités concernant la Chine, mais je craindrois de répéter ce qui en a été dit par tant d'Auteurs qui ont écrit l'histoire particulière de ce pays.

La fin du mois de Décembre 1760, devoit être à peu près le terme de notre séjour à Canton. Il y avoit alors à Wampou (a) cinq vaisseaux Anglois, qui tous étoient occupés à finir leur chargement, & faisoient les derniers préparatifs pour mettre à la voile.

Les Anglois instruits par un bâtiment Hollandois venant de Batavia, que des vaisseaux de guerre François croisoient à l'entrée du détroit de la Sonde, résolurent, pour ne pas tomber en leur pouvoir, de tenter une nouvelle route (b). Que les marins se

(a) C'est le lieu où mouillent les vaisseaux qui viennent à la Chine. Il y a quatre lieues delà à Canton.

(b) Ils auroient pû repasser par le détroit de Malâque, mais outre que ce chemin devenoit

donnent ici la peine de me suivre sur la carte, ils trouveront dans cette tentative des Anglois un motif bien fondé de ne pas les imiter. Nous levâmes l'ancre le 8 Janvier 1761, & fortîmes de Wampou au nombre de cinq vaisseaux, avec un vent de nord qui augmenta à mesure que nous gagnions le large. Quand nous eûmes perdu la côte de vûe, nous mîmes le cap à l'est, & nous tinmes cette route pendant dix jours. La violence du vent nous faisoit dériver vers le sud, & la grosseur des lames donnoit des secousses terribles aux vaisseaux. Le tangage étoit si fort, qu'il n'y eut presque personne dans notre petite flotte qui ne fût attaqué de la nausée (a). Enfin au

difficile à cause des vents contraires, ils craignoient également par-là de rencontrer l'ennemi.

(a) Nommée vulgairement le mal de mer. C'est de tous les maux le plus insupportable & le moins dangereux. J'ai éprouvé avec succès que le meilleur

au bo
péni
tâmes
point
de L
des il
tems
dora,
parure
eûmes
dirige
Xolo
quelq
Nous
lieues
petits
fûr un
tête (a)
naux e

régime,
tester au
riture qu
(a) C'o

au bout de dix jours d'une navigation pénible, le vent s'appaisa & nous portâmes au sud-est pour découvrir la pointe la plus occidentale de l'île de Luçon. Nous passâmes à la vûe des îles Philippines par le plus beaux tems du monde. Les côtes de Mindora, de Panay & de Mindanao nous parurent très-saines. Lorsque nous eûmes dépassé cette dernière, nous dirigeâmes notre route sur l'île de Xolo, improprement nommée par quelques Géographes Jolo ou Solo. Nous en étions à environ quinze lieues, ayant à notre gauche de petits îlots. Notre flotte marchoit sur une ligne, le Commandant à la tête (a). Celui-ci portoit trois fanaux en poupe pour assurer la route

régime, pour s'en délivrer promptement, est de rester au grand air, & de ne prendre pour nourriture qu'un peu de biscuit & d'eau-de-vie.

(a) C'étoit le plus ancien Capitaine qui

des autres vaisseaux pendant la nuit. Il étoit onze heures du soir, & nous naviguions par un frais charmant & à demi-voile. Tout à coup nous vîmes le Commandant qui faisoit signal de détresse, & nous entendîmes en même-tems tirer tous ses canons les uns après les autres pour appeller du secours. Une pareille alarme, au milieu d'une nuit obscure, & dans un parage peu connu, jetta la terreur à bord de tous les vaisseaux. On présuma avec raison que le Commandant périssoit, & en effet ce vaisseau venoit de s'entr'ouvrir contre un rocher à fleur d'eau. Aucun des autres Capitaines n'osa hazarder de lui envoyer du secours, chacun ne songeant qu'à son propre salut. Nous nous trouvions entourés par un

avoir pris le commandement; il montoit le *Griffin*, vaisseau percé pour quarante pièces de canon.

cerco
men
& n
qu'u
noit
vant
resto
d'aut
cre. l
fond
tion.
brasse
lâcha
quité
que p
dant l
cris d
reurs
tion,
tous l
lui qu
traîne

(*) Re
mer bac

cercle de brisans (a) dont on commençoit déjà à entendre le murmure, & nous nous apperçumes trop tard qu'un courant violent nous y entraînoit. Dans cette extrémité, ne pouvant plus virer de bord, il ne nous restoit, pour échapper au danger, d'autre ressource que de jeter l'ancre. La crainte de ne pas trouver de fond ajoûta encore à la consternation. On fonda & on trouva trente brasses sur un fond de rocailles. On lâcha aussi-tôt les ancres; mais l'inquiétude générale ne fut suspendue que pour quelques instans. Cependant le *Griffin* couloit à fond, & les cris de l'équipage, joints aux horreurs de la nuit & de notre situation, portoient le désespoir dans tous les cœurs. Heureusement pour lui que ses chaloupes étoient à la traîne, sans cela il eût péri de corps

(a) Rochers à fleur d'eau, contre lesquels la mer bat continuellement.

& de biens (a). Notre vaisseau qui se trouvoit être le plus près, recueillit cet équipage infortuné. Ce fut un spectacle bien attendrissant de voir ceux de notre bord recevoir dans leurs bras leurs malheureux compagnons, les consoler & mêler avec eux leurs larmes. Mais tous les dangers n'étoient pas passés. A peine commencions-nous à respirer que l'*Oxford*, un des vaisseaux de l'arrière, chassa sur ses ancres, & dérivait sur nous avec la plus grande violence. Les vergues des deux navires s'embarassèrent mutuellement dans les haut-bans, & les secouffes fréquentes causées par le houle de la mer, nous mirent cent fois en danger de nous briser l'un contre l'autre. On employa des deux côtés tous les moyens que la force & la néces-

(a) La perte de ce vaisseau fut évaluée à près de deux cens mille livres sterling, qui font environ quatre millions argent de France.

fité suggérèrent pour séparer ces deux masses énormes qui sembloient être aux prises. Dans ce moment même où tout paroissoit déjà conspirer pour notre perte, un nouveau malheur plus affreux encore vint nous assaillir. Le feu prit à notre gaillard d'avant. Qu'on juge ici de la confusion & de l'épouvante où ce nouvel accident nous jetta. Les expressions me manquent pour décrire l'état où nous nous trouvâmes. On n'entendoit plus le commandement, & on eût dit que tout le monde avoit perdu la tête. Les Anglois découragés par tant de malheurs sembloient enfin y succomber. Les dix grenadiers François qui étoient à notre bord, & qui ne m'avoient pas quitté de la nuit, se jettèrent courageusement au milieu des flammes; leur exemple rendit la présence d'esprit à quelques matelots qui se joignirent à eux, & tous animés par

la présence du Capitaine, vinrent à bout, à force de travail, d'éteindre le feu. Ce danger, le plus terrible de tous sur mer, devenoit d'autant plus pressant, que notre vaisseau, venant à sauter en l'air, eût infailliblement entraîné l'*Oxford* dans sa perte. Le courage parut renaître dans tous les cœurs, & les nouveaux efforts que l'on fit de part & d'autre, séparèrent enfin les deux vaisseaux. Mais cette nuit redoutable nous préparoit encore de nouvelles allarmes. Vers les trois heures du matin, le vent ayant augmenté considérablement, tous les vaisseaux, excepté le nôtre, chassèrent sur leurs ancres; dans la crainte d'être emportés contre quelque écueil, ils mirent à la voile pour gagner au large. Mais quel fut leur étonnement à la pointe du jour, quand ils s'aperçurent que pour éviter un danger, ils en avoient

couru mille ! En effet , la seule
issuë que le vent leur permit de
prendre , ils l'avoient trouvée , mais
à travers une chaîne de bas rochers
dont l'ignorance & la nuit leur déro-
bèrent la vûe. Déjà nous nous féli-
citions dans notre bord de la sûreté
de notre mouillage , lorsque nous
nous aperçûmes tout à coup que
nous dérivions à notre tour vers
les écueils. Notre Capitaine qui ne
voyoit plus les autres vaisseaux ,
étoit dans la plus grande inquiétude
sur leur sort. Il ne voulut jamais
mettre à la voile , dans l'appréhen-
sion de se perdre ; il essaya , pour
s'en garantir , de faire jeter la grosse
ancre , vulgairement appelée l'an-
cre de miséricorde. Elle tint heureu-
sement , & dans cette situation nous
attendîmes le jour avec impatience.
Lorsque le soleil eut reparu sur l'ho-
rison , nous découvrîmes en frémissant
que nous étions environnés de

rochers à fleur d'eau. Il ne nous étoit pas aisé d'imaginer comment les autres vaisseaux, que nous voyions alors à plus de quatre lieues de nous, s'étoient tirés de ce mauvais pas. Le Capitaine, impatient d'en sortir à son tour, envoya sa grande chaloupe devant pour sonder les passages. Dans cet intervalle le vent diminua, & étant devenu plus favorable, nous en profitâmes pour joindre, non sans les plus grandes difficultés, les autres vaisseaux qui nous attendoient en panne. Quand nous fûmes réunis, on dispersa l'équipage du *Griffin*. Les provisions commençoient à manquer dans notre vaisseau, une partie s'étant gâtée; c'est pourquoi il fut résolu que nous irions relâcher à l'île de Xolo, dont nous n'étions plus qu'à peu de distance, tandis que le reste de la flotte mieux pourvuë que nous, continueroit sa route. L'île de Xolo, située à en-

vin
l'i
pri
ne
de
lân
de
mo
une
bon
tre
imp
cou
ma
d'en
salu
nou
desc
bita

(a)
confi
au lie
la dép
de M
habita

viron cent lieues au sud-ouest de l'île de Mindanao, peut être comprise au nombre des îles Philippines. Elle a à peu près trente lieues de circuit. Le havre où nous mouillâmes est dans la partie occidentale de l'île, il est également sûr & commode. Nous vîmes, en y entrant, une bourgade assez considérable qui borde l'enfoncement de la baie. Notre Capitaine, dans le dessein d'en imposer aux habitans, fit tirer sept coups de canon pour saluer la terre; mais nous ne fûmes pas peu surpris d'entendre que l'on nous rendit le salut coup pour coup. Cette riposte nous fit prendre la précaution de ne descendre à terre qu'armés^(a); les habitans loin d'être effrayés à notre

(a) Nous trouvâmes que toute leur artillerie consistoit en cinq mauvais canons de fer posés, au lieu d'affûts, sur des rouleaux de bois. C'étoit la dépouille de quelque petit bâtiment Espagnol de Manille, presque toujours en guerre avec les habitans de ces îles.

vûe, vinrent au-devant de nous en assez grand nombre. Ces insulaires ressemblent parfaitement aux Malais; ils ont, comme eux, le tour du visage quarré, le nez petit & écrasé, & la couleur du corps d'un jaune olivâtre. Enfin ils se vêtissent de la même façon, & construisent leurs maisons dans le même goût. Leur langue a un rapport étonnant avec la langue Malaie; & la seule différence qu'il y ait entre ces peuples, vient de leur caractère. Les Malais sont plus féroces. Un de ceux-ci, domestique d'un Anglois, servoit d'interprète. Nous fûmes conduits chez le Chef de l'île, qui fait sa résidence dans cette bourgade. On lui donne le titre fastueux de Sultan. Au reste, ce titre s'accorde bien avec leur religion, qui est une espèce de Mahométisme. Le palais de ce Sultan, consiste en un grand bâtiment de bambous, élevé de terre de quatre pieds, & entouré

d'un bois fort agréable. Nous montâmes dans ce bâtiment par un large perron de bois. La principale porte étoit gardée par deux infulaires, armés chacun d'une pique. Notre suite resta au-dehors pour faire la garde, pendant que le Capitaine, deux passagers Anglois & moi, nous fûmes introduits par un des ministres du Sultan, dans une vaste pièce, où ce Chef étoit assis au milieu de cinq ou six de ses favoris. Après nous avoir salué d'une inclination de tête, il nous fit signe de nous asseoir. Notre interprète lui présenta alors, de la part du Capitaine, une pièce de drap écarlate, six couteaux, un fusil & un miroir. Ce présent parut lui faire le plus grand plaisir; mais ce qui l'enchantait sur-tout, ce fut le miroir. Il s'y regarda avec admiration, & rit beaucoup d'y voir la répétition de ses grimaces. Ses favoris s'y mirèrent à leur tour, & le Sultan, voulant donner le même cadeau à ses

femmes, les fit appeller, & leur passa le miroir qu'elles consultèrent alternativement avec beaucoup de vivacité. Ces femmes étoient au nombre de douze, & n'avoient d'autres vêtemens que ceux qu'exige indispensablement la pudeur. Quelques-unes avoient la peau presque blanche, & la figure assez agréable. Elles parurent singulièrement étonnées de nous voir, & se retirèrent à regret au signe que leur en fit le Sultan. Quelques instans après, on nous servit du chocolat dans des tasses d'argent. C'est le meilleur que j'aie pris de ma vie. Le Sultan, charmé de nos procédés, nous offrit tout ce qui dépendoit de lui, & en particulier au Capitaine des vivres pour son vaisseau. Cette île abonde en fruits excellens, en volailles, en bœufs, & en buffles sauvages. On y trouve du coton, du riz, & en quelques endroits du froment. Les arbres les plus communs, sont ceux qui don-

ment l'ébène, le bois de campèche, les noix muscades, les bananes ou figues des Indes & le sagou. Nos marelots se pourvurent abondamment, & à peu de frais, de toutes les petites douceurs nécessaires dans une navigation de long cours. Les insulaires nous donnoient, pour des bagatelles, des fruits, des singes & des perroquets de toute espèce. Nous restâmes dans cette île huit jours, pendant lesquels nos scorbutiques, pour qui l'on avoit dressé une tente à terre, recouvrèrent parfaitement leur santé. Au sortir de l'île de Xolo, nous mîmes le cap au sud, pour aller reconnoître les quatre petites îles situées au nord-ouest de la pointe de Stroömn, qui termine dans cette partie l'île des Célèbes. Delà nous entrâmes dans le détroit, formé par cette île, & par celle de Bornéo. Qu'il me soit permis de faire ici une observation qui pourra être de quelque utilité aux Navigateurs & aux

Géographes. Sur toutes les cartes marines que j'ai consultées jusqu'à présent, j'ai remarqué qu'il y a plus de quatre degrés dans l'endroit le plus rapproché de la côte de Bornéo à celle des Célèbes. Cependant il n'y eut personne à bord de notre vaisseau qui ne distinguât clairement, & tout à la fois, les deux côtes; ce qui prouve évidemment que la distance ne peut être que de deux degrés tout au plus (a), parce qu'il n'est guères possible d'appercevoir une côte à plus de vingt lieues de distance, à moins qu'elle ne soit d'une hauteur prodigieuse. Au surplus, le passage entre ces deux îles n'est point dangereux. Nous prenions cette route pour pénétrer dans la grande mer par le détroit de Sapi. Mais nous eûmes bien des dangers à surmonter auparavant. Il fallut passer près d'une chaîne de ro-

(a) J'ai eu occasion de communiquer cette remarque au célèbre M. Daprès de Mennevillotte.

chers, & de bancs de sable, que l'on nomme les Postillons & les Pater-noster. Nous avions à craindre les vents, qui dans ces parages soufflent par intervalle avec violence, & qui, joints aux courans, eussent pû nous faire échouer. Le détroit de Sapi, à l'est de celui de Lomboc, est formé par l'île de Cumbava & celle de Flores, faisant toutes deux partie des îles Moluques. Le passage de ce détroit est très-dangereux, à cause de la force des courans, & parce qu'il n'y a pas de fond pour mouiller. Cependant nous eûmes le bonheur d'en sortir sans accident, &, comme nous avions besoin de faire de l'eau, nous fûmes relâcher dans la partie méridionale de l'île de Cumbava (a). Nous jettâmes l'an-

(a) Sur nos meilleures cartes marines, il est marqué que la partie méridionale de cette île n'a jamais été connue. Cette raison me fait regretter de n'avoir pû en prendre une conoissance plus particulière. Il y a apparence, au surplus, que notre vaisseau est le premier qui ait mouillé

cre à l'entrée d'une magnifique baie ; mais nous n'y restâmes que deux jours. Cette île paroît être abondante en toute espèce de productions particulières au sol. Nous vîmes quantité de chevaux qui païssoient en liberté dans les bois, & sur le bord de la mer.

Depuis l'île de Cumbava, jusqu'à l'île Sainte-Hélène, nous naviguâmes cinq mois consécutivement, sans voir autre chose que le ciel & la mer. Les vents contraires & les gros tems nous tourmentèrent beaucoup au cap de Bonne-Espérance. Nous employâmes près de quinze jours à le doubler, par le circuit que nous fûmes obligés de faire. Enfin après une traversée également longue & pénible, nous arrivâmes à la vûe de l'île Sainte-Hélène. J'appris, en y débarquant, la perte de Pondichéry. La joie que je vis régner

dans cette partie de l'île. Ce qui me confirme dans cette opinion, c'est que les habitans s'enfuient dans les bois à notre approche.

à cette occasion, parmi les habitans de l'île, redoubla encore la douleur où m'avoit jetté cette triste nouvelle.

L'île de Sainte-Hélène (a), située dans la mer Atlantique, entre l'Afrique & le nouveau continent, par le onzième degré de latitude méridionale, appartient aux Anglois. Elle a environ sept lieues de tour. Ses bords sont hauts & formés par des rochers escarpés. Les montagnes qui la couvrent, présentent la plus belle verdure, & les vallées ne le cèdent à aucun pays du monde pour la fertilité & la bonté des pâturages. Nous descendîmes dans la principale vallée, située dans la partie méridionale de l'île, & le lieu de la résidence du Gouverneur. Ce n'est, à proprement parler, qu'une seule rue, composée d'en-

(a) Ainsi nommée, parce qu'elle fut découverte le jour de sainte Hélène, en 1502, par Jean de Nova, Portugais.

viron soixante-dix maisons bâties à l'Européenne. Le côté de la mer est fortifié par la nature, & défendu en outre par une forte batterie de canons. La Compagnie des Indes d'Angleterre a un magnifique jardin dans l'enfoncement de la vallée ; mais il n'est pas permis à aucun étranger de pénétrer plus avant dans l'île.

Il étoit tems que notre vaisseau relâchât. Les deux tiers de l'équipage languissoient du scorbut. Il en mourut peu, & je remarquerai pour le bien de l'humanité, que l'usage du pourpier sauvage, fut ce qui contribua le plus à leur prompt rétablissement.

Les étrangers qui débarquent dans cette île, sont obligés, faute d'auberges, de se mettre en pension chez les habitans ; ce qui leur procure de la société. Le sexe y est aimable & enclin à la gaieté.

Il y avoit huit jours que j'étois à

Sainte-Hélène, & pour lors le seul François qu'il y eût dans l'île, lorsque l'*Onslow*, vaisseau de la Compagnie Angloise, venant de la côte de Coromandel, débarqua M. de Lally, & deux autres Officiers François attachés à sa personne. Leur sort, ainsi que le mien, étoit d'être conduits en Angleterre, comme prisonniers de guerre. Le Gouverneur rendit au Général François tous les honneurs possibles. Il alla même jusqu'à lui donner un bal (a), où furent invitées les personnes les plus considérables de la colonie.

Notre séjour, à l'île de Sainte-Hélène, fut de six semaines, & nous en sortîmes au nombre de plusieurs vaisseaux pour nous rendre directement

(a) Ce bal fut précédé d'un souper splendide, après lequel, suivant la coutume Angloise, les Dames se retirèrent chez elles, & les hommes passèrent la nuit à boire, & à politiquer en s'ennivrant.

en Angleterre. Une escadre de vaisseaux de guerre François qui se trouvoit près de l'île Fernandez, auprès de laquelle nous passâmes, nous auroit probablement pris, si elle nous eût apperçu. C'étoit alors le souhait le plus ardent que formât mon cœur, & un moment aussi heureux que celui de ma délivrance, m'eût un peu vengé des procédés trop présomptueux de ces gens tels qu'il s'en trouve chez toutes les nations, & que l'on nomme gascons parmi nous.

Après deux mois de navigation, nous arrivâmes aux Dunes dans les derniers jours du mois de Septembre 1760. Nous remontâmes la Tamise jusqu'à Depfort, bourg situé à quatre lieues de Londres, & où l'on construit des vaisseaux. De Depfort, je fus mené jusqu'à Londres, avec cinq soldats François, reste des dix dont j'ai parlé, par une garde Angloise. On nous conduisit chez les Commis-

fares de la Tour de Londres, où après avoir montré ma commission, il me fut permis de rester trois jours dans la ville sur ma parole. Quatre de ces soldats furent envoyés dans les prisons; j'eus le bonheur de sauver le cinquième en le faisant passer pour mon domestique. C'étoit un jeune homme de bonne famille, que des excès de jeunesse avoient forcé d'aller dans l'Inde, & qui, pendant toute notre traversée, m'avoit témoigné le plus grand attachement.

Je trouvai dans l'auberge Françoisise qui est dans le quartier de la Bourse, plusieurs Officiers François faits prisonniers en revenant de l'Amérique. Au bout de trois jours, nous reçûmes ordre de nous rendre à Douvres pour être échangés, & delà repasser en France. Quelque desir que j'eusse de voir une partie de l'Angleterre, il fut bientôt effacé par l'espoir prochain de rentrer dans ma patrie après une si

longue absence. Nous demeurâmes trois semaines à Douvres. Le paquebot qui devoit nous passer à Calais étoit prêt. On n'attendoit plus que le Prince Gallitzin, & un autre Seigneur Russe qui avoient arrêté leur passage, & qui revenoient de la Cour d'Angleterre, où le couronnement de la Reine avoit attiré leur curiosité. Nous levâmes l'ancre, dès qu'ils furent à bord, & nous descendîmes à Calais après une traversée de douze heures. La joie de me retrouver sain & sauf dans ma patrie, après avoir couru tant de périls, & éprouvé les plus rudes fatigues, fut encore augmentée par le plaisir inexprimable de revoir mes anciens amis, & sur-tout par les doux épanchemens de mon cœur dans le sein des plus tendres pères.



DE LA CÔTE
DE COROMANDEL,

*Et des établissemens qui ont été faits
successivement dans l'Inde par dif-
férentes Nations Européennes.*

SITUATION DE LA CÔTE
DE COROMANDEL.

LA côte de Coromandel s'étend depuis le cap Comorin, jusqu'à la côte d'Orixa, entre le huitième & le dix-huitième degré de latitude septentrionale, & comprend la côte orientale de la presqu'île de l'Inde, en deçà du Gange. Cette partie de l'Asie, la plus belle & la plus riche, est depuis longtems aussi la

plus intéressante. C'est en partie sur la côte de Coromandel que ces anciens Portugais (a), si célèbres par leurs découvertes, & leur témérité à parcourir des mers jusqu'alors inconnues, établirent leurs fameuses colonies. La beauté du ciel, la douceur du climat &, plus que tout, les riches productions de la terre, contribuèrent à leur faire préférer ce séjour à tout autre. Aussi a-t-on vû, dans les siècles passés, s'élever sur cette côte des villes superbes, où aux mœurs Européennes se joignirent bientôt le luxe, la mollesse, la perfidie, & tous les autres vices qui ont rendu ces conquérans odieux aux naturels du pays (b), & peu redoutables ensuite

à

(a) Ils firent leurs premiers établissemens à Cananor, situé sur la côte Malabare; mais peu de tems après ils s'étendirent le long de la côte de Coromandel.

(b) Ils abusèrent de la confiance du Roi de

à leurs ennemis (a). C'est en 1498 que les Portugais découvrirent une nouvelle route pour aller aux Indes (b). En 1510, ils prirent la ville de Goa sur la côte Malabare (c), & en firent la capitale du nouvel Empire qu'ils voulurent établir dans l'Orient, dont toutes les richesses (d)

Cananor qui leur avoit cédé un terrain pour construire le premier fort qu'ils aient eu dans l'Inde. Un bâtiment de Cananor fut submergé par le canon d'un vaisseau Portugais, pour avoir résisté à l'avidité du Capitaine. Cet acte d'hostilité indigna également le Monarque Indien & ses sujets, & fut le signal d'une guerre sanglante qui dura près de cinquante ans. *Maffey, part. 1. l. 2. ch. 5. Mandelso, Thevenot.*

(a) Castanneda, *Histoire de la découverte des Indes.*

(b) Vasquès de Gama, Commandant d'une escadre de quatre vaisseaux armés par les ordres d'Emmanuel, Roi de Portugal, est le premier qui ait abordé aux Indes, après une navigation périlleuse d'onze mois.

(c) Albuquerque s'en étoit déjà emparé pour le Roi Portugal en 1508; mais elle avoit été reprise peu de tems après.

(d) L'empressement & l'affluence que l'amour

refluoient alors à Lisbonne, & excitoient la jalousie & la curiosité de l'Europe. Les Hollandois, toujours avides de commerce, titèrent long-tems du Portugal ces précieuses marchandises; mais cette couronne ayant été réunie en 1580 à celle d'Espagne, les persécutions que les Hollandois eurent à souffrir de la part de Philippe II, les déterminèrent à aller chercher eux-mêmes ces trésors, dont ils n'avoient été jusqu'alors que les colporteurs. Après avoir inutilement tenté, par le nord, le passage aux Indes, quelques négocians s'associèrent & profitèrent des conseils d'un nommé Houtman (a), qui avoit fait

de la nouveauté produisoit, faisoient monter les marchandises de l'Inde à un prix extravagant; & les Portugais ne manquoient pas de tenir ferme, au moyen de quoi ils vendoient extrêmement cher ce qui n'avoit coûté que quelques clincailleries méprisables en Europe.

(a) Etat présent de la République de Hollande. *A l'art. des Colonies.*

plusieurs voyages dans cette partie du monde, avec les Portugais, & que ceux-ci avoient long-tems détenu en prison, pour avoir voulu prendre une trop grande connoissance de ce commerce. Houtman partit en 1595 du Texel avec quatre vaisseaux, & malgré les traverses qu'il eût à essuyer des Portugais, il ramena trois de ces bâtimens en Europe, ayant été obligé d'abandonner le quatrième faute de matelots. Les riches cargaisons que ces vaisseaux rapportèrent, donnèrent lieu à de grandes espérances, & engagèrent d'autres négocians à former des sociétés plus nombreuses pour le même commerce. Ce n'est qu'en 1602 (a), que les

(a) Par un traité conclu le 20 Mars de la même année. Ce nouveau corps de compagnie se trouvoit alors avoir un fonds de six millions six cens mille livres, & la première flotte qu'il mit en mer, fut de quatorze grands vaisseaux, qui firent voile pour les Indes, au mois de Juin de la même année.

Etats-Généraux réunirent toutes ces sociétés, pour en former une seule compagnie qui fût en état de résister aux insultes des Portugais. En 1641 il y eut, entre ces deux nations, une trêve pour dix ans. Les Portugais avoient alors sécoué le joug des Espagnols. Mais les Hollandois, sans avoir égard à la trêve, s'emparèrent des plus fortes places (a) que les premiers eussent dans l'île de Ceylan, & par-là ils se rendirent maîtres du commerce de la canelle, ainsi que du détroit qui est entre cette île & la côte de Coromandel. Cette rupture donna lieu à une nouvelle guerre qui dura

(a) Gallo & Colombo; cette dernière est aujourd'hui la capitale des possessions Hollandaises dans l'île de Ceylan. Elle est située sur la côte occidentale, & défendue par trois forts. Ils y entretiennent une forte garnison, à laquelle ils ont joint cent hussards François, des débris de l'armée Françoisé dispersée à la côte de Coromandel.

jusqu'en 1661. Cette année fut pour les Portugais une époque fatale (a). Les Hollandois leur enlevèrent les meilleures forteresses qu'ils possédaient aux Indes; enfin en 1663, les Portugais se virent dépouiller de la plus belle partie de leurs colonies; il ne leur resta plus que Goa (b),

(a) Les Indiens gémissaient depuis longtems sous la dureté de leur domination. Depuis Alphonse d'Albuquerque, ils n'étoient plus maîtres de leurs villes, de leurs terres, de leurs biens, de leur commerce, ni même de leurs personnes, & ils ne demeuroient asservis, que parce qu'ils n'avoient pas le courage de prendre les armes pour se délivrer. Les Hollandois sçurent profiter de ces dispositions favorables, & montrèrent pour les Indiens une pitié dont ceux-ci furent bientôt défabusés. *Guyon, Tome III.*

(b) Cette ville étoit autrefois une des plus opulentes du monde, & des plus magnifiques, par la beauté de ses bâtimens, le concours de toutes les nations de l'Inde, & le commerce prodigieux que faisoient ses habitans; mais elle est bien déchûe de son ancienne grandeur. Les Portugais, par une longue suite de débauches, sont parvenus à défigurer leurs générations, &

Diu (a), Timor (b) & Macao (c) ; ils

de toutes les familles qui sont encore établies dans cette ville , il y en a peu qui ne portent la marque certaine du mélange de leurs pères avec le sang vil des esclaves. Delà cette révolution des mœurs nationales, la foiblesse des chefs , le relâchement de la discipline, l'anéantissement du commerce, & la ruine publique, suite nécessaire du luxe & de la mollesse. On ne voit plus dans cette ville que des moines qui traînent leur vie dans une oisiveté orgueilleuse, des soldats incapables de subordination, & quantité de femmes & de filles livrées aux uns & aux autres. Goa est dans une île qui a environ dix lieues de circonférence. On y trouve un Viceroi, un Archevêque, & sur-tout une Inquisition à laquelle il est dangereux de déplaire.

(a) Place forte dans une île du même nom, au midi du Royaume de Guzurate sous l'Empire Mogol. Cette colonie se ressent également de la décadence des Portugais dans l'Inde ; elle est par le vingtième degré de latitude septentrionale.

(b) Petite colonie Portugaise, située dans une île de même nom, au midi des Moluques. On y envoie les malfaiteurs & les filles de mauvaise vie ; ce qui la rend très-peuplée.

(c) Macao est situé dans une île du même nom,

ne pûrent pas même conserver un seul comptoir sur la côte de Coromandel, où quelques années aupara-

à l'embouchure de la rivière de Canton, qui traverse les provinces méridionales de la Chine. Les Portugais y ont trois petites forteresses, un Evêque & un Gouverneur, soumis aujourd'hui à la police des Chinois qui sont maîtres du reste de l'île. La garnison Portugaise n'excède pas deux cens hommes. Les fortifications sont en mauvais état, & pourroient à peine résister à un coup de main. Les habitans sont misérables, sur-tout depuis qu'ils ne commercent plus avec le Japon. Sa Majesté Portugaise vient cependant d'accorder par Lettres-Parentes du mois d'Août 1768, la permission à trois Négocians de Lisbonne, d'envoyer un vaisseau à Macao. Cette entreprise, dont les fonds doivent former une somme de quatre cens mille cruzades, fera, si elle réussit, revivre le commerce dans cette colonie. Le climat y est un des plus beaux & des plus salubres qu'il soit possible de voir. Je me suis souvent promené, pendant deux mois que j'ai séjourné dans cette île, sur une montagne délicieuse par sa belle perspective, où l'on assure que Camoëns a composé la plus grande partie de son poëme. On vit à Paris, pendant l'assemblée du Clergé de 1755, l'Evêque de Macao.

vant leur empire ne voyoit point de bornes.

Premières tentatives des François pour faire le commerce dans l'Inde.

Le commerce prodigieux que les Hollandois firent ensuite dans l'Inde, & les richesses immenses qu'ils en rapportoient tous les ans en Europe, inspirèrent à plusieurs négocians François l'envie d'imiter leurs voisins (a).

Henri IV, par un arrêt du premier Juin 1604, accorda à un nommé Gérard le Roi, & à ses associés, le privilège exclusif de commercer

(a) François I & Henri III avoient inutilement invité les Négocians François, par des Edits & Déclarations, à entreprendre des voyages de long cours; mais ces différentes exhortations n'eurent pas d'effet. Il eut fallu que l'Etat fit la majeure partie des frais, comme cela s'étoit pratiqué en Portugal & en Hollande; mais les finances étoient épuisées par les guerres que ces deux Monarques avoient eu à soutenir, l'un contre Charles-Quint, & l'autre contre la Ligue.

aux Indes pendant l'espace de quinze ans : ce projet ne s'exécuta point, & fut suivi de plusieurs autres qui échouèrent pareillement. Louis XIV créa, par édit du mois d'Août 1664, une nouvelle Compagnie des Indes Orientales ; mais elle abandonna bientôt sa navigation, & céda le privilège qui lui avoit été accordé pour cinquante ans, moyennant dix pour cent du produit, & quelques autres avantages. Enfin après bien des révolutions & des obstacles, les François parurent dans l'Inde le 24 Décembre 1667, mouillèrent devant Cochin pour prendre des rafraichissemens, & entrèrent dans le port de Surate le treize Février de l'année suivante. Delà ils se répandirent dans différentes parties de l'Inde. En 1676, ils établirent à la côte de Coromandel une loge dans Pondichéry, qui dépendoit du Royaume de Gingy, & qui leur fut con-

cédé en propriété quelques années après.

Le commerce étoit alors partagé entre plusieurs compagnies différentes par les intérêts, comme par les lieux de leur établissement; il y manquoit cette union, qui seule peut lui donner de la vigueur.

Création de la Compagnie des Indes.

Le gouvernement François sentit combien une compagnie, à l'instar de celle des Hollandois, dont les intérêts seroient uns & surveillés par une administration sage, procureroit d'avantages à la nation & de crédit dans les pays éloignés. C'est d'après ce systême que toutes les compagnies commerçantes (a) furent réunies en 1719 en une seule, à laquelle on

(a) Il y en avoit quatre; celle des Indes Orientales, celle de la Chine établie en 1660, celle de l'Amérique, & celle du Sénégal pour l'achat & la vente des Nègres.

donna le nom de Compagnie perpétuelle des Indes, & qui est la même que celle qui subsiste aujourd'hui. Depuis l'époque de son établissement jusqu'au commencement de la dernière guerre, elle n'avoit essuyé que peu d'échecs, & on peut dire avec vérité, que jamais colonie n'égala le degré de grandeur & d'opulence où M. Dupleix (a) avoit porté Pondichéry.

Compagnie Angloise des Indes.

Vers l'année 1600, sous le règne d'Elisabeth, les Anglois commencèrent à former une Compagnie pour le commerce des Indes Orientales; mais elle fut totalement épuisée par la guerre qu'eut à soutenir Guil-

(a) Sans vouloir pénétrer les motifs qui ont pu donner lieu au rappel de ce Gouverneur, il est probable que l'Inde seroit encore à nous, s'il eut resté en place. Le crédit de M. Dupleix étoit immense, & ses ressources infinies.

laume, qui fut appellé par la nation pour remplacer l'infortuné Jacques II. Ce ne fut qu'après la paix de Riswick & la création d'une nouvelle Compagnie en 1697, réunie aux débris de l'ancienne, que le commerce des Anglois commença à fleurir dans l'Inde.

Après avoir été à deux doigts de leur perte (a) en 1758, ils sont enfin parvenus à s'emparer de toutes nos possessions dans le Bengale & à la côte de Coromandel, & ils sont aujourd'hui de tous les Européens, les seuls qui donnent des loix dans ces

(a) Si, après la prise du fort Saint-David, on eut fait marcher l'armée Françoisé à Madras, qui étoit consterné de la perte de cette forteresse, la garnison Angloise n'eut pû alors nous opposer qu'une foible résistance, & par la conquête de cette seconde place, nous nous serions vûs les maîtres de la côte de Coromandel, & bientôt de toute l'Inde, parce que les possessions intérieures seroient infailliblement tombées d'elles-mêmes faute de secours.

contrées éloignées, & qui fassent trembler les Nababs même.

Etablissement des Danois dans l'Inde.

Les Danois à leur tour tentèrent de passer le cap de Bonne-Espérance pour faire des établissemens dans l'Inde. Après bien des négociations avec le Roi de Tanjaour, ils achetèrent de ce Prince (a) la permission de s'établir sur son territoire. Ils ont depuis acquis plusieurs loges dans d'autres Parties de l'Inde ; & quoique leur commerce ne soit pas aussi considérable que celui des autres nations Européennes , ils ne laissent pas d'en retirer un avantage égal , par le plan qu'ils se sont fait de ne point entrer en guerre avec leurs voisins ; & en effet ce parti est digne d'une administration sage. Des hommes, dont

(a) Vers l'an 1616.

l'unique but doit être d'entretenir une libre circulation dans le commerce , n'auroient-ils point des reproches à se faire , si , sans nécessité , ils en absorboient le produit par des guerres , dont la fin est communément la ruine des deux partis , l'abandon des alliés du pays , le discrédit , l'épuisement des finances , & la honte de voir souvent échouer ces téméraires projets de puissance & de conquêtes ? Il seroit à souhaiter que les Potentats de l'Europe eussent fait , dès le principe , un traité mutuel qui eut borné la guerre aux limites de notre continent , & on ne verroit pas aujourd'hui la plûpart des colonies presque énervées & hors d'état de fournir ces ressources brillantes que l'on en a tirées dans des tems de calme & de paix.

Climat de l'Inde.

Le climat de l'Inde est un des plus

beaux & des plus sains qu'il y ait dans les quatre parties du monde. Deux saisons y partagent l'année, & la révolution de l'une à l'autre est toujours périodique. Depuis environ le quinze Octobre jusqu'aux premiers jours d'Avril, le vent souffle constamment de la partie du nord; & pendant le reste de l'année, il se fixe dans la partie méridionale. Les marins appellent ces deux époques *Moussons*. La première amène souvent des ouragans à la côte de Coromandel, & il est dangereux pour les vaisseaux de n'avoir pas appareillé avant le quinze Octobre. A ces tempêtes succèdent par intervalle des pluies abondantes (a) qui fertilisent la terre, & ne ces-

(a) La plupart des voyageurs ont remarqué, avec raison, que tandis que la saison pluvieuse régné à la côte de Coromandel, il fait le plus beau tems du monde à la côte Malabare; & celle-ci est également agitée par les ouragans, lorsque l'été est dans toute sa beauté à la côte de Coro-

font ordinairement que dans le mois de Janvier. La seconde mousson produit les chaleurs, qui dans ce pays sont excessives vers le milieu du jour, mais tempérées le soir & le matin par une petite brise de mer & par les rosées salutaires (a) de la nuit. En général on voit chaque jour dans l'Inde le soleil se lever & se coucher. Pendant les deux tiers de l'année, le ciel y est toujours pur, toujours serein, & on n'a point à craindre dans ce climat ces maladies épidémiques que l'on attribue souvent avec raison dans d'autres pays aux influences malignes de l'air, & aux variations peu réglées des saisons.

mandel. Cette différence provient des montagnes de Gate, qui forment une chaîne de trente lieues du midi au nord de la presqu'île, & séparent en quelque façon les deux climats.

(a) La chaleur est quelquefois si grande, qu'on est obligé de coucher en plein air, & quoique la rosée soit abondante vers le matin, on n'en est jamais incommodé.

NOMS DES PLACES*Situées sur la Côte de Coromandel.*

NÉGAPATAN ou NÉGAPATNAM.

EN remontant la côte du midi au nord, la première place considérable qui s'offre au sortir du détroit de Ceylan, est Négapatan. Cette ville fut fortifiée par les Portugais qui jugèrent sa situation très-intéressante, relativement à l'île de Ceylan & à la côte de la Pêcherie dont ils étoient en possession. Ils conservèrent Négapatan, jusqu'en 1658, que les Hollandois, après les avoir déjà chassés de Ceylan, s'emparèrent de cette place avec le secours du Roi de Tanjaour.

Quelques voyageurs prétendent que cette ville tire son nom de la grande quantité de serpens que l'on y trouve; pour moi je n'y en ai pas vû plus que dans toute autre partie de l'Inde.

KARIKAL.

Fort situé dans le royaume de Tanjaour, & sur un bras du Colram, à quatre lieues au nord de Négapatan. L'ancienne forteresse s'appelloit Karcangery; mais elle a été bâtie à la moderne, & est plus connue sous le nom de Karikal. La ville qui porte le même nom, n'en est distante que d'une portée de canon; elle est très-ancienne & paroît avoir été considérable. En 1738, Sahagy Maha Rajou, neveu & successeur de Cidogy, Roi de Tanjaour, fut détrôné par un fils naturel de Cidogy, & après s'être réfugié à Chalembrom, il offrit au sieur Dumas, alors Gouverneur de Pondichéry, de lui céder Karcangery & dix Aldées (a) des environs, avec leurs dépendances, à condition que les François lui aideroient à chasser son rival & à remonter sur

(a) Gros bourgs ou villages.

le trône. M. Dumas profita de cette offre, & pour acquérir à la Compagnie un établissement aussi avantageux, il fit un traité avec les ministres de Sahagy, qui lui délivrèrent une cession en bonne forme de Karikal & de ses dépendances. Cet acte est du mois de Juillet 1738. Mais quand ce Prince fut remonté sur le trône avec le secours des François, il parut peu jaloux de garder sa parole; il fut excité en partie à ce procédé ingrat par les Hollandois, qui ne voyoient qu'avec peine des voisins aussi redoutables sur le point de s'établir presque aux portes de Négapatan. Cependant les François donnèrent au mois de Février 1739, l'escalade au fort de Karcangery, & s'en emparèrent, ainsi que de tout le pays qui leur avoit été cédé. Le Roi de Tanjaour accorda alors de bonne grace ce qu'il ne pouvoit plus refuser, & par un nouvel acte daté du 20 Avril de la même

année, il ratifia le premier traité. Les Hollandois en furent pour des sommes considérables qu'ils lui avoient données, afin qu'il persistât à s'opposer à l'établissement des François.

Karikal étoit, après Pondichéry, la place la plus fortifiée que la Compagnie des Indes possédât à la côte de Coromandel. Les Anglois s'en sont emparés dans la dernière guerre sous le commandement du Major Monson, & en ont totalement détruit les fortifications : mais les François ont repris possession du terrain en vertu du dernier traité de Paix.

Cette place est par le dixième degré trente-cinq minutes de latitude septentrionale, & par le soixante-dix-huitième degré de longitude. Le terroir est très-fertile en toute espèce de denrées.

TRINQUEBAR ou TRANQUAMBAR.

Cette ville, à deux lieues de Karikal, appartient aux Danois. Lors-

qu'ils l'achetèrent du Roi de Tanjaour, ce n'étoit qu'un petit bourg; mais ils en ont fait une grande & belle ville, munie d'une citadelle assez foible. C'est la seule place considérable qu'ils aient dans l'Inde: l'aspect de cette ville, du côté de la mer, est le plus riant & le plus agréable qu'il soit possible de voir. Toutes les maisons sont peintes en blanc & séparées par de belles touffes d'arbres toujours verts. La Compagnie Danoise y entretient une garnison de près de quatre cens hommes. On n'y voit guères arriver que deux vaisseaux par an; cependant le commerce des Danois est assez étendu, & ils ont prodigieusement gagné depuis la prise de Pondichéry, par le grand nombre de marchandises que des particuliers leur ont livrées à vil prix, pour les soustraire à l'avidité du soldat Anglois.

Le gouvernement de Danemarck

entretient depuis 1707, dans cette colonie, des Missionnaires qui prêchent l'Évangile aux idolâtres; mais ils n'ont pas encore eu la satisfaction de faire beaucoup de profélytes.

Les Danois sont les seuls de tous les Européens qui aient établi une Imprimerie dans l'Inde; ils ont publié une traduction de l'Évangile en langue Malabare.

DIVICOTTÉ.

Divicotté est un fort situé entre le Colram & le Colery, à l'embouchure de ce dernier. Ses fortifications, anciennement élevées par les gens du pays, ne sont pas susceptibles d'une longue résistance, & cette place n'est forte que par l'eau qui l'entoure presque de tous côtés, & qui en rend l'accès très-difficile; elle appartient aux Anglois, & a souvent été prise & reprise dans la dernière guerre. Il importoit aux François d'en demeurer

les maîtres, pour entretenir par-là une communication facile avec leurs possessions méridionales.

CHALEMBROM ou CHILAMBARAM.

Ancienne & fameuse Pagode (a) de l'Inde, située au nord-est de Divicotté, & à deux lieues de la mer. Cette Pagode, comme presque toutes celles de l'Inde, est entourée de murailles très-hautes, flanquées de distance en distance, de bastions à la Mauresque, & garnies de fausses braies. Il n'y a point de pont-levis; les Indiens n'en connoissent pas, & s'ils s'en servent aujourd'hui dans quelques endroits, ce n'est qu'à l'imitation des Européens. Pour entrer dans l'enceinte des Pagodes fortifiées, on trouve communément deux ou

(a) Temple idolâtre. On donne aussi le nom de Pagode à une monnoie d'or de la valeur à peu près d'une pistole.

trois portes d'un bois fort, dur & épais, garnies de fer du haut en bas; le dessus de ces portes forme une espèce de bastion quarré, & est toujours fortifié de façon à en défendre l'entrée. La Pagode de Chalembrom est, sans contredit, une des plus anciennes qu'il y ait dans l'Inde. Les annales du pays, quoique conservées depuis plusieurs siècles, ne remontent pas à l'époque de sa construction. Il paroît qu'elle existoit longtems avant notre ére; ce qui rend cette conjecture vraisemblable, c'est que dans l'intérieur de la grande Pagode, au-dessus de plusieurs colonnes d'une forme grotesque, on voit une inscription que le tems a effacée en partie. J'ai demandé à différens Brames, s'ils pouvoient m'en donner la traduction, ou me dire au moins en quelle langue elle étoit gravée; ils se sont tous accordés à me répondre que, bien loin de pouvoir m'expliquer cette inscription,

ption , ils ignoroient même en quelle langue elle étoit conçue , quoique la langue sacrée , dont ils se servent pour perpétuer les monumens , soit connue de tems immémorial.

Je tire une autre preuve de la grande antiquité de cette Pagode , d'une observation que j'ai faite sur les lieux. On voit , dans l'intérieur du temple , une grosse chaîne taillée d'un seul morceau , dans une pierre qui devoit avoir soixante pieds de long , & dont les chaînons ont au moins quinze pouces de circonférence ; elle est tendue d'une colonne à l'autre , & abritée par un triple toit , & elle a été rompue par le tems seul ; on peut juger ainsi qu'il a fallu plusieurs siècles pour produire un si grand frottement.

L'enceinte de cette Pagode renferme quatre grandes tours quarrées ; chacune a sept étages qui vont toujours en diminuant , & le haut est couronné par une masse énorme de

sculpture, chargée d'animaux & de figures hiéroglyphiques. Au milieu de ce vaste terrain, qui contient une demi-lieue de tour, est un étang magnifique, dont les degrés sont de pierres; cet étang est regardé comme une divinité, & on ne se sert de ses eaux que pour les ablutions & les cérémonies religieuses. Il paroît que ce sont sur-tout des adorateurs du Lingam (a) qui portent le plus de dévotion à ces eaux sacrées. C'est ce dont j'ai pu juger pendant trois mois de séjour que j'ai fait dans cette Pagode.

Le fort est environné par l'aldée ou village qu'habitent les Indiens, pour la plûpart Brames. Le voisinage des maisons rend la Pagode d'une foible défense; aussi les François qui en étoient en possession dans la dernière guerre, ont-ils été obligés de capi-

(a) On verra dans la suite ce que c'est que le Lingam.

tuler à la troisième sommation. Le Nabab Mahmet-Ali-Kan, accompagné du Major Monson, entra dans la place le 19 Mars 1760, à la tête de six mille hommes, parmi lesquels il y avoit huit cens Européens : la garnison Française n'étoit composée que de soixante Européens & de deux cens Cipayes, & malgré son petit nombre, elle défendit douze bastions pendant deux jours & deux nuits.

P O R T O - N O V O.

Porto-Novo, ainsi nommé par les Portugais qui y avoient établi autrefois un entrepôt considérable pour le commerce. Cette place est située sur le bord de la mer, & baignée au sud par la rivière du même nom ; elle est aujourd'hui ouverte & sans fortification ; on y voit encore quelques vestiges de murailles presque confondus avec le sable, dont ce terrain est couvert. Les Hollandois y entretiennent

nent une factorerie où ils arborent leur pavillon. Les François & les Danois y avoient une loge en 1757. On trouve encore dans ce lieu quelques familles Portugaises, mais qui ont bien dégénéré par les alliances de leurs pères avec les gens du pays. On appelle ces Portugais *Mistiches*; ils sont en général basannés, & quoique très-pauvres par la vie oisive qu'ils mènent, aussi enflés de gloire que le pouvoient être ces anciens compagnons d'Albuquerque qui ont conquis l'Inde. Ces *Mistiches* sont sous la direction d'un Prêtre Romain, qui dessert une chapelle entretenue par l'Archevêque de Goa. Leur langue est un Portugais corrompu, également adopté par toutes les nations Européennes qui se partagent dans l'Inde. Les Dames de Pondichéry en parlent rarement d'autre, ce qui fait une espèce d'obligation pour les François nouvellement débarqués, de

l'apprendre promptement, s'ils veulent jouir des agrémens de la société.

Porto-Novo fut attaqué par les Marattes en 1740. Ils mirent la place au pillage, & enlevèrent, sans distinction, toutes les marchandises qu'ils trouvèrent dans les Magasins Hollandois, François & Danois.

TEVENEPATNAM ou LE FORT
SAINT-DAVID.

Le fort Saint-David, situé sur le bord de la mer, à quatre lieues au midi de Pondichéry, appartient aux Anglois, qui en sont maîtres depuis environ cent vingt ans, qu'ils achetèrent le territoire d'un Prince Indien. C'étoit la plus forte citadelle que les Anglois eussent dans l'Inde, avant que M. de Lally la fit démolir. Elle leur a été rendue par le dernier traité de paix. A une portée de canon du fort Saint-David, est la ville de Goudelour qui en dépend, & où résident

les Marchands Indiens. Elle est encinte de murailles , & à l'abri d'un coup de main. Les Hollandois y entretiennent une loge. Une rivière sépare les deux places du couchant à l'est.

ARIANCOUPAN.

Petit fort aux François , situé sur le bord d'une rivière de même nom , & à une petite demi-lieue de la mer , au sud-ouest de Pondichéry , dont il étoit une barrière. Les Anglois s'y sont logés ainsi qu'à Vilenour , Pagode à une lieue & demie de Pondichéry ; ce qui resserre notre colonie dans les bornes les plus étroites , & établit une espèce d'inspection sur elle , qui devient fort gênante & dangereuse pour les suites.

PONDICHÉRY.

Cette ville , si célèbre aujourd'hui dans l'Histoire de l'Inde par ses mal-

heurs & son ancien lustre, est la capitale de tous les établissemens François dans cette partie du monde, le lieu de la résidence du Gouverneur Général, du Conseil Souverain, & le seul endroit où la Compagnie des Indes fasse frapper des roupies & des pagodes, monnoie du pays, marquée au coin du grand Mogol (a). Cette ville fut attaquée & prise par les Hollandois en 1693, dans un tems où les François commençoient à peine à s'y fortifier; elle fut rendue en exécution du traité de paix de Riswick, au commencement de l'année 1699. Les Hollandois avoient alors achevé l'enceinte des murailles, & flanqué la ville de sept bastions. Personne n'ignore combien Pondichéry a été florif-

(a) M. Dumas, Gouverneur des établissemens François dans l'Inde, obtint cette faveur en 1736, par des Lettres-Parentes de Mahmout Schah, alors Empereur du Mogol. Les Anglois ont obtenu depuis la même grace.

fant sous le Gouvernement de M. Du-
pleix. Le palais de ce Gouverneur,
bâti dans la citadelle, au milieu de la
ville, & en face de la mer, surpassoit
par sa magnificence & sa situation,
les plus beaux édifices modernes. Une
batterie de cent pièces de canons, dé-
fendoit la ville du côté de la mer, &
le reste de ses fortifications répondoit
à cette force. Les rues étoient larges,
grandes, belles & tirées au cordeau.
Dans la partie occidentale de la ville,
on voyoit le quartier des Indiens,
dont les maisons construites en bri-
ques, formoient un coup d'œil agréa-
ble, au moyen d'une belle allée d'ar-
bres qui ombrageoit ces habita-
tions. Les maisons des Européens,
bâties en pierres de taille, n'étoient
élevées que d'un ou deux étages avec
des terrasses ornées à l'Italienne. On
y voyoit en outre deux Eglises mag-
nifiques, l'une desservie par des Ca-
pucins de la province de Touraine,

jouissant du titre & des prérogatives de Curé, & l'autre par les Jésuites, chargés de l'instruction des profélytes. On admiroit sur-tout un hôpital immense & richement entretenu, un bazar ou marché public, abondant en toute espèce de denrées, & des casernes spacieuses & commodes pour les troupes.

En 1748, M. Dupleix, qui n'avoit jamais commandé d'armées, & qui étoit plus politique que guerrier, défendit Pondichéry contre une armée de cinq mille Anglois, & vingt mille Maures ou Indiens leurs alliés, & contre une escadre formidable de vingt-cinq vaisseaux, commandée par un des plus grands Amiraux (a) de l'Angleterre; & en 1761, M. de Lally, bloqué dans cette ville par quatre mille Anglois, sous les ordres du Colonel Coote, & par les troupes

(a) Boscaven.

du Nabab Mahmet-Ali-Kan , se vit obligé de capituler sans avoir tenté aucun de ces grands efforts (a) auxquels le courage & le désespoir portent les hommes à la vûe des chaînes qu'on leur prépare. Ce fut le 16 Janvier que les Anglois prirent possession de la ville & du fort. Il seroit difficile de représenter la consternation des habitans , en voyant l'ennemi raser , non - seulement les fortifications ,

(a) La garnison étoit composée d'environ quinze cens hommes. La longueur du blocus diminua les vivres au point que les soldats furent réduits sur la fin à se nourrir des animaux les plus vils , & des coeurs de cocotiers. Ce n'étoient plus des hommes, mais des spectres dont les foibles bras se refusoient au service & au courage. Quelle différence de révolution , si on eut prévenu cette dure extrémité par un de ces coups de mains , dont l'honneur François a tant de fois tiré avantage ! Quel espoir pouvoit-il rester en défendant des murs où la famine faisoit plus de ravage que le boulet de l'ennemi ? C'étoit donc dans les batteries même des Anglois qu'il eut fallu aller chercher une mort plus glorieuse , ou la victoire.

mais même les Eglises, les maisons, & sur-tout ce beau palais des Gouverneurs, dont les colonnes furent emportées à Madras. Cette ville a été restituée par le dernier traité de paix, mais plus resserrée dans ses limites qui ne s'étendent aujourd'hui que jusqu'à Oulgaret, petite Chauderie (a) à une demi-lieue à l'ouest de la ville. Lorsque M. Law, Gouverneur actuel des établissemens François dans l'Inde, a repris possession de Pondichéry, il n'y a trouvé que pierres amoncelées les unes sur les autres, & dans toute l'étendue de la ville de l'herbe à hauteur d'homme. L'aspect affreux de ces ruines qui, depuis quatre ans, servoient de retraite aux reptiles, a attendri jusqu'aux larmes les François qui ont débarqué avec M. Law. Le bruit de son arrivée a fait revenir avec empressement

(a) Bâtiment public où les voyageurs passent la nuit, & trouvent un abri contre les chaleurs excessives du jour.

les anciens habitans qui languissoient dans différentes colonies étrangères. On a, depuis, relevé la plûpart des maisons; mais les fortifications sont toujours à peu-près dans le même état. Ce n'est qu'avec le tems, à la suite d'une paix, & avec beaucoup de dépense, que l'on parviendra à rendre à cette ville son ancienne force & sa première splendeur.

Pondichéry est par le onzième degré 56 minutes de latitude septentrionale.

A L A M P A R V É.

Petite forteresse à sept lieues au nord de Pondichéry; elle appartenoit ci-devant aux François. Son nom en langue du pays, est Jorobandel. Elle servoit de barrière à Pondichéry du côté du nord.

S A D R A S.

Cette place est aux Hollandois: elle a servi alternativement d'entre-

pôt aux Anglois & aux François pendant la dernière guerre. Sadras a appartenu à la Compagnie d'Ostende, que les Hollandois détruisirent par jalousie en 1728.

SAIN'T-THOMÉ ou MELIAPOUR,

A une petite lieue au midi de Madras, n'est plus aujourd'hui qu'un gros bourg ouvert de tous côtés, habité par les Indiens, & quelques pauvres familles Portugaises bien déchues de leur origine. Saint-Thomé a appartenu autrefois aux Portugais, qui lui donnèrent ce nom en mémoire de l'Apôtre Saint-Thomas qui, à ce que l'on assure, a prêché l'Évangile dans ces contrées, & y reçut le martyre. C'est une des premières & des plus belles cités que les Portugais aient eue dans l'Inde; elle a souvent changé de maître & de fortune. Le Roi de Golconde l'a fait démanteler. On voit encore, sur le bord de la mer,

quelques restes de fortifications, & un gros bastion que les Anglois ont fait réparer, & où ils arborent leur pavillon. A une petite lieue au nord-ouest de Saint-Thomé, est une montagne appelée Grandmont, & sur laquelle est bâtie une Chapelle desservie par un Moine Portugais. C'est là où l'on prétend que reposent les cendres de l'Apôtre martyr. Au pied de cette montagne, on voit plusieurs belles maisons de campagne & de magnifiques jardins qui appartiennent à différens particuliers de Madras.

M A D R A S.

Madras est la capitale des établissemens Anglois dans l'Inde, & le lieu de la résidence du Gouverneur Général & du Conseil. Cette ville se divise en ville blanche & en ville noire. La blanche est ainsi appelée, parce qu'elle n'est habitée que par des Européens. Elle est très-bien forti-

fiée & environnée d'un beau glacis. On la connoît encore sous le nom de fort Saint-Georges. Ses bornes sont la ville noire au nord, la mer au levant, & une petite rivière au couchant qui décrit un demi-cercle, & va borner la ville dans la partie méridionale. Madras fut assiégé dans le mois de Septembre 1746, par M. de la Bourdonnois qui étoit venu dans l'Inde avec une puissante escadre ; la place capitula au bout de huit jours, & fut bientôt rachetée moyennant une forte rançon. M. de Lally l'assiégea aussi en 1760, & leva le siège précipitamment, après un mois de tranchée ouverte, avec perte de plus du tiers de son armée. Depuis cette tentative, les Anglois n'ont rien négligé pour augmenter les fortifications de cette place, & ont même fait raser plusieurs édifices qui étoient au pied du glacis pour rendre les approches plus difficiles.

A deux cens cinquante toises du fort Saint-Georges, est la ville Noire. Ce nom lui a été donné pour désigner la couleur de ses habitans, la plupart Indiens, Arméniens & Portugais miffiches, presque tous adonnés au commerce; c'est à proprement parler, un gros bourg, ouvert de tous côtés, & dont les anciennes fortifications ont servi de matériaux pour construire plusieurs maisons très-belles. Au milieu de la ville, on voit une grande Pagode consacrée à Vichenou.

Madras, est par le treizième degré, treize minutes de latitude septentrionale. On compte, dans les deux cités, près de quarante mille habitans, & non pas cent mille, comme l'ont avancé plusieurs voyageurs.

PALIIACATE.

Paliacate est à sept lieues & demie au nord de Madras. Cette place appartient aux Hollandois depuis 1606.

La citadelle , séparée de la ville par une magnifique esplanade, est appelée le fort de Gueldres. C'est aux environs de Paliacate que l'on fabrique ces belles toiles de coton qui en portent le nom.

MASULIPATAN.

Masulipatan est la dernière place importante de la côte de Coromandel ; elle est très-commerçante , & fort peuplée. On fait sur-tout le plus grand cas de ses toiles. Cette ville a appartenu autrefois à l'Empire Mogol , dont elle étoit la principale place maritime sur cette côte. Les François en ont été longtems les maîtres ; mais les Anglois s'en sont emparés dans la dernière guerre. Nous y avons cependant encore un comptoir pour les affaires du commerce. Les Hollandois y ont aussi une loge. Ce pays est abondant en toute espèce de denrées , & si fertile qu'on y ré-

colte le riz deux fois par an. Les chaleurs, dans ces quartiers, sont excessives & insupportables, sur-tout dans le mois de Mai. Masulipatan, est par le seizième degré, trente minutes de latitude septentrionale, & par le quatre-vingt dix-neuvième degré de longitude.





DE LA RELIGION
DES INDIENS.

PRINCIPALE CAUSE DE L'IDOLATRIE
DES INDIENS.

IL n'est pas douteux que le peuple Indien ne soit idolâtre. Cependant les plus éclairés reconnoissent un Être suprême à qui ils donnent les différens noms que le *Védam*, ou l'ancienne théologie des Brachmanes, lui assigne. Ce *Védam* (a) renferme quatre livres mysti-

(a) Les quatre *Védam* sont *Esourvédam*, *Roucouvédam*, *Samavédam*, *Andarnavédam*. Ce dernier traite, dit-on, de la magie; au reste les Brames prétendent que tous les quatre sont intrinsèques & coéternels avec Dieu. Ces *Védam* sont précieusement gardés dans l'Ecole de *Benarès*, &c

ques, écrits en langue *Samascroutam* dont l'usage s'est aboli depuis quelques siècles, & que les sçavans n'interprètent plus aujourd'hui qu'imparfaitement. Aussi les Brames, qui sont les Prêtres des Indiens, & qui prétendent descendre des anciens Brachmanes, dont ils ont en tout cas bien dé-généré, persuadent-ils au peuple qu'il leur est expressément défendu par le ciel de communiquer à qui que ce soit le *Védam*. Ce prétendu ordre de la Divinité est le voile dont ils enveloppent leur ignorance, & un moyen sûr pour entretenir le vulgaire dans cette superstition extravagante où ils l'affermissent sans cesse, autant par esprit de domination, que pour

dans la Pagode de *Cangivarom*; & quoiqu'en disent certains voyageurs, à qui on pourroit reprocher, avec justice, d'avoir écrit des choses souvent fabuleuses, il est contre la vérité qu'aucun Européen ait jamais eu communication du *Védam*.

assûrer ces pieuses contributions avec lesquelles ils sont parvenus à amasser tant de richesses. Voilà la source du culte absurde que les Indiens rendent à ce nombre prodigieux de Divinités, auxquelles l'ignorance & la superstition ont élevé des autels.

Mais pour développer leurs différens systêmes de religion, commençons par l'idée qu'ils se sont formée de la création du monde.

LEURS IDÉES SUR LA CRÉATION
DU MONDE.

On lit dans leurs livres sacrés, postérieurs au *Védam*, que le Dieu suprême voulant se faire un amusement, créa d'abord de rien cinq élémens, desquels il forma un Etre ou Dieu, qu'il nomma *Paraprouman* (a); de la même matière il forma aussi une Déesse, qui fut appelée *Ixcha-*

(a) Esprit céleste.

Jatty (a). De cette union naquit le Dieu *Virat-pourouchen* (b), & la Déesse *Parachatty*, qui fut mère de *Brāma* (c), de *Vichenou* (d) & de *Routren* (e). Immédiatement après leur naissance, *Paraprouman*, donna à *Brama* le pouvoir de créer, à *Vichenou* celui de sauver, & à *Routren*, celui de détruire. Outre ces principaux Dieux, les Indiens assûrent qu'il y en a encore trente-trois millions qui reconnoissent *Devendren* (f) pour leur Roi. Ils ajoutent qu'ils ne sont pas dignes de rendre hommage, ni au Dieu suprême, ni à *Paraprouman*, & à *Virat-pourouchen*: c'est pourquoi ils se contentent d'adorer *Brama*, *Vichenou*, *Routren*, & quelques autres Divinités su-

(a) Déesse produite d'amour.

(b) Etre d'une grandeur infinie.

(c) Créateur.

(d) Conservateur.

(e) Destructeur.

(f) Roi des Dieux subalternes.

balternes comme ministres des premiers a).

Venons-en actuellement à ce que la mythologie du pays enseigne sur ces trois Dieux, & aux traditions ridicules que les Brames ont transmises au peuple, pour qui toutes ces fables sont autant d'articles de foi.

BRUMA ou BRAMA.

Les Brames tirent leurs noms de *Brama*; cette caste ou tribu passe pour la plus ancienne & la plus noble qui soit dans l'Inde. La noblesse des Brames prend sa source dans la haute opinion qu'ils ont d'eux-mêmes, & ils

(*) J'ai tiré cette généalogie, ainsi que plusieurs autres articles sur la religion des Indiens, d'un manuscrit apporté de Pondichéry en 1767, & qui a été dirigé par les soins de M. Porcher, ancien Gouverneur de Karikal. On voit, d'un côté, le texte Indien, & de l'autre, les figures de toutes les Divinités peintes par un homme du pays, d'après les originaux qui sont dans les Pagodes.

ont quelquefois porté l'orgueil jusqu'à vouloir se déifier. Ils publient, en conséquence, qu'ils sont eux-mêmes le Dieu *Brama*, des épaules duquel sont sortis les *Rajas*, qui est la caste des Rois; des cuisses naquirent les *Choures*, & des pieds sortirent les basses castes qui composent les différentes classes du peuple (a).

C'est un sentiment généralement reçu dans la gentilité, que *Brama* écrit sur la tête de chacun tout ce qui doit lui arriver dans le cours de cette vie; & dès qu'il l'a une fois tracé, ni lui, ni aucun de ses frères n'ont le pouvoir d'y rien changer. Il éprouva sur lui-même, l'infailibilité de ce magnifique

(a) Les Indiens sont partagés en différentes tribus que l'on nomme castes: Il n'est permis à qui que ce soit de passer d'une caste à l'autre, pas même par le mariage. Un soldat, par exemple, ne peut pas se faire artisan, ni celui-ci laboureur; ainsi des autres.

magnifique privilège ; car ayant voulu épouser sa fille , & craignant que cette action ne lui fit du tort , il se transforma en cerf , & métamorphosa sa fille en biche ; alors croyant pouvoir se livrer à toute la violence de son amour , il s'enfonça avec elle dans une épaisse forêt ; mais *Vichenou* , *Routren* , & les autres trente-trois millions de *Dicux* en ayant eu connoissance , & jugeant que cette intrigue seroit une flétrissure pour eux , résolurent d'en faire une punition exemplaire ; on convint de trancher la tête à *Brama* , & *Routren* fut chargé de l'exécution ; celui-ci n'eut besoin pour cela d'aucune arme : son ongle (a) lui suffit pour faire sau-

(a) Les Grands , dans l'Inde , laissent croître leurs ongles jusqu'à une longueur excessive ; c'est parmi eux une marque de dignité , & une preuve qu'ils n'ont pas besoin du travail des mains pour vivre ; ils teignent ces ongles de différentes couleurs , mais le plus souvent en rouge. Il n'est donc pas

ter cette tête du premier coup. C'est ainsi que l'infortuné *Brama* perdit tout à la fois son honneur, sa tête, & sa puissance (a). Les gentils croient qu'il lui en reste encore quatre.

Le *Brames* disent que leurs habitations, qu'ils appellent *Agrarao*, sont les temples dans lesquels ce Dieu doit être adoré, & que toutes les autres castes doivent leur donner une partie de leurs biens, pour obtenir la félicité qu'elles desirent.

Brama s'est marié avec une femme très-lettrée, nommée *Sarasvaddy*. Ce Dieu la porte ordinairement sur sa langue, afin que ses oracles soient plus justes. Il est dit ailleurs, que *Brama* est la puissance générative de

étonnant que les Indiens attribuent cette beauté à leurs Dieux.

(a) Les Indiens n'élevé aucun temple à *Brama*, parce qu'il fut maudit par *Routren*, comme on le verra bientôt; mais ils regardent les *Brames* comme les temples vivans; & les appellent *Souvamy*, qui veut dire Seigneur.

l'homme, & rien de plus. Voilà le précis de ce que les sçavans du pays & leurs anciens livres nous apprennent sur le compte de *Brama*.

On lit dans un endroit de leur histoire, que ce Dieu se plaisoit beaucoup à entendre jouer d'une espèce de luth par un musicien *Paria*; homme de la plus basse de toutes les castes; les Brame ayant reproché à *Brama* qu'il laissoit entrer un infâme dans son temple, il leur promit de lui en défendre l'entrée: il continua cependant à recevoir le *Paria*: mais étant sur le point d'être surpris avec lui, ce Dieu avala son musicien. Les pieds n'ayant pû passer, restèrent au coin de sa bouche, & il est dépeint & adoré dans plusieurs Pagodes avec ces sortes de moustaches.

Voyez ci-joint la figure de *Brama*, gravée d'après l'original, peint par un Brame. Ce Dieu est représenté avec ses cinq têtes & ses quatre bras, tenant

sa femme *Sarasvaddy* sur ses genoux. Cette figure suffit pour donner une idée de toutes celles que les Indiens attribuent au reste de leurs Dieux, avec cette seule différence, qu'ils ont quelques têtes, ou quelques bras de plus ou de moins.

VISTNOU ou VICHENOU.

Vichenou est reconnu pour le second fils de *Parachatty*; ce qui n'empêche pas ses adorateurs de dire qu'il est le premier être, ou la cause première. On lui donne pour femme *Latchimy* qui est bœuf, cheval, moisson, argent, ou tout ce que l'on peut désirer. *Vichenou* la porte toujours sous le bras, de peur qu'elle ne lui échappe. Ce Dieu, dit-on, s'est incarné neuf fois.

LES NEUF INCARNATIONS
DE VICHENOU.

La première incarnation de *Vichenou* fut en poisson, pour servir de

gouvernail à l'arche du déluge. *Nara-Avadaram* est le nom que les Indiens donnent à ce Dieu ainsi transformé.

Il paroît constant que toutes les nations conservent l'époque d'un déluge. Les Brames disent que *Vichenou* fut engendré une seconde fois sur les eaux qui couvroient la surface de la terre, dans la feuille d'un arbre nommé *Arrechel*, dont tous les gentils se servent dans les cérémonies de leurs mariages. Ce Dieu ainsi régénéré prend le nom de *Parapatera-Sahy*.

La deuxième incarnation fut en tortue, pour soutenir le monde qui étoit sur le point d'érouler : *Carma-Avadaram* est le nom consacré à cette seconde métamorphose.

La troisième fut en cochon, & en voici le sujet tel qu'il est rapporté dans les livres sacrés. Il survint une grande contestation entre

les Dieux au sujet de la prééminence. Le Dieu *Routren* pour terminer ce différent, proposa à *Brama* & à *Vichenou* de se cacher, & que celui qui lui trouveroit la tête & les pieds, seroit reconnu pour le premier & le plus grand des Dieux. Cet expédient ayant été accepté par tous les concurrens, *Brama* se transforma en oiseau pour aller dans la région de l'air chercher la tête de *Routren*. Après bien des perquisitions, comme il désespéroit de la trouver, une fleur nommée *Cardëira* se présenta à lui, & lui dit, en le sauvant, qu'elle venoit de la tête de *Routren*. *Brama* au comble de la joie, se fit montrer le lieu où elle étoit; mais *Routren* fut si irrité que celui-ci eut découvert un secret qu'il croyoit impénétrable, que, dans sa colère, il maudit cette fleur babil-larde, & lui défendit pour jamais de paroître en sa présence. Aussi les *Andis* n'en mettent-ils jamais dans leur

pagodes consacrées à *Routren*. La colère de ce Dieu ne se borna pas là, car au lieu de garder sa parole, & de reconnoître *Brama* pour le plus grand des Dieux, il le maudit aussi, & lui prédit qu'il ne feroit jamais adoré, & qu'il n'auroit ni temples, ni sectes. Voilà l'état où fut réduit *Brama* pour avoir trouvé la tête de *Routren*. *Vichenou* de son côté, pour lui trouver les pieds, prit la figure d'un cochon, & avec son groin remua la terre jusques dans ses entrailles, mais en vain; ses efforts multipliés n'aboutirent qu'à rendre vénérable la figure qu'il avoit prise.

La quatrième incarnation de *Vichenou* a été en homme & en lion tout ensemble, pour pouvoir tuer plus aisément un géant dont l'orgueil excessif insultoit à la puissance des Dieux, & particulièrement à *Vichenou* lui-même. Ce géant étoit souverain d'un grand état, & s'appel-

loit *Irennia-Rofq*. Le nom consacré à cette bizarre incarnation est *Nara-Xingi-Avadaram*.

La cinquième fut en Brame nommé *Anam*. Voici la traduction fidèle de cette histoire ; telle que les Indiens la rapportent ; toute absurde qu'elle est, je n'ai point voulu l'omettre, pour que le lecteur puisse prendre une juste idée de l'imbécillité du vulgaire Indien, qui ajoute une foi entière à de pareilles extravagances ; & dont les Brames seroient sans doute fâchés qu'il se défabusât.

Le grand *Belifacravarti* n'avoit fait du monde entier qu'une seule monarchie, sur laquelle il régnoit. Le Dieu *Vichenou*, jaloux de cette puissance universelle, entreprit de détruire, par artifice, ce Roi qu'il n'avoit pû vaincre par la force : il prit pour cela la figure d'un Brame de taille extrêmement petite, d'autres disent d'un Brame décrépît ; & ensuite il se

rendit au palais de *Belisacravati*, & lui demanda autant de terre qu'il en pourroit mesurer en trois fois avec son pied pour se bâtir une maison. Cette requête fut faite en présence de tout le conseil du Roi, dans lequel l'étoile de la lune tenoit un rang considérable. Cette étoile ayant ouï la demande du Brame, jugea qu'elle cachoit quelque mauvais dessein, & se proposa d'empêcher le Monarque de s'engager à rien. C'est une pratique du pays, pour assurer une donation, de verser de l'eau sur la main droite du donataire. Afin donc d'empêcher que le Roi ne fit la promesse ni la cérémonie, l'étoile, sa conseillère, lui entra magiquement dans le gosier & le lui ferma; mais cet expédient ne réussit point: car dès que ce grand Roi se sentit pris par le gosier, il se saisit d'un fer avec lequel il fit descendre l'étoile dans son estomac; après quoi il dit au

Brame, qu'il lui accordoit sa demande, & lui versa en même tems de l'eau sur la main droite. La donation ainsi scellée, le Brame grolfit tellement son pied que toute la terre ne fut pas suffisante pour le contenir; alors il parla ainsi au Roi: « Vous m'avez promis trois pieds de » terre, en voilà un qui n'est qu'à » peine appuyé, où poserai-je l'au- » tre »? Ce prodige ayant fait connoître au Roi que ce Brame étoit le Dieu *Vichenou*, il se prosterna devant lui, & l'ayant adoré, il lui dit, qu'il pouvoit mettre l'autre pied sur sa tête, & qu'il la lui donnoit. Ce Dieu accepta l'offre, lui coupa sur le champ la tête, & la jettâ dans les enfers. Cet infortuné Roi demanda à *Vichenou* combien de tems dureroit son supplice, mais le Dieu inflexible répondit qu'il dureroit éternellement, qu'il reviendrait seulement tous les ans une fois sur la terre au mois de Novem-

bre, & qu'on lui feroit pendant ce tems-là une fête d'une grande célébrité; ce qui en effet s'observe dans toute l'étendue du pays.

La sixième, la septième & la huitième incarnation du Dieu *Vichenou* ont été en homme; dans toutes les trois, il prit le nom de *Ramen*. Le motif de la première fut de détruire une caste d'hommes, nommés *Rajas*, qui s'étoient rendus extrêmement puissans, & avoient poussé la tyrannie au point que personne ne pouvoit vivre en sûreté dans le monde; mais surtout les pénitens qui ne trouvoient aucun asyle où exercer tranquillement leur pénitence. *Vichenou* se fit donc homme; & pendant vingt-sept générations qu'il vécut, il extermina tous les *Rajas*, se lava dans leur sang, & avec eux finit la tyrannie. Les motifs des deux autres transformations de ce Dieu en *Ramen* ou homme, ont été la soif de verser le sang

des géans, les plus cruels ennemis des Dieux.

La neuvième incarnation de *Vichenou* fut encore en homme, nommé *Crisnen*, qui signifie noir. Je rapporterai l'histoire de cette dernière incarnation tout au long, & telle qu'elle a été traduite de la langue vulgaire des Indiens.

Dans le monde sublunaire, il n'y avoit qu'un seul Roi nommé *Capressen*, qui étoit l'ennemi irréconciliable de la vertu. Il avoit une sœur nommée *Exoudi*, qu'il maria avec *Vagisliven*, souverain d'un grand état. Lorsque ce mariage fut terminé, ceux qui dirigent les consciences, les Gouroux (a) dirent à *Capressen* que le huitième enfant de sa sœur le tueroit. Cette prédiction lui

(a) Les Gouroux sont les Docteurs ou Peres spirituels des Indiens, & principalement des adorateurs du *Lingam*.

inspira une haine si violente contre les enfans de sa sœur, qu'il les faisoit égorger aussi-tôt après leur naissance. Le tems auquel le Dieu *Vichenou* devoit s'incarner étant arrivé, il voulut être le huitième enfant d'*Exoudi*, & naquit d'elle sous le nom de *Crisnen*. *Capressen* étoit encore plus attentif pour faire périr celui-ci, qu'il ne l'avoit été pour les autres. La mère de son côté qui en avoit déjà vu égorger sept, redoubla ses soins pour soustraire celui-ci à la barbarie de son frère : dès qu'elle fut accouchée, elle confia ce dernier enfant à son mari, pour qu'il eût à le sauver par la fuite ; ce qui étoit très-difficile, parce que *Capressen* avoit posté des corps-de-garde à toutes les portes de la ville. Malgré toutes ces précautions, *Vagistiven* trouva le moyen d'en sortir avec son fils *Crisnen* sans être découvert ; il gagna un hameau, & confia ce précieux dépôt à

la femme d'un berger, en lui recommandant de l'élever dans le plus grand secret : mais malgré toutes ces précautions ; *Capressen* fut instruit du lieu où son neveu *Crisnen* étoit nourri, & il avoit tant à cœur de le faire mourir, qu'il ne voulut s'en fier qu'à lui-même. Il se transporte aussi-tôt dans le hameau, entre dans la maison comme un furieux, & croyant appercevoir le petit *Crisnen*, il le prend par les pieds, & frappe à grands coups sa tête contre une pierre ; mais au lieu de *Crisnen*, il avoit pris une fille que le petit Dieu substitua à sa place par la force de la magie, & cette fille ne reçut aucun mal de toutes ses meurtrifures ; elle parut au contraire un moment après en l'air sous la forme d'une déesse, accabla *Capressen* d'injures, & lui dit que celui qui devoit lui donner la mort étoit en lieu de sûreté. *Capressen* au désespoir que son neveu

lui eut échappé, n'abandonna pas son dessein; il fit publier une Ordonnance dans ses états pour qu'on eût à tuer le fils de *Vagistiven* par-tout où on le trouveroit, ou qu'on lui en donnât connoissance: mais cet ordre n'ayant pas eu plus d'effet, il envoya les géans parcourir toute la terre. Ceux-ci n'ayant pû découvrir les traces de *Crisnen*, le Roi eut recours aux démons; mais le petit Dieu incarné éluda tous les artifices, & par sa subtilité & son adresse, il rendit inutiles tous les pièges qu'on lui tendit. Une géante magicienne ayant pris la figure d'une femme ordinaire, s'approcha de *Crisnen*, & après l'avoir caressé quelque tems, elle lui présenta la mammelle, afin qu'il mourût sur le champ de son lait empoisonné; mais *Crisnen* en bûvant le lait de cette femme, but aussi son ame, qui sans doute lui tint lieu de contre-poison; car il est dit qu'il ne fut ni

empoisonné ni même incommodé (a).

Crisnen ayant grandi, fit la guerre à son oncle *Capressen*, & après des succès fort variés, vint enfin à bout de le tuer. Alors se voyant délivré de son ennemi, il résolut de s'abandonner au repos & aux plaisirs. Il épousa d'abord deux femmes de sa condition pour se satisfaire; ensuite pour contenter encore plus sa lubricité, il habita avec seize mille bergères; mais craignant que leur jalousie ne lui jouât quelques mauvais tours, il se multiplia en seize mille corps, & se trouva avec toutes en même tems, disant à chacune qu'il avoit abandonné

(a) Il est surprenant que *Crisnen* au berceau, après avoir échappé à de si grands dangers, n'ait pas pû en éviter un bien moindre. Dans son jeune âge, il fit un vol considérable de beurre aux pauvres gens qui l'avoient nourri, & comme il s'enfuyoit avec son larcin, il fut pris par une troupe de bergers qui apparemment ne lui donnèrent pas le tems d'exercer son art magique, & le fustigèrent très-rudemment, après l'avoir attaché à un poteau.

toutes les autres pour elle seule.

Une autre fois cet impudique Dieu ayant apperçu une troupe de femmes de tout âge qui se baignoient dans un étang, accourut & enleva leurs vêtemens qu'elles avoient laissés sur les bords; il monta ensuite sur un arbre avec ces habits, & quand elles vinrent les demander, couvertes par modestie de feuillages qu'elles avoient trouvés dans l'étang, il refusa opiniâtement de les leur rendre, qu'elles ne l'eussent auparavant adoré, en élevant les mains jointes au-dessus de leurs têtes, ce qu'elles firent, & par ce moyen les feuillages dont elles étoient couvertes tombèrent. Le Dieu ayant alors satisfait sa curiosité, leur rendit leurs habits (a).

(a) On voit ici, à chaque pas, l'égarement de l'esprit humain dans les abominations qui infectent la théologie de ces peuples; toutefois semblables aux nations idolâtres des anciens tems & particulièrement les Grecs & les Romains flattés par leurs lumières, ils prêtent à leurs

Peut-on ne pas déplorer l'aveuglement de tant de peuples, qui malgré toutes les absurdités & les infâmies qu'ils racontent de ce monstre, ne laissent pas de l'adorer ! mais tout ce que j'en ai rapporté n'est qu'une analyse succincte des extravagances & des obscénités que l'on trouve dans les livres Indiens.

On dit que ce Dieu fut tué d'un coup de flèche, que lui tira le mari d'une femme qu'il avoit débauchée.

Ainsi finit la neuvième incarnation de *Vichenou*. Ce Dieu doit s'incarner une dixième fois en cheval ; mais cette incarnation, selon les sçavans, ne doit arriver qu'à la fin du monde. Actuellement il est, dit-on, endormi sur la mer de lait, couché sur un serpent (a) à cinq têtes, qui lui sert de lit.

Dieux beaucoup de passions & de crimes dont ils n'oseroient se souiller.

(a) *Vichenou*, couché ainsi sur ce monstre,

ROUTREN ou SIVEN.

Les Indiens prononcent indifféremment *Routren*, *Chiven* ou *Siven*; ce Dieu est le troisième fils de *Parachatty*. On le représente moitié homme & moitié femme. Il épousa *Parasvadi*, fille du Roi des montagnes, & il goûta une fois avec elle les plaisirs les plus vifs pendant l'espace consécutif de six mille ans; mais *Brama* & *Vichenou*, avec les autres trois cens trente-trois millions de Dieux, en ayant été avertis, jugèrent qu'il avoit perdu la raison, & le séparèrent par force d'avec sa femme: ce qui le mit dans une si grande colère qu'il maudit tous les Dieux. Sa malédiction portoit qu'aucun d'eux n'auroit jamais de femme légitime, mais seulement des concubines, & la ma-

prend le nom de *Sirangan-Rangana-Calecou*. On expose & on adore cette posture ridicule dans plusieurs Pagodes.

lédiction eut son effet. A cette extravagance en succéde une autre. Ce Dieu se mit à courir comme un furieux sur les quatre élémens, auxquels il voulut s'unir (a) par une alliance aussi insensée que monstrueuse ; & de là naquit un enfant mâle qui avoit six têtes. On lui donna le nom de *Corama-Soami*, qui veut dire seigneur-fils. Les gentils ont tant de confiance en lui que dans tous leurs actes & au commencement de toutes leurs lettres, ils mettent *Arrou-Mougam-Tonney* ; ce qui signifie que celui qui a six têtes nous soit favorable.

Un jour que *Parasvadi* étoit à se laver dans un jardin pendant l'absence de son mari, elle eut envie d'avoir un enfant, & aussi-tôt cet enfant lui naquit sur la main de la sueur qu'elle avoit tirée de sa poitrine : elle l'ap-

(a) Le respect dû à notre langue, mais surtout à la pudeur, m'empêche de présenter le détail d'une pareille obscénité.

pella *Vinaguien* (a), ce qui signifie qui n'a point de père. *Routren* à son retour ayant trouvé ce *Vinaguien*, qui s'entretenoit tranquillement avec *Parasvadi*, conçut de violens soupçons, & délibéra s'il ne répudieroit pas sa femme comme adultère: mais *Parasvadi* lui raconta d'une manière si persuasive la naissance de *Vinaguien*, que *Routren* se reprocha d'avoir soupçonné sa fidélité. Cependant cette paix fut bientôt interrompue; *Routren*, dans un accès de colère, coupa la tête à *Vinaguien*: mais bientôt sensible au malheur de cet infortuné, il voulut le

(a) Ou, suivant quelques Auteurs Indiens, *Vinayaguen*, qui est le même que *Pouléar*. *Routren* lui donna le pouvoir de contrecarrer les actions des hommes qui ne l'imploreroient pas avant de commencer quelque entreprise. C'est pourquoi les gentils ont grande attention de l'invoquer avant que de rien entreprendre. Ils lui offrent des cocos, des confitures sèches & autres friandises, quand ils veulent se marier, faire un voyage, bâtir une maison, &c. On le voit exposé sur les grands chemins, afin qu'il soit à la portée de tout le monde.

réparer. Pour cet effet il donna ordre qu'on lui apportât le corps, & comme la tête ne se retrouvoit pas, il fit promptement couper celle d'un éléphant, & l'ajusta si bien sur les épaules du mort, que celui-ci revint à la vie & se servit ensuite aussi facilement de cette énorme tête que de la sienne propre. *Routren* le reconnut alors pour son fils & lui recommanda de ne point se marier qu'il n'eut trouvé une femme aussi belle que sa mère. C'est pour cette raison que les Indiens mettent son idole sur tous les chemins, & qu'ils la tournent du côté de l'Orient, pour voir s'il ne passe aucune femme semblable en beauté à *Parasvadi*; & il reste toujours à marier, parce qu'il n'en a pas trouvé encore qui égalât sa mère (a).

C'est après avoir ressuscité *Vinaguien*, que *Routren* fit cette grande

(a) Ce Dieu-monstre est regardé généralement comme le Dieu du mariage, sous le nom de *Pouléar*.

expédition, où il coupa une des têtes de *Brama* ; mais il fut obligé d'en faire pénitence. Pour cela il se mit tout nud, se retira dans une caverne, & s'abandonna à la douleur au point d'en perdre presque la raison. Après le tems prescrit pour l'expiation de son crime, il pensa de nouveau à goûter les délices & les voluptés de la vie. Il sçavoit que dans le voisinage il y avoit un grand nombre de *Brames* pénitens, il employa la magie pour rendre toutes les femmes amoureuses de lui. Son sortilège achevé, il se présenta à ces femmes sous la figure & les habits d'un mendiant, & la force du charme les fit toutes courir après lui. Il s'applaudissoit déjà du succès de son entreprise, lorsque les maris étant accourus, & voyant le deshonneur dont on les couvroit, préférèrent des imprécations si fortes contre le ravisseur, qu'à l'instant même il devint eunuque. Comme il

ne pouvoit mettre aucun adoucissement à l'effet de cette malédiction, il fit publier qu'il donneroit la béatitude à quiconque adoreroit ce qu'il avoit perdu de son corps par la mauvaise humeur des Brames. Ce culte est encore pratiqué aujourd'hui dans toute l'étendue de l'Inde idolâtre. Ceux qui composent cette secte, non contents des hommages qu'ils rendent à cet infâme objet, en ont encore formé une idole que les uns attachent au col, d'autres sur la tête, & à laquelle ils ont donné le nom de *Lingam*, ou grand *Dieu*. Les Pagodes & les chemins sont pleins de cette horrible figure. Les hommes de cette secte sont appelés *Andis*, & les femmes *Andichi*. Il y a encore une autre secte qui imite la pénitence de *Routren*. Ceux-ci s'appellent *Laris* : ils vont tout nus & couverts de cendres, demandant l'aumône, le *Lingam* à la main. Parmi ces mendiants, on regard

de

de comme des Saints , ceux qui tiennent toujours les deux mains sur la tête , empoignant le Lingam , & qui ne manquent jamais , moyennant cette attitude , de trouver des gens assez charitables pour leur porter le morceau à la bouche.

Routren après avoir essuyé la malédiction qui le rendit eunuque , se maria avec le Gange , qu'on dit être une très - belle femme ; il se contenta de la porter sur sa tête , mais elle se dégoûta bientôt de ce mari impuissant , & en prit un autre qui n'avoit point les mêmes empêchemens à la propagation.

On raconte de *Routren* bien des aventures que je passe sous silence pour ne pas être trop long. Voici le plus grand danger où ce Dieu se soit jamais trouvé ; il devoit y périr sans le secours de *Vichenou*. Un Géant , nommé *Paramethouren* , avoit long-tems fait pénitence en l'honneur de

Routren, afin d'en obtenir quelque privilège. Ce Dieu fort satisfait de la pénitence de ce Géant, se montra à lui, & l'ayant accueilli gracieusement, lui demanda qu'elle faveur il attendoit de lui; le Géant lui répondit qu'il le supplioit de lui accorder le privilège de réduire en cendres tous ceux sur la tête desquels il mettroit sa main: *Routren* sans examiner les conséquences de cette prérogative, la lui accorda sans balancer. Aussitôt le Géant voulut s'assurer si ce pouvoir étoit réel, ou si *Routren* se moquoit de lui, & il porta la main sur la tête de *Routren* même. Le Dieu connoissant alors toute son imprudence, & se trouvant hors d'état de résister à son pénitent, eut recours à la magie, par la vertu de laquelle il se rendit si petit, qu'il pût aisément se cacher dans un fruit qui n'est pas plus grand qu'une noisette. La crainte qu'il avoit du Géant, l'au-

roit forcé de rester là jusqu'à mourir de faim, si *Vichenou*, qui eut connoissance de son embarras & compassion de lui, ne l'eut secouru. Il prit pour cela la figure d'une courtisane fort libre, & se présenta devant le Géant qui fut d'abord épris de sa beauté. Cette prétendue fille le voyant ainsi passionné pour elle, lui dit qu'elle ne consentiroit jamais à ses desirs, qu'il n'eut entièrement nettoyé son corps. La passion que le Géant avoit conçûe pour cette courtisane, le porta à faire tout ce qu'elle exigeoit de lui. Il entra dans un étang, se lava le corps, & sans se souvenir du pouvoir fatal qu'il avoit demandé, sa main n'eut pas plutôt touché sa tête, qu'il fut lui-même réduit en cendres. Alors *Vichenou* reprenant sa forme naturelle, fut à l'endroit où *Routren* étoit caché, lui annoncer sa délivrance, & l'obligea à reprendre son état primitif. Celui-ci voulut sça-

voir par quel artifice *Vichenou* avoit défait le Géant. Ce récit fit tant de plaisir à *Routren*, qu'il voulut voir *Vichenou* sous la même figure de cette courtisane, & celui-ci eut beau représenter qu'une telle vûe lui feroit perdre la raison, il insista avec importunité. *Vichenou* y consentit à la fin; mais à peine *Routren* l'eut-il aperçu sous cette forme femelle, qu'il en devint lui même éperdument amoureux.

Parmi les gentils, il y en a qui n'adorent que *Routren*, & qui méprisent le culte de *Vichenou*; plusieurs même croiroient pécher, s'ils regardoient, de volonté préméditée, une des Pagodes de celui-ci, ou s'ils entendoient seulement prononcer son nom (a). D'autres n'adorent que *Viche-*

(a) S'il arrive par hasard qu'en sortant du bain, où ils vont trois fois par jour, le nom de *Vichenou* ait frappé leurs oreilles, ils retournent aussitôt dans l'étang pour se purifier de nouveau.

nou, & rendent le change à *Routren*, par le mépris qu'ils ont pour son nom & son culte (a).

Les *Routrenistes*, pour se distinguer des *Vichenouvistes*, se frottent le front, la poitrine & les bras, de sandal préparé, & quelquefois de cendres de bouze de vache. Ce sont les *Pandarons*, disciples les plus dévots de *Routren*, qui préparent & distribuent ces cendres, en prononçant quelques paroles du *Védam*; ce qui leur fait un petit revenu.

Les *Vichenouvistes* portent au milieu du front une marque rouge entre deux blanches. La tradition vulgaire donne pour raison de ces marques, que *Vichenou* ayant été forcé, au passage d'une rivière, de porter sur sa tête sa femme qui alors étoit dans

(a) Les ennemis de *Vichenou* s'appellent *Siva-batter*, & ceux de *Routren*, *Vichenou-batter*. *Batter* signifie Disciple.

un tems critique, il en eut le front souillé; & c'est en mémoire de cette époque, que ses adorateurs se peignent ainsi.

SALAGRAMAM ou PIERRE
DE VICHENOU.

La Pierre de Vichenou que les Indiens appellent *Salagramam*, tient trop à leur culte pour que je n'en fasse pas mention. Voici quelle est sur cela la tradition du pays.

Gandica, étoit une courtisane fort belle : elle recevoit indistinctement quiconque se présentoit à elle, Brames, Parias, riches, pauvres, jeunes & vieux, soit qu'on la payât ou non. Son humeur ne se démentit jamais, & on faisoit par-tout l'éloge de son excessive complaisance. Pour la mettre à l'épreuve, *Brama*, *Vichenou* & *Routren* se rendirent une nuit chez elle, sous l'apparence de simples mortels. Il n'est point de raffinement de

volupté qu'ils n'exigeassent d'elle, & auquel elle ne se prêtât avec un air toujours si riant, que les trois Dieux charmés de sa complaisance, lui dévoilèrent, en la quittant, leur divinité, & lui promirent de naître d'elle dans une autre génération. *Gandica* mourut dans le pays de *Outtaracondam*; on brûla son corps, & de son bucher sortit miraculeusement une rivière, à laquelle on donna son nom. Cette rivière, après avoir été grossie par plusieurs ruisseaux, va se jeter dans le Gange près de Patna. Cette courtisane, Rivière & Déesse tout à la fois, est aujourd'hui mère d'autant de *Bramas*, de *Vichenous* & de *Routrens*, qui sont sous la forme de certaines pierres qu'elle roule dans son lit, & dans les cavités desquelles naissent ces trois Dieux. La pierre où naît Brama, s'appelle *Hyranaguapam*, celle où naît Vichenou, *Salagramam*, & celle de Routren, *Civanamam*. Les

Brames habiles , sçavent les distinguer entre-elles. Cette distinction est même nécessaire , parce que les Brames Vichenouvistes qui rendent hommage à la pierre de *Brama* , & de *Vichenou* , refusent cet honneur à celle de *Routren*.

Les cérémonies consistent en ce que le Brame qui est possesseur d'une de ces pierres , après s'être baigné le matin ou à midi , la lave dans un vase de cuivre , puis l'essuie d'un linge bien propre , va la poser sur un autel , la parfume de benjoin , récite quelques prières , se prosterne devant elle , & y adore le Dieu présent de concert avec tous les assistans , auxquels il distribue , pour la rémission de leurs péchés , quelques gouttes de l'eau qui a servi à laver la pierre.

Ces pierres sont très-rares. On les conserve avec le plus grand respect , enveloppées d'une étoffe de soie.

Leur figure est communément ovale ou oblongue, souvent un peu plate; la couleur d'un gris noir, leur grosseur est celle d'un œuf de pigeon. Il y en a qui ont de petites veines d'or, d'autres qui sont parfemées de points d'or; mais ce qui, suivant les Brame, en constitue le prix inestimable, ce sont les spirales de l'intérieur de la pierre, berceau préparé par un ver-misseau à la Divinité qui y prend naissance, & où elle habite tout le tems que la pierre subsiste dans son entier^(a).

ROUTRAXAM ou NOYAU DE
ROUTREN.

Routren, comme on l'a vu ci-devant, a la puissance de détruire & d'anéantir ce que *Brama* a créé, & ce que *Vichenou* conserve. C'est pour cela qu'on

(*) On trouvera une longue dissertation sur le Salagramam, dans les Œuvres du P. Calmette, Jésuite, Tome XXIX. p. 400.

le représente communément avec un air sévère, tenant en main un fer destructeur, & monté sur un taureau furieux. La principale dévotion dont on honore ce Dieu, consiste dans le *Routraxam*, noyau d'un fruit dont l'arbre s'appelle *Kontéramaram*, & qui ne croît que dans le pays de Malaca. Ce noyau est rond, extrêmement dur, d'une couleur tirant sur le rouge, & cizelé, par la nature, si diversément, que de la combinaison des petites élévations & des cavités, il en résulte quantité de figures hétéroclites. Les Brames qui donnent dans les sciences mystiques, découvrent dans cette prodigieuse variété de figures, toutes les métamorphoses de *Routren*, ses combats, ses victoires, ses amours. Plus un *Routraxam* a de faces ou images ressemblantes à quelque objet connu, plus il a de force pour écarter les maléfices, la maladie, la pauvreté, les chagrins, & pour procu-

rer tous les biens que l'on peut désirer. Les *Siva-batter* ou disciples de *Routren* qui, de tous les Indiens affectent le dehors le plus religieux, portent un bracelet ou un collier de *Routraxams*. Ils en font aussi de grands chapelets qu'ils parcourent, en prononçant sur chaque grain, le mot de *Siva* ou *Siven*. Ils bénissent quelquefois de l'eau avec le *Routraxam*, en le trempant dans un vase : on en boit ensuite quelques gouttes, & on s'en asperse extérieurement, pour purifier l'ame & le corps de toutes les souillures contractées par les pensées & par les actions.

DU LINGAM (a).

Le *Lingam*, est une figure en pierre, représentant les parties naturelles de

(a) Le *Lingam* adoré des Indiens, & dont la fable ridicule révolte la raison, tire son origine de l'idée que les *Brachmanes* avoient de la force productrice & régénérative de la nature.

l'homme, ou celles des deux sexes réunies. Voici quel est l'origine du Lingam. *Routren* s'étant métamorphosé en *Andi* ou Pénitent, pour expier le crime qu'il avoit commis en tranchant une des têtes de *Brama*, parcouroit ainsi le monde. Comme il passoit un jour auprès d'un étang, il vit plusieurs Bramines qui puisoient de l'eau. Leur beauté extraordinaire fixa son attention, au point qu'il résolut de passer quelque tems dans cet endroit. Ces jeunes femmes ne manquoient pas, suivant la coutume du

Il est probable que dans les siècles postérieurs à ces anciens maîtres de la Théologie Indienne, & dans les tems où leur doctrine avoit dégénéré de son but par l'ignorance de leurs Disciples, ceux-ci ne trouvèrent pas de meilleur emblème pour rappeler ces premiers principes, & faire honorer la nature, que de présenter à la vénération des peuples, les parties par le secours desquelles la race des hommes & des animaux se multiplie. Voyez au surplus, *l'antiquité dévoilée par ses usages*.

pays, de venir tous les matins faire leur provision d'eau à l'étang. L'inconnu ne les quittoit plus, & il les enchantait au point qu'elles devinrent toutes éperdument amoureuses de lui, & qu'elles ne firent point difficulté de le suivre dans un bosquet voisin, où il obtint d'elles tout ce qu'il voulut. Les maris instruits du désordre de leurs femmes, jurèrent de se venger du séducteur. Ils firent contre lui le puissant sacrifice *Jekiam*, dont l'effet soudain fut de déraciner & de faire tomber à *Routren* l'instrument de ses plaisirs. Ce Dieu honteux & amèrement affligé de son état, fit un ravage terrible par toute la terre, & se vengea ainsi de ceux qui l'avoient si cruellement traité. Il ne se consola enfin de son malheur qu'en bénissant ces parties séparées de son corps, & en ordonnant aux races futures d'en faire des idoles & de les adorer. Aussi leur rend-t-on des honneurs divins:

on leur bâtit des temples (a), on leur offre des aromates, on leur sacrifie. Ceux qui font profession d'adorer le *Lingam*, forment une secte très-nombreuse. Les Lingamistes portent toujours attachée à leur cou ou au bras cette infâme idole dans une boîte d'argent, ou soigneusement enveloppée d'un linge (b). Ils la lavent tous les jours, en allant se baigner dans l'étang. L'eau qui a servi à cette ablution, & dont ils boivent ensuite, les purifie & leur mérite après la mort des délices immenses du

(a) Il y a dans l'enceinte de la Pagode de Vile-nour, située à deux petites lieues de Pondichéry, une tour consacrée au *Lingam*, sous le nom d'*Issouren*. Cette tour ou pyramide est entourée de grandes figures de stuc fort anciennes. On doit s'étonner de voir un temple consacré à un objet si horrible.

(b) Tel est l'aveuglement de ces malheureux qu'ils aimeroient mieux perdre leur fortune, & même leur vie, que cet indigne objet de leur dévotion.

Caïlassam ou *Paradis*, dont *Routren* récompense les adorateurs de son *Lingam*. Ceux de cette secte ne sont point brûlés après leur mort, mais enterrés.

Le *Lingam* qui sort des mains de l'ouvrier, n'a encore aucune vertu. Ce n'est qu'après qu'un Brame y a incorporé la divinité par des prières & des cérémonies, que cette figure déshonnête est regardée comme étant *Routren* lui-même. On compte à ce Dieu des milliers de femmes dans son Paradis.

DE QUELQUES DIVINITÉS
SUBALTERNES.

Aucune nation ne compta jamais autant de Dieux que les Indiens. On a vû qu'ils en fixoient le nombre à trois cens trente-trois millions, mais parmi cette foule immense, ils n'en distinguent qu'une certaine quantité. J'appelle ceux-ci subalternes, parce

qu'ils sont également subordonnés à *Devendren*, leur Roi, excepté cependant *Brama*, *Vichenou*, *Routren*, & quelques autres Dieux de la première classe dont j'ai déjà parlé.

Je ne donnerai de ces divinités inférieures, qu'une légère connoissance, parce qu'il seroit trop long & trop fatigant pour le lecteur de soutenir le détail de toutes les absurdités, & de tous les contes ridicules perpétués par la tradition Indienne.

Varoumy.

Je commencerai par le Dieu *Varoumy*. Il répond assez au Neptune des Anciens ; comme lui, il préside aux eaux, & tient en main la destinée des navigateurs. Il est monté sur un crocodile pour marque de son pouvoir. Les *Macouas* (a) l'adorent & lui sacrifient toutes les lunes.

(a) On appelle *Macoua*, une caste d'hom-

Jogui-Hisper.

Jogui-Hisper est le nom que les Indiens donnent particulièrement au croissant qu'ils adorent. Ils l'appellent encore *Chandrater*, qui veut dire conjonction de la lune avec le soleil.

Pourcha-Megum.

Pourcha-Megum est le Dieu qui

mes, dont l'unique occupation est de naviguer le long des côtes. Quatre ou six poutres d'un bois léger, liées avec des cordages d'écorce d'arbres, forment les bâtimens dont ils se servent, & qui sont connus sous le nom de *Cattimaron*. Les *Macouas* vont principalement à la pêche, & s'aventurent quelquefois au large, pour transporter de grosses marchandises à bord des vaisseaux. Ils sont ordinairement six rameurs sur un *Cattimaron*. On se sert encore à la côte d'une espèce de bateaux plats & sans quille, faits d'écorce de cocotier, que l'on nomme *Chelingués*. Ce sont les seuls avec lesquels on puisse aborder à la côte; ils sont manœuvrés par des esclaves de *Madagascar*, que l'on appelle *Lascars*. Une superstition assez singulière fait une loi à ces *Lascars*, de demander aux Européens qu'ils passent, un peu d'eau-de-vie qu'ils jettent en suite dans la mer.

préside aux bois ; il est moitié homme & moitié tigre : son idole se voit communément dans les forêts du nord de l'Indoustan. Les Indiens lui attribuent le pouvoir de faire venir de la pluie ; aussi vont-ils le trouver processionnellement dans les tems de grande sécheresse , ce qui arrive très - fréquemment dans un climat aussi chaud.

Chenderen.

Chenderen est le nom que les Indiens donnent à la pleine lune. Ils lui sacrifient chaque mois , & c'est pour eux un tems d'alégresse.

Naarden.

Naarden est le Dieu de la Musique , ils disent qu'il est fils de *Brama*, qui lui donna le jour pour divertir *Vichenou*.

DIGRESSION SUR LA MUSIQUE
INDIENNE.

Qu'il me soit permis de faire ici une petite digression , sur la musique des

Indiens. Leurs instrumens ne ressemblent aucunement aux nôtres ; ce sont pour la plûpart des espèces de grosses calebasses avec un long manche sur lequel il y a une, deux ou trois cordes. Ils n'en touchent ordinairement que pour accompagner la voix. Les danseuses publiques, appellées en langue du pays *Mogamy*, & par les Européens, *Bayaders* (a), sont celles qui font le plus d'usage de ces instrumens ; on pourroit les comparer à une mauvaise guitare. Les gestes que font ces Bayaders en chantant leurs romances, sont extrêmement passionnés, & vont souvent jusqu'à la lubricité & à l'indécence.

INSTRUMENS DE MUSIQUE
MILITAIRE.

Les instrumens de guerre dont se servent les Indiens, sont aussi mon-

(a) Dérivé du Portugais du mot *Bailladeras* qui signifie danseuses.

strueux que désagréables. Leur *Tam-Tam* ou tambour, est un grand cercle couvert de peau de buffle préparée. Celui qui en bat ne fait usage que d'une baguette dont la grosseur est proportionnée à la force du *Tam-Tam*.

Les Indiens, sur-tout les Cipayes, ont à leur tête, soit dans les marches ou au camp, des trompettes de dix à douze pieds de long. Le son qu'elles rendent, ressemble, mais avec plus de fracas, à celui des cornes à bouquin dont se servent nos vachers pour rappeler leurs troupeaux.

PAGODES ou TEMPLES DES INDIENS.

Toutes les principales Pagodes de l'Inde sont à-peu-près bâties sur le même modèle ; c'est toujours un grand carré, dont les murs sont construits en pierres de taille, & hauts de vingt-cinq à trente-pieds. Au milieu de l'enceinte est ordinairement le

Temple, dont l'élevation excède rarement celle des murailles. Ce Temple est accompagné d'une ou plusieurs tours pyramidales, dont l'extrémité, ainsi que les faces, sont chargées de sculptures qui représentent l'histoire des anciens Rois, ou des Dieux du Pays. On monte dans ces tours par un escalier fort étroit, qui conduit à six ou sept étages garnis à l'extérieur d'autant de balcons saillans. Ces énormes édifices (a) ne sont d'aucune utilité, & n'ont été construits que pour servir de monumens.

INTÉRIEUR DES TEMPLES.

Les Temples sont presque tous d'une forme quarrée, & construits en briques ou en grosses pierres très-larges. La couverture est, ou une plate-

(a) Plusieurs de ces tours ont jusqu'à trois & quatre cens pieds de haut.

forme , ou une voute demi-sphérique. A l'entrée du Temple , on voit un vestibule spacieux, soutenu par plusieurs rangs de piliers d'un goût grotesque; en face est la porte, & c'est la seule ouverture par où l'édifice reçoive du jour. Depuis le vestibule jusqu'à l'autel, regne une colonnade qui comprend assez d'espace pour contenir plusieurs milliers de personnes. L'autel est toujours élevé de quatre à cinq pieds. C'est à proprement parler un théâtre de la largeur du Temple, qui se termine en cône. L'idole est dans le fond pour pouvoir être vue de tous les assistans. De chaque côté de cet autel, il y a de petites chambres qui servent de logemens aux Brames & aux jeunes filles (a) consacrées à la Pagode.

(a) Leur principale fonction est de danser devant l'idole; elles sont d'ailleurs entièrement dévouées aux plaisirs des Brames. Les Tisserans qui

Les Indiens vont ordinairement à leurs Temples avant le lever du soleil ; mais aux fêtes solennelles, ils s'y rendent la nuit. La cérémonie commence entre dix & onze heures. L'idole est ornée de fleurs , & tout le tour de l'autel illuminé par une quantité prodigieuse de lampions. Deux jeunes Brames sont occupés à éventer le Dieu. On voit paroître ensuite les offrandes que les Brames portent processionnellement, & qui consistent en riz, en beurre, en fruits, légumes, & en quelques pièces d'étoffes précieuses, (ces offrandes sont les présens du peuple,) on en fait les honneurs à l'idole, ensuite on chante des hymnes, dont les assistans répé-

dans l'Inde, sont en grand nombre, consacrent par obligation leur cinquième fille au Temple. Les Brames la reçoivent à sept ans. Elle est élevée, dans l'intérieur, par les plus anciennes, aux frais de la Pagode, d'où elle ne peut plus sortir, ainsi que ses compagnes.

tent les refrains. La cérémonie est ordinairement terminée par les jeunes filles consacrées à la Pagode ; elles s'avancent en cadence sur l'autel, le sein découvert, & vêtues d'un voile léger qui leur couvre les reins : les unes touchent en chantant des airs lascifs, d'une espèce de guitare, tandis que les autres exécutent devant l'idole les danses les plus impudiques & les postures les plus déshonnêtes. Cependant les assistans applaudissent en frappant des mains, & les Brame les congédient en leur distribuant une pâte grise composée de bois de sandal rapé, dont chacun se frotte les épaules, le front & la poitrine. Les Brame, à leur tour, reçoivent, des assistans, une aumône d'obligation, qui monte à des sommes considérables, par la raison qu'il accourt un nombre prodigieux d'Indiens des Provinces les plus éloignées pour célébrer la fête de la Pagode.

Il est à remarquer que dans l'enceinte des grandes Pagodes , il y a toujours deux ou trois étangs dont les eaux sacrées servent aux différentes cérémonies religieuses. Ces étangs ont, dans plusieurs endroits, cent toises en quarré ; on y descend par dix-huit ou vingt beaux degrés de pierre.

Les Indiens regardent les grandes rivières & les étangs pratiqués dans leurs Pagodes , comme des Divinités.

La Pagode de *Jaggernat* est située sur le golfe de Bengale. Je la cite parce qu'elle est une des plus fameuses de l'Indoustan. Il s'y fait tous les ans une fête qui dure pendant huit jours , & où il se trouve souvent jusqu'à trois & quatre cens mille Indiens qui accourent de toute part. La principale cérémonie consiste à rouler , autour de la Pagode , un chariot de bois d'une structure énorme , orné

de banderolles & de guirlandes, & au milieu duquel on voit l'idole magnifiquement parée. On est communément trois jours à faire faire à ce chariot le tour de la Pagode. Cette cérémonie est accompagnée d'un nombre prodigieux d'instrumens de musique & des acclamations réitérées du peuple. Il se trouve même quelques fanatiques qui portent l'enthousiasme jusqu'à se jeter au-devant des roues du chariot, pour se faire écraser en l'honneur de la Divinité. Les Brames retirent un profit immense de cette fête, par l'affluence des redevables, (chaque assistant étant obligé, par principe de religion, de faire une aumône au sortir de la Pagode). On assure que les Brames donnent pendant ces huit jours de fêtes une femme au Dieu *Jaggernar*. C'est ordinairement une jeune fille à qui l'on fait passer la nuit avec un jeune Brame qui, à la faveur de l'obscurité, s'annonce pour

Jaggernat lui-même. Le lendemain, on promène la Déesse en public, & on lui fait dire de la part du Dieu son mari, que le peuple ait à redoubler ses aumônes, s'il veut avoir une année abondante, ou obtenir quelque autre faveur que la nouvelle Déesse se charge de demander dans la tête à tête.

Il n'y a de si chétif village dans l'Inde qui n'ait sa Pagode. On en voit même beaucoup sur tous les chemins; mais celles-ci ressemblent plutôt à des fours par leur obscurité. Elles sont même assez mal-propres, & répandent une odeur fort désagréable par la quantité de graisse qu'on y brûle, & dont la vapeur ne trouve que peu de jour pour s'exhaler. Celles que l'on voit sur les grands chemins, sont ordinairement placées près d'un bâtiment, connu par les Européens sous le nom de *Chauderie* (a). En cela l'hos-

(a) C'est l'*Imaret* des Turcs & le *Sérai* des Persans.

pitalité des Indiens a sagement pourvu aux besoins des voyageurs. Ces *chauderies* sont composées d'une ou deux chambres pratiquées dans le fond d'une galerie couverte. Les voyageurs y trouvent un abri contre la chaleur du jour, & le repos pendant la nuit. A vingt-cinq ou trente pas de ce bâtiment, est ordinairement un étang bordé de cocotiers, dont le fruit étanche la soif, & nourrit en même-tems. Près de l'étang, on voit presque toujours une petite Pagode, dans laquelle est nichée la figure en pierre du Dieu *Pouléar*. Il y a dans quelques endroits des Brame qui desservent ces Pagodes, & dont la principale occupation est de distribuer du riz aux voyageurs trop éloignés des peuplades, pour trouver une nourriture solide.



SENTIMENS DES INDIENS SUR LE
PARADIS.

Il y a , selon les Indiens , cinq endroits destinés à ceux qui sont dignes de la béatitude. Le premier est appellé *Xorgan* ; c'est-là que régne le Roi des Dieux, *Devendren* , avec ses deux femmes légitimes *Xachi* & *Indirani* , & avec cinq concubines célèbres par leur beauté. Les vassaux de *Devendren* , sont les trois cens trente-trois millions de Dieux qui ont plusieurs millions de concubines. On compte aussi dans ce paradis plusieurs milliers de pénitens , sans l'avis desquels les Dieux ne peuvent rien ordonner , même sur la terre ; mais la béatitude de ce *Xorgan* ne remplit pas le cœur de ses habitans , & n'exclut pas les foibleesses humaines. *Devendren* s'est quelquefois dégoûté des délices de son paradis , & les a abandonnées pour venir jouir des plaisirs de ce monde. Je citerai le premier exem-

ple que l'on en rapporte. Sur les bords du Gange vivoit un pénitent nommé *Gandamen*, marié à une femme très-belle, qui faisoit toute sa consolation. La beauté de cette femme fit naître l'envie à *Devendren*, de se faire compagnon du mari. Il descendit du paradis, & après avoir vécu quelque tems avec *Gandamen*, il profita, pour faire son coup, de l'exacritude de cet homme à s'aller laver dans le Gange, au premier chant du coq. *Devendren* prit, pour cet effet, la figure de cet animal, & au lieu de chanter à l'heure ordinaire, il chanta vers minuit. *Gandamen*, scrupuleux observateur de ses pratiques religieuses, se lève aussi-tôt & s'achemine vers le Gange; mais ce fleuve étoit encore endormi, ce qui lui fit croire, ou qu'il n'avoit pas bien entendu, ou que le coq s'étoit éveillé trop matin. Il s'en retourna donc chez lui, & ayant surpris *Devendren* avec sa

femme , il le maudit , en disant : « Je
» veux que ton corps présente la for-
» me la plus impudique » (a). Cette
malédiction ayant eu son effet sur le
champ , *Devendren* n'osa plus paroître
en aucun lieu. Accablé de confusion ,
il se jetta aux pieds du pénitent , &
le supplia d'adoucir sa punition. *Gan-
damen* le fit en partie ; il laissa toutes
les ouvertures , mais elles furent rem-
plies d'yeux. Par les infâmies de ce
roi des Dieux , on peut juger de celles
de ses vassaux. La femme du pénitent
ne resta pas impunie ; son mari , par sa
malédiction , la convertit en pierre ,
& elle demeura en cet état jusqu'à
ce que *Vichenou* s'étant incarné &
ayant marché sur cette pierre , elle
reprit aussi-tôt sa première figure de
femme , & vécut ensuite dans la plus
grande union avec son mari.

(a) On me dispensera de citer encore ici le
trait le plus infâme de la tradition des Indiens.

Le second lieu de la béatitude est appelé *Veicondam*. C'est dans ce paradis qu'ils placent *Vichenou* avec ses deux femmes. Un oiseau de la grandeur d'un milan, blanc dessous le ventre, & rougeâtre sur le dos, lui sert de monture. Cet oiseau s'appelle *Guerouren*; il est aussi commun ici que le milan dans certaines contrées de l'Europe. Les Indiens ont tant de vénération pour cet oiseau, que les Princesses sortent de leurs maisons, quand ils le voient voler, ou descendent de leurs palanquins pour se prosterner devant lui. Il y a des endroits où ceux qui ont le plus de dévotion en *Vichenou*, restent à jeun jusqu'à ce qu'ils aient aperçu cet oiseau, & qu'ils l'aient adoré. L'opinion des *Vichenouvistes* sur la béatitude du *Veicondam*, est que de même que le feu convertit en sa propre substance tout ce qu'on y jette, de même *Vichenou* convertit en sa propre sub-

Itance tous ceux qui entrent dans son paradis.

Le troisiéme paradis est le *Caylasam*, qui est une montagne fort avancée dans le nord. C'est-là que le Dieu *Routren* tient sa cour avec sa femme, & un grand nombre de concubines. Un taureau lui sert de monture. Dans ce paradis sont reçus tous ses adorateurs. Les *Lingamistes* y tiennent le premier rang. Leur bonheur consiste à se plonger avec ce Dieu, dans un torrent de voluptés, & principalement à avoir un grand nombre de belles femmes. Leur occupation, en outre, est de le servir; les uns sont occupés à le garantir du chaud avec d'énormes éventails; les autres lui présentent un crachoir; quelques-uns l'entourent avec des torches allumés.

Le quatriéme paradis est celui de *Brama* nommé *Brumalogam*, ou monde de *Brama*: il est aussi appelé *Chatialo-*

gam, qui signifie monde de la vérité. C'est le séjour de *Brama* & de sa femme *Sarasvaddi*. Un cygne lui sert de monture, & quelquefois un cheval pour ses voyages. Ses adorateurs disent qu'on jouit, dans ce paradis, de toute la félicité que le cœur peut désirer, & que la certitude d'un bonheur immuable y met le dernier sceau.

Le cinquième est appelé *Melampadamam*, qui veut dire lieu supérieur à tout; & c'est dans celui-ci que doit être *Paraprouman*, ou l'Être suprême. La félicité de ce paradis consiste en cinq choses; sçavoir, en leur langue, *Savittiam*, *Samippiam*, *Sancham*, *Sarouppiam*, *Salochiam*, qui signifient présence, approximation, mélange, amour & vision. On ne reçoit dans ce dernier paradis que ces âmes pures qui n'ont jamais été souillées par la moindre foiblesse, & dont la vie n'a été qu'un tissu de vertus & d'actions agréables à la Divinité.

DE L'ENFER.

Les Indiens placent l'enfer au-dessous des sept mondes qui soutiennent la terre. Les supplices qu'on y éprouve, passent, disent-ils, la conception humaine. Les animaux les plus cruels sont rassemblés dans ce séjour d'horreur pour tourmenter les âmes impures; mais ces châtimens sont proportionnés aux crimes. L'expiation une fois faite, l'âme retourne sur la terre pour rentrer dans un autre corps, ou bien elle est admise dans un des cinq paradis.

Autour de l'enfer coule une rivière de fer qui s'appelle *Vaycaram*. Quand un mort l'a traversée, il est présenté au Dieu *Yamen*, qui est toujours sur la rive. Ce *Yamen* est l'intendant des enfers, & en outre le Dieu de la mort; quoique ce soit lui qui la donne, il n'a pas laissé d'y être sujet lui-même; mais il ressuscita bientôt: on

raconte de cette manière la cause de ce bizarre événement. Un fameux pénitent du Dieu *Siven*, ayant passé une longue suite d'années sans avoir d'enfans, étoit accablé de tristesse & d'ennui; à la fin il s'adressa à ce Dieu, & lui demanda avec tant d'instance la grace de devenir père, qu'il en fut exaucé, mais à une condition fâcheuse. *Siven* lui proposa l'alternative d'avoir un grand nombre d'enfans méchans & de longue vie, ou un seul qui fût bon, mais qui ne vivroit que jusqu'à dix-sept ans. Ce pénitent, nommé *Mourou-Gandou*, choisit ce dernier parti, malgré la peine qu'il ressentoit de sçavoir que son fils mourroit si jeune. Cet enfant étant né selon la promesse de *Siven*, son père lui donna le nom de *Mercaden*; dès qu'il eut atteint l'âge de raison, il se dévoua entièrement à *Siven*, & choisit pour sa demeure un lieu de dévotion nommé *Caddavi*, où il s'occupoit

uniquement à élever des autels à ce Dieu, à les orner de fleurs, & à les charger d'offrandes. Quand il eut complété sa dix-septième année, *Yamen* lui envoya ses Ministres pour lui demander sa vie; mais *Mercaden* répondit fièrement à ces envoyés, qu'il étoit résolu de vivre, quoiqu'il dût en arriver, & les força à s'en retourner confus devant leur Maître, auquel ils racontèrent la résolution & la pénitence de *Mercaden*. Alors *Yamen* furieux du mépris qu'on avoit marqué à ses députés, monta sur un buffle, sa voiture ordinaire, vint trouver *Mercaden*, & lui reprocha sa désobéissance, & son obstination à vouloir vivre au-delà du terme prescrit par *Siven*. Toutes ses remontrances & ses menaces n'ébranlèrent point *Mercaden*, qui ne voyoit rien de pire que de mourir. Il répondit hardiment au Dieu de la mort, qu'il se fatiguoit en vain à vouloir le persuader, qu'il étoit inébran-

lable dans sa résolution, & en même-tems il se jetta sur une idole du *Lingam*, & l'embrassa dans l'espérance qu'elle le délivreroit des mains de *Yamen* : mais le Dieu infernal descendit aussitôt de son buffle, & sans s'amuser à vouloir arracher *Mercaden* de l'idole qu'il tenoit embrassée, il prit une corde, la lui attacha au cou & le menaça de le traîner lui & son *Lingam*, dans les enfers, s'il refusoit d'obéir. Le Dieu *Siven* touché de la violence que l'on faisoit à son pénitent, & de l'insulte commise envers son *Lingam*, sortit brusquement de cette idole, & donna un coup si terrible à *Yamen*, qu'il l'étendit sans vie ; c'est ainsi que *Siven* délivra son pénitent. *Yamen* étant mort, & nul autre n'ayant le pouvoir de faire mourir les hommes, ils s'accrurent tellement sur la terre, qu'elle ne suffisoit plus pour les nourrir, ni même pour en soutenir le poids. Les Dieux

s'étant assemblés , pour remédier à cet inconvénient , il fut arrêté que l'on feroit des remontrances à *Siven* sur la punition , d'*Yamen*: ils allèrent, en conséquence , trouver *Siven* ; mais celui ci se justifia par une mauvaise excuse dont ils furent satisfaits. Il leur dit que *Yamen* avoit agi contre son intention ; que lui *Siven* , en donnant dix-sept années de vie à *Mercaden* , avoit entendu que *Mercaden* , quelque âge qu'il pût avoir , paroîtroit toujours aussi jeune que s'il n'avoit en effet que dix-sept ans. Que *Yamen* étoit donc coupable pour n'avoir fait aucun cas de sa volonté , & pour avoir manqué de respect au *Lingam* que *Mercaden* tenoit embrassé. Les Dieux se rendirent à ces raisons spécieuses ; mais ils le prièrent de ressusciter le Dieu de la mort , pour remédier à la confusion où le monde se trouvoit. *Siven* leur accorda leur demande. *Yamen* fut ressuscité avec tous ses

pouvoirs. A peine fut-il rétabli dans les droits de sa charge, qu'il choisit un *Paria* pour aller signifier sur la terre à tous les hommes vieux, qu'ils eussent à quitter la vie le plus promptement possible. Ce messager avant que de publier l'arrêt, commença par s'enivrer, & ne pouvant ni se tenir, ni marcher, il se fit mettre sur un éléphant, du haut duquel il publia une ordonnance composée à sa façon; car il ne se rappelloit plus celle dont *Yamen* l'avoit chargé. Ce qu'il publia étoit conçu en ces termes: « *Yamen*, » Dieu de la mort, & Président des » Enfers, ordonne que les fruits des » arbres, soit verds, soit mûrs, & » les feuilles grandes ou petites, » aient à tomber indifféremment ». Avant cette proclamation, *Yamen* n'avoit de pouvoir que sur les gens avancés en âge; mais depuis la publication de cette ordonnance du *Paria*, la puissance de *Yamen* s'étend

sur tous les âges , & il ne fait grace à personne ; son caprice seul lui tenant lieu de règle & de justice.

SENTIMENS DES INDIENS A L'ÉGARD
DE L'ÂME.

La plûpart des Indiens conviennent que l'ame est la puissance vitale du corps physique & organisé , mais ensuite les sentimens différent. Les uns distinguent deux ames dans l'homme , l'une végétative , & l'autre intellectuelle. L'ame végétative, disent-ils , est la même dans tous les êtres vivans, tant plantes, qu'animaux ; l'autre appelée *Paraxettoumani*, n'est autre chose que Dieu, qui est indivisiblement le même dans tous les hommes. Plusieurs cependant prétendent que celle-ci anime également les bêtes.

Le second systême touchant la nature de l'ame , est qu'elle n'est pas formellement Dieu , mais une partie de la divinité , & c'est le sen-

timent des Brames les plus éclairés.

Le troisième système est que l'ame n'est Dieu, ni en tout, ni en partie; mais que les ames sont des productions de Dieu qui en a créé un nombre déterminé, & qui passent d'un corps dans un autre, ainsi que l'enseignent ceux qui croient à la métempyscose.

Un quatrième système est que le père & la mère concourent également à la production de l'ame comme à celle du corps, & que de même que le corps est corruptible, l'ame l'est aussi & périt avec lui.

OPINIONS DES INDIENS TOUCHANT LE MONDE.

Les Indiens disent qu'il y a quatorze mondes; sept au-dessous de la terre que nous habitons, & six au-dessus, qui, avec la terre, font quatorze. Ils les rangent de cette manière; parmi les mondes inférieurs,

le plus bas, c'est l'enfer. Les suivans s'appellent *Magadalam*, *Saladalam*, *Baxadalam*, qui est un monde de vif argent, ou mercure : le cinquième est nommé *Sondalam* ; le sixième *Védalam* ; & le septième, qui est entre celui-ci & la terre, s'appelle *Adallam*. Suit la terre : elle contient sept mers ; l'une d'eau salée, l'autre de sucre liquéfié, la troisième de vin de palmier (*a*), la quatrième de beurre, la cinquième de caillé, la sixième de lait, & c'est sur celle-ci qu'ils placent le Dieu *Vichenou*, couché sur une belle couleuvre à cinq têtes, avec lesquelles elle empêche que les rayons du soleil ne l'incommodent. La dernière mer est d'eau crySTALLINE. Immédiatement après la terre, vient le monde aérien, ensuite le *Xorgan* (*b*) ; c'est dans ce lieu que tous ceux qui

(*a*) Appellé Calou en langue du pays.

(*b*) Ce lieu est le même qu'un des Paradis dont il a été parlé plus haut.

ont fait des sacrifices aux Dieux sur la terre, jouissent de toutes sortes de délices, & afin que ce qu'ils regardent comme le comble de la félicité ne leur manque pas, ils disent que chaque homme y possède un grand nombre de belles femmes. Les autres mondes sont *Magalogam*, *Génélogam* séjour des géants, *Sabalogam*, monde des pénitens; le quatorzième & dernier s'appelle *Chattialogam*, qui veut dire centre de la vérité. C'est-là que réside *Brama* avec tous ses adorateurs, lesquels se transforment ou s'incorporent en lui, en sorte que tous ensemble ne sont plus que ce Dieu lui-même.

Lorsqu'un Brame, pour se rendre pénitent, coupe sa ligne (a) & une petite touffe de cheveux qu'il portoit pour marque de sa noblesse, qu'ayant jetté ces marques de grandeur, il

(a) Cette ligne consiste en trois fils de coton qu'ils portent en bandoulière.

prend de la main droite une canne de bambou, & de la gauche un vase de cuivre; enfin si, après qu'il s'est couvert de la ceinture en bas d'une toile rouge, il prononce ces mots *Agam-Brama*, qui signifient je deviens *Brama*, c'est alors, disent-ils, que se fait cette incorporation, ou comme on voudra l'appeller, identification, ce qui répond assez à l'expression dont ils se servent. Dès que cette cérémonie est faite, tous les Brames qui s'y trouvent, se prosternent devant ce nouveau Dieu, & les veuves des Brames s'empresstent de venir danser autour de lui. Une des principales mortifications de ces pénitens divinifiés, est de ne point manger le soir. Sous l'extérieur de l'austerité, ils portent le cœur le plus superbe & les inclinations les plus impudiques.

Les Indiens ajoutent, au sujet des quatorze mondes, qu'ils sont assis les uns sur les autres, & le plus bas,

notamment , sur une grande montagne d'un or pur , appelée *Magamerou-Parounadam* (grandissime montagne) ; ils disent qu'elle est soutenue par quatre éléphans , les éléphans par une tortue , & la tortue par une couleuvre nommé *Xecheu*. Ici finit leur tradition sur les mondes , & leurs livres n'en enseignent pas davantage.

Avec cette dernière opinion les Indiens n'ont aucuné peine à expliquer les tremblemens de terre. Cette couleuvre , disent-ils , pour se soulager du pesant fardeau qu'elle supporte , le fait passer quelquefois d'une épaule à l'autre , & c'est ce qui cause le tremblement de terre. C'est encore cette couleuvre qui fait les éclipses de la manière dont nous le dirons bientôt.

ASTRONOMIE DES INDIENS.

Les Indiens admettent comme nous les douze signes du zodiaque , & dans chaque signe vingt-cinq étoiles

fixes qui ont chacune un nom propre. Ils croient que le soleil tourne au-dessus de la terre, éloigné de six cens vingt-cinq mille lieues, & que la lune tourne au-dessus du soleil, dans un éloignement à peu près égal. Suivant ce systême, ils n'ont aucune idée véritable de l'éclipse du soleil. La raison qu'ils en donnent est de la dernière absurdité. Lorsque les Dieux & les Géants, dirent-ils, eurent tiré le beurre de la mer de lait, & que *Vichenou* eut trompé les géants, comme on l'a vû ci-devant, celui-ci voulut régaler tous les Dieux : la couleuvre *Xechen* ne se trouva pas au festin. *Vichenou* lui fit réserver sa portion ; mais le soleil & la lune pour être les plus brillans Dieux de la fête, ne furent pas les plus sobres. Non contents de leurs portions, ils voulurent encore s'emparer de celle de la couleuvre, qui n'arriva qu'après que tout fut mangé.

Les Dieux eurent l'indiscrétion de lui nommer les coupables, & *Xechen* entra dans une si furieuse colère, qu'il jura de leur rendre amer le mets qu'ils avoient pris. Il les menaça de les dévorer toutes les fois qu'ils paroïtroient devant lui, & il tient parole. Quand il avale le soleil, c'est une éclipse solaire, mais afin que le monde ne soit pas toujours dans les ténèbres, les Indiens s'efforcent d'appaiser la colère du serpent par leurs jeûnes, leurs larmes, les bains qu'ils prennent plus fréquemment, & enfin par les aumônes qu'ils distribuent aux Brame: ce jour là ils ne font rien, & ne prennent aucune nourriture que le serpent n'ait rendu au monde l'astre qu'il avoit englouti. C'est une des erreurs dont il est le plus difficile de les détromper.

CHRONOLOGIE.

La chronologie des Indiens n'est pas fort chargée d'époques, quoique, selon eux, le monde ait déjà duré des siècles presqu'innombrables. Ils divisent sa durée en quatre âges différens : le premier s'appelle *Credainougam*, le deuxième *Tredainougam*, le troisième *Douabarajougam*, le quatrième *Caliongam*. C'est pendant les trois premiers que les hommes ont été heureux sur la terre, & qu'ils ont joui d'une longue vie. La description que les Indiens en font, répond assez à l'idée que la fable nous donne du siècle d'or. Au troisième âge vivoit un Roi nommé *Dissadara*, père de *Ramen*, dont j'ai parlé dans la vie de *Vichenou* : ce Roi avoit déjà vécu soixante dix mille ans, & sans la malédiction d'un pénitent Brame, on est persuadé qu'il auroit goûté encore long-tems le plaisir de se voir père

d'un Dieu. Sa mort termina le troisième âge. Le quatrième est l'âge de fer, ainsi nommé à cause des infirmités auxquelles les hommes sont assujettis. Il y a déjà quarante mille quatre cents quarante-huit ans que ce malheureux âge a commencé, & ce qui en reste est incomparablement plus long que ce qui s'en est écoulé. Tous les Indiens ne sont cependant pas du même sentiment touchant la durée du monde. Les uns prétendent que dès que cet âge de fer où nous vivons sera achevé, le monde finira en même-tems; d'autres, au contraire, assûrent qu'après l'âge de fer, les trois âges d'or reviendront, & qu'au moyen de cette révolution alternative, le monde ne finira jamais.

Outre ces quatre âges qui sont très-célèbres dans tous les livres Indiens, l'ouvrage intitulé *Andara vennam*, qui veut dire chronologie, admet encore quatre autres âges qui

ont précédé les premiers. A cette énorme chronologie, les Indiens joignent aussi les âges des astres, qu'ils disent être animés & vivre dans le mariage, comme les hommes, ayant quantité d'enfans.

Leurs siècles ne sont que de soixante années, & ils donnent à chacune le nom d'un de leurs géants.

Ils ont, ainsi que les Grecs, affecté aux sept jours de la semaine le nom des sept planetes, que nous leur donnons aussi.

Nayarou,	<i>Dimanche,</i>	le Soleil.
Tingal,	<i>Lundi,</i>	la Lune.
Chervay,	<i>Mardi,</i>	Mars.
Ponden,	<i>Mercredi,</i>	Mercuré.
Viajam,	<i>Jeudi,</i>	Jupiter.
Villy,	<i>Vendredi,</i>	Vénus.
Sany,	<i>Samedi,</i>	Saturne.

La plus grande preuve que les Bramees sont originaires de la partie septentrionale de l'Asie, & qu'ils descen-

dent de ces anciens Brachmanes qui ont, les premiers, traité de l'astronomie & de quelques autres sciences, c'est que la langue *Samascrou-tam*, dans laquelle ils ont composé leurs livres mystiques, est remplie d'expressions grecques.

M É D E C I N E.

La science des Médecins Indiens consiste principalement dans la connoissance des plantes, & dans quelques recettes transmises, par l'expérience, sur des feuilles de palmier. Leur manière de traiter les maladies, est totalement opposée à celle qu'observent nos Docteurs Européens. Par exemple, les Médecins Indiens ne guérissent les fièvres qu'avec des remèdes extrêmement chauds, comme gingembre, poivre long, ail, opium, safran, & jus de grosse germandrée. Ils sont d'ailleurs fort avares de sang, & n'en tirent qu'à l'extrémité. La

diète qu'ils prescrivent, consiste à ne prendre que du cangi, espèce de gruau de riz, toujours assaisonné de beaucoup de poivre, qui, selon eux, est rafraîchissant. Au reste les Médecins sont en petit nombre dans l'Inde, & les naturels du pays s'en trouvent bien, car ils parviennent communément à un grand âge; & sont rarement sujets aux infirmités de la vieillesse.

ANATOMIE.

Quant à l'Anatomie, les Indiens n'en ont pas la moindre notion, abstraction faite de l'horreur que leur inspire l'idée seule de cette science. J'ai vû des Indiens blessés dans une bataille, préférer la mort à une opération proposée par nos Chirurgiens. Cependant depuis que la guerre a causé des ravages aussi fréquens dans ces contrées, la plûpart ont reconnu l'abus de leur superstitieuse obstina-

tion, & recouvré la vie, en se laissant traiter dans nos hôpitaux. Il est vrai que ceux-ci sont ordinairement gens de basses castes, & il ne faut pas espérer qu'un homme d'une caste noble se laisse panser par un Européen, quand même il seroit certain d'échapper, par ce moyen, à une mort prochaine.

CASTES ou TRIBUS DES INDIENS.

Les Indiens, comme on l'a vû, se partagent en différentes classes ou tribus connues sous le nom de castes. Cependant il y en a trois principales. La plus ancienne & la plus noble tire son origine de la tête de *Brama*, & c'est la caste des Brames descendants des anciens Brachmanes. Les Baniens prétendent avoir le même avantage que les Brames. Ils croient à la transmigration des ames (a), &

(a) Les sectateurs de la metempsycose portent le plus grand respect aux insectes les plus

ne mangent rien de ce qui a eu vie. Ils sont fort adonnés au commerce : les uns exercent la profession d'orfèvre, les autres font le change, &c ; delà vient que les Européens appellent indistinctement Banián tout Marchand Indien.

La seconde caste est celle des Râjas ou Rois ; qui tire son origine des épaules de *Brama*, & elle a diverses branches.

La troisième & la plus étendue est celle des Choutres ; elle tire son origine des pieds de *Brama* (a). On com-

vils & les plus hideux. Quelques voyageurs ont même avancé qu'ils vont jusqu'à entretenir des hôpitaux pour différens animaux ; mais je n'en ai vû aucun à la côte de Coromandel, où cette secte est aussi nombreuse que dans aucune partie de l'Inde.

(a) Chacune de ces principales castes se divise en une infinité d'autres qui diffèrent par quelques coutumes particulières. Il y a des voyageurs qui ont fait monter le nombre des castes au delà de quatre-vingt. Pour moi je me dis-

prend sous le nom de Choutres, les castes des laboureurs, des peintres, des maçons, des charpentiers, des tisserans, &c.

A ces trois castes principales, les Indiens en ajoutent une quatrième, qu'ils prétendent être issue de quelque membre retranché de *Brama*. Cette caste s'appelle *Sandalen* (a). Elle est subdivisée en quatre conditions différentes, composées des *Aquivanatas*, des *Piléas*, des *Parias*, & des *Alpagradas*, mais plus généralement connues sous le nom de *Parias*. Les autres castes regardent ces *Parias* comme gens si vils & si méprisables, que

penferai de le déterminer, parce que les naturels du pays ont eux-mêmes bien de la peine à établir une certitude à cet égard.

(a) On reconnoît aisément de quelle caste est un Indien par la couleur de son visage. Les *Brames* sont en général d'un jaune tirant sur le cuivre, & les castes qui vont en déclinant, d'un noir luisant & toujours plus foncé.

c'est une tache ineffaçable de boire ou de manger avec aucun d'eux. Dans quelque cas que ce puisse être, on se déshonore en donnant retraite à un *Paria*, & il n'est aucune circonstance où l'on doive en recevoir le moindre service : un Brame, aimeroit mieux mourir que de se laisser approcher par un de ces hommes ainsi avilis. Une société d'un seul jour avec un *Paria*, attireroit infailliblement au coupable l'abandon, le mépris de sa caste, & il seroit à jamais réputé aussi infâme que celui qui auroit innocemment causé son malheur.

Une fuite de cette injuste & barbare prévention éloigne les *Parias* (a) de toutes les peuplades des autres castes. Les Lettrés & les *Sanias* (espèce de pénitens) se font une loi de ne leur jamais parler. L'antipathie con-

(a) Ces *Parias* sont pour l'ordinaire pêcheurs, tanneurs ou cordonniers,

tre ces malheureux est même portée à un tel point, qu'un Indien des castes nobles, tombât-il malade sur un grand chemin où il ne passeroit que des *Parias*, préféreroit les horreurs d'une mort lente & douloureuse à l'assistance qui lui seroit offerte. Notre langue ne fournit pas d'expression assez forte pour faire connoître le mépris que les Indiens ont pour cette basse caste. Quelle honte pour l'humanité, que des hommes traitent d'autres hommes avec cette indignité qu'ils devoient plutôt faire retomber sur le respect honteux & imbécile dont ils honorent les plus vils insectes ! Au reste j'ignore par quel motif les Indiens ôtent aux *Parias* le droit que la nature leur a donné d'être hommes ainsi qu'eux ; il est à croire qu'une absurdité aussi abominable, n'a pu être enfantée que par une tradition sacrilège.

DU GOUVERNEMENT DES INDIENS.

Le gouvernement de ces peuples est un des plus arbitraires. Les Souverains, sur-tout ceux qui sont étrangers, comme les Maures, traitent leurs sujets en esclaves. Toutes les terres appartiennent au Prince, & aucun vassal ne possède en propre un domaine, ou un champ qu'il puisse laisser à ses enfans. La manière dont on lève les impôts, est le comble du despotisme. Au commencement de l'année, qui dans ces pays est fixé au mois de Juin, le Prince envoie, dans toutes les habitations, des Officiers qui conviennent avec les laboureurs, de la quantité de grains que les terres qu'on leur a confiées, doivent rendre au Souverain. Lorsque la récolte approche, ces mêmes Officiers reviennent, & marquent le jour auquel on doit commencer la mois-

fon. Les laboureurs ne peuvent faire la récolte qu'en vertu de cette permission. Alors sans aucun égard à la convention faite au tems des semailles, les Officiers exigent d'eux qu'ils donnent au Prince un tiers ou moitié de plus qu'ils n'avoient promis. Comme ils sont presque toujours forcés d'y consentir, on passe un écrit, les laboureurs donnent caution, & font leur récolte, qui souvent ne suffit pas pour satisfaire à leur engagement; on ne leur laisse à peine que le nécessaire pour leur subsistance & celle de leur famille. Les gens du Prince sont toujours présens, jusqu'à ce que tout le grain soit mesuré, & quand le laboureur a pris sa part, on l'oblige souvent à acheter celle du Prince, qu'on lui fait payer un tiers en sus de sa valeur réelle. Pour la caution, on ne se contente pas qu'elle soit solvable, mais les

peuplades se rendent encore garanties les unes pour les autres (a).

Le Prince envoie chaque année de nouveaux Officiers pour tirer les contributions & faire valoir les terres; ces nouveaux venus ne manquent jamais de donner de bonnes espérances aux Agriculteurs, & de leur promettre de les traiter selon la justice. Ils leur font même des avances, afin qu'ils puissent travailler, & ensemençer les terres; mais dès qu'ils n'ont plus à craindre que ceux-ci abandonnent leurs champs, ils les traitent avec la dernière rigueur pour se faire rendre avec usure les avances qu'ils ont faites. Quelque sévère

(a) Au surplus, l'administration est moins dure depuis les dernières révolutions, parce que la plupart des chefs sont devenus assez puissans pour s'approprier les tributs exorbitans qu'ils étoient forcés de verser annuellement dans le trésor du Grand-Mogol, & qui les obligeoient quelquefois, malgré eux, à fouler les peuples.

cependant que soit le Gouvernement Indien, c'est celui qui convient le mieux, en quelque sorte, au caractère indocile & paresseux de ces peuples. L'agriculture n'avilit aucune caste; tout le monde peut l'exercer, & c'est en partie la plus grande occupation des Indiens.

Quand les personnes commises par le Prince & ses propres Ministres ont passé quelques années dans leurs charges, on est persuadé, sans qu'il soit besoin de preuve, de leurs malversations, & rarement se trompe-t-on. Alors le Prince les fait arrêter & attacher à un poteau, où on les fustige. Ensuite on leur enlève tous leurs biens, en sorte que rien n'est si ordinaire que de voir réduits à la misère ceux mêmes, qui, huit jours auparavant, excitoient l'envie par leurs grandes richesses.

Chaque Officier préposé à la perception des revenus du Roi, est maî-

tre absolu de la Province où il est envoyé. Pendant tout le tems que dure sa commission, il connoît des procès même criminels, & les sentences de mort qu'il prononce, ne souffrent ni appel, ni délai.

Un Courtisan, qui veut faire fortune, va trouver le Prince & lui propose, pour un certain terme, une somme plus ou moins considérable, en espèces. Si le Prince est avide d'argent, il accepte la proposition, & permet en même-tems à ce particulier de lever autant de soldats qu'il en demande pour forcer les sujets à cette contribution extraordinaire (a); l'espérance dont se flatte ce tyran subalterne, qu'il retirera une fortune immense de l'excédent des sommes promises, l'engage à commettre les con-

(a) Ces expéditions ne se font ordinairement qu'en tems de guerre, & sous le prétexte des frais immenses qu'elle entraîne.

cussions les plus énormes (a). La manière de procéder à ce cruel brigandage, est de parcourir les Provinces à la tête d'une troupe de satellites qui tourmentent tous les habitans sans distinction, & emploient la violence pour arracher de ces infortunés le fruit de leur sueur & de leur industrie. Si quelqu'un, intimidé par les menaces, donne d'abord ce qu'on lui demande, ils s'imaginent qu'il est en état d'en donner encore plus, & redoublent en conséquence les tortures, en sorte qu'il est rare que qui que ce soit puisse échapper à la vexation & aux tourmens. Ces tourmens sont de différentes espèces, mais tous également cruels. Il y en a un autre au-

(a) Les Princes dont les états avoisinent les colonies Européennes, sont moins sujets à ces cruels abus du pouvoir souverain. Le commerce leur fournit des moyens plus légitimes d'emplir leurs trésors; leur vanité d'ailleurs seroit offensée de passer pour des barbares aux yeux des Européens qu'ils regardent comme tels.

tres qu'on appelle la question d'eau, & qu'ils donnent de la manière suivante. Ils attachent deux gros bâtons avec quatre cordes en façon de brancard, & mettent cet instrument sur quelque étang; ils lient les mains au patient, le tendent sur les cordes qui sont à fleur d'eau, ensuite un homme lui monte sur le dos pour le faire enfoncer, & il le plonge & replonge jusqu'à ce qu'il promette de donner la somme qu'on lui demande, ou qu'il fournisse caution. Au reste, dès que le concussionnaire a donné au Prince les sommes convenues, celui-ci ne manque guères alors de le traiter comme il a traité les peuples; & il arrive, par une juste compensation, ou qu'il cède à la violence, ou qu'il aime mieux mourir sous le glaive que de se défaisir de sa fortune.

Un genre de cruauté inouïe qui existe dans les Erats du Maïffour,

c'est que, lorsqu'il naît un enfant au Roi, on envoie, par le conseil des Brames, mettre le feu à plusieurs villages pour tirer l'horoscope de cet enfant, & comme les maisons sont presque toutes couvertes de chaume, elles s'embrâsent avec tant de vivacité, que la plupart des habitans perdent souvent la vie avec leurs biens.

C'est une politique parmi les Princes Indiens de tenir renfermé celui de leurs enfans qui doit leur succéder; il arrive de-là qu'un Prince prend possession d'un Etat sans la moindre expérience, & sans connoissance des Loix, ni du Gouvernement.

LEUR MANIERE DE FAIRE LA GUERRE.

Les déclarations de guerre ne se font pas toujours exactement parmi les Nations de l'Inde. Le Prince, qui est déterminé par un motif d'ambition, ou qui a à se plaindre de son voisin, fond quelquefois tout à coup

sur les terres de son ennemi, & se retire souvent de même au premier échec.

Celui qui a la plus nombreuse armée, a presque toujours l'avantage sur son adversaire. Le fruit des victoires se réduit à quelques contributions que le vainqueur tire de son ennemi, & dont celui-ci se dédommage ensuite, en pillant ses propres sujets. On ne connoît point l'ordre dans les marches, chaque soldat va à son gré, & se contente de suivre le gros du corps auquel il est attaché. Les troupes Indiennes, comme les Topazes & les Cipayes qui ont été disciplinés dans les dernières guerres, gardent un peu plus d'ordre; cependant le moindre échec jette parmi eux une confusion & une terreur dont il n'est plus possible de les faire revenir.

Souvent dans une marche, on voit des fantassins porter sur leurs têtes leurs provisions de riz, & les ustensiles nécessaires pour le faire cuire,

tandis que leurs femmes portent le fabre & les autres armes de leurs maris, qui consistent principalement en une espèce de fusils à mèche fort longs & très-lourds, appellés *Kaitokes*. Les femmes menent ordinairement avec elles tous leurs enfans; ce qui rend les armées très-nombreuses & les déroutes plus faciles.

Si un soldat a quelques affaires dans l'armée ennemie, il y passe & revient sans qu'on lui fasse la moindre peine. L'animosité est moindre parmi les Indiens en guerre, que chez les Nations les plus policées de notre continent. Aussi les batailles sont-elles bien moins sanglantes qu'en Europe. Assez de relations ont parlé de l'usage que les Indiens font des éléphants un jour de bataille, je me contenterai d'ajouter que ces animaux sont souvent plus nuisibles à leurs maîtres, qu'aux ennemis contre lesquels on excite leur fureur. C'est d'a-

près cette connoissance, que la plûpart des Princes Indiens ne se servent plus aujourd'hui de ces animaux que pour la dignité de leur rang, & pour marque de leur grandeur. Le pavillon du Nabab ou du Souverain est toujours arboré sur un éléphant, où il combat quelquefois lui-même pour pouvoir être vû de toute son armée. La mort ou la lâcheté du chef entraîne inmanquablement une déroute complète. Pour l'ordinaire, l'armée la moins nombreuse prend la fuite au premier choc de l'autre, mais surtout l'infanterie devant la cavalerie. Cinquante mille fantassins tiennent rarement devant vingt mille cavaliers.

La Cavalerie Indienne est composée, en grande partie, de Marattes, nation guerrière & féroce qui habite les gorges des montagnes qui forment une chaîne au nord du Carnate. Ce sont, sans contredit, les sol-

dat les plus entreprenans de l'Inde. Ils ont souvent pénétré jusqu'aux portes de Dehli (a), & fait trembler le Mogol. Ils sont infatigables, font des marches de vingt-cinq à trente lieues par jour, & se retirent avec la même rapidité. Malheur aux contrées ennemies par où ils passent. Leurs traces sont imprimées de sang. Aussi à la première nouvelle de leur approche, voit-on les habitans abandonner leurs paisibles demeures pour aller chercher avec leurs familles un asyle dans les forêts, ou dans les forteresses voisines qui, souvent encore, leur ferment les portes dans la crainte d'être surchargées par une multitude de bouches inutiles. On ne peut guères compter sur l'alliance des Marattes; le parti qui leur offre le plus d'argent, est toujours celui qu'ils

(a) Ville principale du Mogol, & le lieu de la résidence de l'Empereur.

embrassent , & on les a souvent vûs , au moment d'une bataille , tourner les armes contre leurs propres alliés , après s'être laissé séduire par l'or du parti ennemi. Les chevaux des Marattes sont pleins de feu & petits , tels que ceux des huffards Hongrois. Les chefs portent communément une carabine , les simples cavaliers des lances , quelques - uns des flèches , & d'autres des fusils enlevés aux Européens ; mais tous se servent de cimeterres très-larges & d'une trempe admirable , qu'ils manient avec la plus grande dextérité. Ils portent en outre , des boucliers très - légers , & d'un vernis si poli , qu'ils renvoient aisément une balle de pistolet , & sont impénétrables aux coups de sabres.

Les Indiens en général , font peu de sièges , & connoissent encore moins l'art de défendre une place. On a cependant vû dans la dernière

guerre une grande ville (a), mais mal fortifiée & défendue seulement par des Indiens, & une quarantaine d'Anglois leurs alliés, résister à une armée d'Européens brave & aguerrie, rendre inutiles les efforts des Ingénieurs François, & obliger enfin les assiégeans à une retraite précipitée. Je me garderai bien de m'ériger ici en juge, mais il n'a pas tenu à l'Officier & au soldat que l'assaut ne fut donné à la ville, & il est probable que la place eut été emportée, & que les richesses qu'elle renfermoit, eussent abondamment fourni aux
moyens

(a) Tanjaour, Capitale du Royaume du même nom, à quarante lieues au sud-ouest de Pondichéry. Quelques années auparavant la Compagnie des Indes Françaises avoit fait trembler le Roi de Tanjaour dans ses murs avec douze cens hommes de troupes seulement, mais commandées par un Officier qui ne s'en laissoit pas imposer par la multitude Indienne.

moyens de terminer la guerre nationale avec succès.

Les canons des Indiens ne sont point jettés comme les nôtres, mais fabriqués de plaques de fer jointes ensemble, & attachées de distance en distance avec de gros cercles du même métal. Ils ne sont point montés sur des affuts; on les pose sur l'embrasure même, & on les soutient par deux grosses poutres roulantes. Les boulets dont on se sert pour ces canons, sont de pierre; leur effet est de décrire beaucoup de ricochets & de rouler ensuite fort loin. J'ai vû un de ces canons à Gingi qui avoit vingt pieds de long.

POLITESSE DES INDIENS.

En quoi elle consiste, & l'idée qu'ils en ont.

Les peuples de l'Inde sont persuadés que tous les autres sont sans politesse, sans honnêteté, sans éduca-

tion; & c'est sur les Européens, surtout, que tombe leur mépris, parce que nos usages sont encore plus opposés aux leurs, que ceux des autres nations qui habitent les contrées voisines de l'Inde.

Les honneurs que les Indiens se rendent entre eux, lorsqu'ils se visitent ou qu'ils se rencontrent, sont de quatre sortes. La première est de joindre les mains, de les lever au-dessus de la tête, & dans cette posture de se jeter sur le ventre en s'appuyant sur les coudes. Cet honneur ne se rend qu'aux Idoles, aux Docteurs spirituels nommés *Camoul-Gouroux*, aux Pénitens nommés *Sanias*, aux Rois & aux Princes. Cet usage est de toutes les castes.

Entre égaux & amis, on joint les mains sur la poitrine, on s'embrasse réciproquement, & c'est le second honneur.

Le troisième est de montrer la pau-

me
ren
les
I
mo
ma
pér
rier
Ro
ci l
I
par
rén
fon
cell
dén
L
Qu
s'hu
pas
—
(a)
trois
plûpa
mory

me des deux mains ; c'est celui que rendent aux Seigneurs les Lettrés & les *Sanias*.

Le quatrième honneur consiste à montrer seulement la paume de la main droite, & c'est ainsi que les supérieurs en usent avec leurs inférieurs. Les Brame ne rendent aux Rois que le second honneur, & ceux-ci leur répondent de même.

Lorsqu'un Brame rend visite à un particulier, il s'asseoit sans autre cérémonie ; cependant il traite la personne qu'il visite, de seigneurie, d'excellence, &c ; & il sort, sans aucune démonstration de civilité.

Les Choutres (a), semblables aux Quakers de la Grande-Bretagne, ne s'humilient devant qui que ce soit, pas même devant les Rois ; parce que,

(a) Cette caste, quoique la moins noble des trois grandes, a vû sortir de ses branches la plupart des Princes de l'Inde appellés *Vangamory*.

disent-ils , rien n'est au-dessus de la noblesse de leur caste. Esclaves dans le fait , ils s'enorgueillissent de l'ombre d'indépendance que la politique des Princes leur laisse.

B É T É L.

C'est un usage généralement pratiqué dans tout l'Indoustan, que, lorsqu'on veut honorer celui qui rend visite, on lui présente le bétel, & on lui verse un peu d'eau rose sur la tête & sur les habits.

Ce bétel est la feuille d'une plante dont la tige est très-foible & qui aime les lieux humides. Aussi les champs où on la cultive, font-ils toujours coupés par des rigoles que les Indiens ont grand soin d'entretenir pleines d'eau (a). La feuille du bétel est

(a) Malgré la rareté des pluies, il est étonnant de voir les campagnes sans cesse inondées par des canaux que les Indiens savent pratiquer avec la plus grande symétrie. Ils creusent,

un peu plus longue que celle du citronnier dont elle a la forme. Son fruit qui est oblong n'est d'aucune utilité. On n'emploie que la feuille que l'on prépare avec de la noix d'Arrek (a), espèce de muscade, & un peu de chaux brûlée, faite de coquilles très-fines & réduite en mortier. Cette chaux est appelée *Chunam*. Il résulte de ce mélange une couleur de rouge foncé dont les Indiens ont les lèvres teintes, parce qu'ils en mâchent continuellement. Ils ajoutent quelquefois à tous ces ingrédients du cachou parfumé, dont ils font grand cas, à cause qu'il provoque à la volupté.

pour cet effet, de distance en distance, des puits de quinze à vingt pieds de profondeur, & au moyen d'une pompe de bois faite en bascule, ils répandent facilement de l'eau dans tous les canaux.

(a) L'arbre qui porte ce fruit ressemble assez au cocotier, excepté que la tige est moins forte, & les feuilles plus courtes.

Les Grands entretiennent ordinairement un domestique , dont l'unique fonction est de leur présenter le bétel ainsi préparé. Les hommes , les femmes , & même les enfans en mâchent sans cesse. Ils ne l'avalent jamais ; mais le jus qui en découle & qui est d'un rouge de sang , flatte agréablement leurs palais par l'odorat & le goût. L'effet de cette plante est de faire beaucoup saliver , de conserver les dents , de rendre l'haleine agréable , & d'échauffer l'imagination. Aussi les Dames Indiennes invitent-elles beaucoup les Européens à faire usage du bétel.

HABILLEMENS DES INDIENS.

Les vêtemens des Indiens sont proportionnés au climat , à la condition & aux usages des castes.

Les grands Seigneurs se couvrent la tête d'une toque, espèce de turban qu'ils nomment *Poumal*, & por-

tent en public une longue robe de mouffeline à fleurs d'or, qu'ils attachent avec une écharpe fort riche, & dont le nœud est quelquefois garni de pierreries. Leur chaussure est une espèce de pantoufle d'étoffe d'or ou d'argent, dont le bout forme une pointe très-allongée qui se termine en demi-cercle; ils sont obligés de quitter leur chaussure, quand ils parlent à quelqu'un d'un rang supérieur. Il en est de même pour toutes les castes. Les *Sanias* seuls sont dispensés de s'assujettir à cet usage.

Les Brames ne laissent croître qu'un petit toupet de cheveux sur le sommet de la tête. Une toile de coton de quatre à cinq coudées de long les couvre, en plis tortueux, depuis la ceinture jusqu'aux genoux. Pour marque de dignité, ils portent en sautoir un triple cordon de fil.

Au reste chaque caste a sa manière de se vêtir. Les soldats, les labou-

reurs & les *Parias* se couvrent d'une mauvaise toque de toile, & s'enveloppent également les parties du corps que la modestie défend de montrer. Jusqu'à l'âge de sept ou huit ans, les enfans vont tels qu'ils sont sortis des mains de la nature. Les hommes portent presque tous des pendans d'oreille qui leur tombent à deux doigts des épaules, ils mettent aussi des anneaux aux mains, & les gens riches une chaîne d'or ou d'argent à la ceinture.

L'habillement des femmes est à peu près le même que celui des hommes. Les filles laissent croître leurs cheveux à l'âge de douze ans. Avant ce tems, elles ne portent qu'un toupet au sommet de la tête qu'elles attachent fort proprement, & dont elles font ensuite un rouleau de quatre à cinq pouces, qui forme toute leur coëffure. Les femmes des grands Seigneurs se parent d'une espèce de petit

corset d'étoffe précieuse qui leur couvre le sein (a) & dont les manches se terminent un peu au-dessus du coude; elles tressent leurs cheveux qu'elles ont fort longs & très-beaux, & les parfument d'huiles & d'essences odoriférantes. Au-dessus de la tresse; elles attachent ordinairement une plaque d'or de forme ronde & façonnée à leur goût. Toutes les Indiennes ont les oreilles percées; mais elles en aggrandissent si fort l'ouverture par la pesanteur du plomb qu'elles y mettent d'abord, que le bout vient presque toucher aux épaules. Les hommes en cela ne diffèrent point des femmes. Celles qui sont mariées portent des bijoux au col, aux doigts des pieds, des mains & aux jambes, chacune selon sa caste & ses moyens. Quand les filles sont parvenues à

(a) Presque toutes les femmes & les filles de basses castes vont le sein nu.

l'âge de puberté , leurs parens leur donnent une toile rouge de douze coudées de long & large de deux : la moitié leur sert pour se couvrir de la ceinture en bas , & le reste depuis les épaules ou la tête jusqu'à la ceinture. Lorsqu'une fille parle à quelqu'un de considération , elle laisse tomber la toile qui lui couvre les épaules , & paroît découverte jusqu'à la ceinture.

Les filles consacrées aux Pagodes & celles destinées aux plaisirs publics , sont richement parées , mais également modestes en public ; & on n'a pas à reprocher à ces dernières , comme aux courtisannes Européennes , de faire rougir la pudeur.

LEURS MAISONS.

Les maisons des Indiens sont presque toutes bâties de terre revêtue de chaux. Quelques-unes , comme celle des Brames , sont enduites de

bouze de vache préparée. Outre la vénération qu'ils ont pour cette bouze, ils s'en servent aussi par nécessité pour éloigner de leurs habitations les fourmis qui, sans cette précaution, les incommoderoient prodigieusement. La plupart des maisons n'ont qu'un étage; elles sont couvertes de tuiles, & celles des pauvres gens en paille de riz: aussi les incendies font-ils des progrès funestes par l'aliment qu'ils trouvent. On a vu des aldées entières consumées en peu d'heures. Ces maisons sont basses & de forme quarrée, & il n'y en a point qui n'ait une cour plus ou moins grande, au milieu de laquelle est une fosse terminée en cône où l'on bat le riz pour la consommation de la famille. Les portes sont si basses, qu'il faut se baisser pour entrer. Au front des maisons & dans l'intérieur, régné ordinairement une varangue ou galerie formée par un

petit auvent que soutiennent des colonnes de bois fort minces.

Ces galeries procurent de la fraîcheur au bâtiment, & empêchent le soleil, toujours ardent dans ces climats, de pénétrer dans les chambres. C'est dessous ces varangues que les Indiens reçoivent les étrangers & exercent l'hospitalité.

L'intérieur des maisons est simple, propre & uni. Les Indiens ne connoissent aucun de ces meubles que le caprice & la mode inventent sans cesse en Europe. Leurs chambres sont petites & ne reçoivent du jour que par la porte. Un banc de terre battue, & couvert d'une natte leur sert de lit. Quelques pagodes ou divinités de bronze & les ustensiles du ménage, voilà à quoi se réduit à peu près leur mobilier.

Les maisons des Seigneurs & des Grands sont beaucoup plus spacieuses, & communément construites en

pierrés. Les varangues font à proportion plus grandes & plus riches. Ces maisons ont des fenêtres. Ce que j'ai vû de plus passable en fait de bâtimens Indiens, c'est le palais des anciens Nababs d'Arcate, capable de contenir une cour nombreuse.

JARDINS.

Les Indiens connoissent peu l'art de planter un jardin & de le cultiver. Il n'y a guères que les Rois & les grands Seigneurs qui en aient, & encore la nature en fait-elle presque tous les frais. Quelques fleurs éparfes, des bois de haute futaie, des pavillons ombragés par une épaisse verdure, & quelques pièces d'eau croupie, tel est le jardin de *Manogi*, Général du Roi de Tanjaour. On peut juger des autres par celui-ci qui passe pour un des plus beaux de l'Inde; j'en excepte ceux qui ont été dessinés par les Européens. Les Bra-

mes ont presque tous derrière leurs maisons un petit carré de terre , où ils cultivent les plantes & les simples dont ils connoissent la propriété pour les différentes maladies.

Au surplus la beauté des campagnes toujours vertes , l'ombrage que donnent les allées d'arbres odoriférans plantées sur les routes , le beau spectacle de tant de richesses naturelles peut bien dispenser les Indiens de former des enclos. Le goût de la propriété ne s'est pas encore emparé d'eux au point où il possède des nations plus civilisées , mais moins heureuses en cela.

NOURRITURE ET SOBRIÉTÉ
DES INDIENS.

La simplicité & la frugalité régnernt généralement dans les repas des Indiens. Ils ne vivent pour la plupart que de riz cuit à l'eau , & cette nourriture leur tient lieu de pain. Ils ne

connoissent au surplus, ni table, ni chaise, encore moins les cuilliers, les fourchettes, & autres ustensiles dont nous nous servons. Leurs plats sont des feuilles de bananier (a). L'usage, avant le repas, est de répandre du *Tanni* (b) sur l'estrade où ils doivent manger. On essuie ensuite cette place, & elle est unie comme une glace. Les personnes de considération ne voudroient pas manger dans un endroit qui n'auroit pas été arrosé de ce *Tanni*. Après cette préparation, si c'est chez un Grand, on étend un tapis, où il s'asseoit les jambes croisées; on lui apporte ensuite un bassin d'or ou d'argent où est le riz cuit, que l'on met au milieu du tapis. Autour on range plusieurs au-

(a) Figuier des Indes.

(b) Le *Tanni* est une eau préparée avec des odoriférans. Les Indiens donnent en général ce nom à toute espèce d'eau.

tres vases où sont les divers mets qu'on lui a préparés. Quand le maître a devant lui tout ce qu'il doit manger, il prend de différens ragoûts, les met dans le riz, &, avec ses doigts, il pétrit le tout ensemble, fait des boulettes qu'il lance ensuite dans sa bouche avec une dextérité singulière & les avale sans mâcher (a). Ce seroit une malpropreté extraordinaire de toucher à un plat de la main gauche. Avant la fin du repas, c'est l'usage parmi les Grands d'envoyer à leurs femmes quelques-uns des ragoûts qui leur ont paru les meilleurs. Aucune femme, de quelque rang qu'elle soit, ne mange avec son mari, & c'est toujours un enfant ou une esclave qui fait ces sortes de commissions, parce qu'il n'entre pas d'au-

(a) Ils se moquent des Européens, de ce qu'ils ne sçavent pas manger le riz sans le mâcher.

tres personnes dans l'appartement des femmes des Nababs & des grands Seigneurs.

Les Sanias, les Brames & les Lettrés se lavent tout le corps avant que de prendre leur repas. Au sortir du bain, ils se frottent les épaules, la poitrine & le ventre de poudre de bois de Sandal (a), après quoi ils se rendent au lieu où le repas est préparé. Là ils s'asseient sur une natte, où on leur apporte une grande feuille de bananier frottée de sel & de beurre. Sur une partie de cette feuille on met le riz cuit, & sur l'autre les légumes ou ragoûts d'herbes avec des *Achars* (b).

(a) Le Sandal est un bois odoriférant que les Indiens rapent sur une pierre fort dure. Ils détremperont cette poussière, en font une pâte liquide, avec laquelle ils se frottent, & ils ne paroîtroient pas devant une personne de considération, sans avoir satisfait auparavant à cette cérémonie.

(b) Fruits verts confits dans l'eau salée ou du vinaigre.

A la fin du repas, on leur présente du caillé aigre, & on leur verse à boire du petit lait. Ensuite chacun se lève, va dans la cour ou dans le jardin, se lave la bouche, les mains & les pieds, & ne rentre dans la maison qu'après qu'on a ôté la feuille, balayé l'endroit, & répandu de nouveau du *Tanni*. Les Brames, les Pénitens & les Lettrés ne mangent ni viande, ni poisson, pas même des œufs; leur nourriture ordinaire est le laitage, les légumes & les fruits. Il est constant que ce sont, de tous les Indiens, ceux qui vivent le plus longtems, & qui jouissent de la meilleure santé. Les castes qui font usage de viande, ne peuvent pas manger de bœuf, ni de vache. C'est, selon les Indiens, une profanation, & il n'y a que les *Parias* qui s'en rendent coupables.

Quoique l'on regarde avec horreur celui qui mange de la chair de

boeuf, on ne laisse pas de porter le plus grand respect à ceux qui boivent de l'urine de vache. Leur respect pour cet animal va jusqu'à l'idolâtrie. Aussi voit-on ceux qui se piquent de régularité en matière de religion, prendre, dès qu'ils sont levés, la queue d'une vache, & adorer la place où elle étoit couchée, parce que, disent-ils, *Latchimy*, Déesse de la prospérité, est toujours présente dans cet endroit. Après cette adoration, ils attendent constamment que la vache éprouve quelque besoin, alors ils tendent leurs mains pour en emplir le creux avec son urine, dont ils avalent une gorgée, & du reste ils se frottent pieusement le corps. Quand ils ont fait cette cérémonie, ils prétendent être purifiés. Pour effacer les péchés les plus graves, il suffit encore d'avalier un breuvage composé de lait, de beurre & d'un peu de bouze de vache. Les Brames sont

obligés d'user une fois de cette boisson, quand ils se marient, ou quand leurs femmes ont leurs premiers mois (a). Tant d'absurdités sont incroyables; mais elles n'en sont pas moins certaines. Eh! de combien de pratiques superstitieuses & puérides n'est pas susceptible, un peuple plongé dans l'ignorance & dans l'erreur!

Un Brame ne doit jamais manger en présence de qui que ce soit des autres castes; mais ce qui paroît singulier & bien contradictoire en même-tems, c'est que ce Brame qui a une si haute idée de sa pureté & de son extraction, qu'il n'estime personne digne de lui aller seulement puiser de l'eau, ne rougit pas de servir un homme d'une caste inférieure & d'exercer les plus bas offices.

(a) Presque tous les mariages Indiens se font avant que la femme soit nubile, & jusqu'à ce moment les deux époux vivent séparés, comme on le verra par la suite.

DES COUTUMES QUE LES INDIENS
OBSERVENT EN GÉNÉRAL DANS
LEURS MARIAGES.

L'affaire la plus importante pour les Indiens est le mariage, parce qu'ils le regardent comme la plus grande félicité de cette vie. Dès que les enfans commencent à articuler quelques mots, on leur apprend à dire qu'ils veulent se marier, & souvent même on fait les accords avant qu'ils sachent parler. C'est une maxime générale que le mari doit être plus âgé que la femme de trois ou quatre ans. Les enfans de deux frères, ainsi que de deux sœurs, ne peuvent pas contracter mariage ensemble, parce que, selon la loi du pays, ils sont tous frères. Ils ne donnent pas le titre d'oncles aux frères de leurs pères & mères; mais si le frère de leur père est plus âgé que lui, ils l'appellent grand-père, & petit-père, s'il est

plus jeune : il en est de même du côté des femmes. Tous ces degrés sont des obstacles pour un mariage.

Presque toutes les castes sont consistées l'essence du mariage dans un joyau appelé *Taly* (a) que le mari attache au col de sa femme avec un cordon teint de safran. Cette cérémonie doit se faire devant la porte de la maison de la prétendue , sous un *Pendal* ou espèce de berceau carré , orné de fleurs & de différens feuillages. La plupart des ornemens qui servent à ces fêtes sont ordinairement empruntés ; ainsi il y a toujours de la magnificence pour les pauvres , comme pour les riches. Quand on est convenu du jour où le *Taly* doit être attaché , les parens du prétendu , après avoir consulté

(a) Le *Taly* est une représentation en or de la figure de Pouléar , Dieu du mariage , dont il a été parlé ci-devant.

le Dieu *Pouléar* (a) , se rendent en cérémonie chez les parens de la fille pour la demander en mariage ; mais avant que de donner une réponse décisive , on régale les nouveaux venus. Si , dans cet intervalle , un des deux partis se désiste , il est tenu à un dédommagement. La volonté des filles est rarement consultée pour le choix d'un mari ; il est même peu ordinaire qu'elles soient d'un âge susceptible de discernement. Le jour du mariage étant arrivé , les parens de l'une & l'autre famille s'assemblent sous le *Pendal* où le futur attache le *Taly* à sa prétendue , & dès ce moment elle est sa femme. Chaque caste a ses cérémonies particulières pour attacher le *Taly*. Nous parcourrons

(a) Leur manière de consulter *Pouléar* , consiste à faire des offrandes dont les Brame profitent , & ceux-ci donnent ensuite une réponse plus ou moins favorable & proportionnée à la valeur du présent.

celles des Brames & de quelques autres castes inférieures.

CÉRÉMONIES NUPTIALES
DES BRAMES.

Les Brames étant divisés en diverses branches dont chacune tient à ses usages, on se bornera à ceux qui sont communs aux Brames en général.

Dans l'Inde, comme à la Chine & dans presque toutes les autres contrées de l'Asie, les filles n'apportent point de dot; ce sont au contraire les hommes qui achètent des pères & mères la permission d'épouser leurs filles. Lorsqu'un Brame a mis entre les mains de son futur beau-père la somme dont il est convenu avec lui pour avoir sa fille, il se retire chez quelqu'un de ses parens, & là il attend la visite de la famille de sa prétendue. Mais cette visite est toujours retardée

retardée (a). Pendant ce tems-là le Brame feint d'être rebuté des obstacles qu'on lui oppose ; il prend ses papouches (espèce de fouliers,) met un livre (b) sous son bras & se fait d'un bambou (c), en menaçant sa famille de se rendre pénitent. Il part, mais à quelque distance, on l'arrête, on tâche de l'appaïser, on lui promet qu'on le mariera sans délai, &

(a) Les Indiens disent qu'ils n'apportent tous ces délais que pour sauver la modestie de la prétendue, & ne pas marquer trop d'empressement : quelquefois aussi c'est une ruse du père qui cherche à se faire donner quelque argent de plus.

(b) Ce que j'appelle un livre, n'est qu'un certain nombre de feuilles de palmier séchées & longues d'un pied, sur lesquelles les Indiens traacent des caractères avec un poinçon ; elles sont enfilées les unes dans les autres par un bout. C'est ainsi que les Indiens ont conservé leurs annales. On sçait que l'Imprimerie n'est pas en usage parmi ces peuples.

(c) Canne ou roseau des Indes. On trouve dans leur cœur une forte de liqueur blanche & congelée propre à guérir la fièvre & la dyssentérie.

pour lui montrer qu'on ne le flatte pas en vain, on le conduit à l'entrée de la maison de sa prétendue. Alors la mère de la jeune Bramine vient à lui, portant un pot de lait dont elle lui lave les pieds. Après cette cérémonie, on va chercher la prétendue, & on la mène sous un berceau où est suspendu un quadre de lit sur lequel on fait asseoir les deux époux. Les parens & amis leur tiennent compagnie; les uns les bercent, & les autres leur chantent l'épithalame, leur annonçant de longues prospérités & beaucoup de satisfaction dans leur mariage. Ensuite toute l'assemblée se transporte dans un endroit choisi en pleine campagne, où l'on commence par quelques offrandes au Dieu *Pouléar* (a); après quoi, un des plus proches parens de la fille la prend entre ses bras & la porte sur

(a) Ces offrandes consistent en cocos, en riz, ou en quelqu'autre production de la terre.

un monceau de riz, où elle demeure assise jusqu'à ce que le prétendu vienne lui attacher le *Taly*; dès ce moment le mariage est indissoluble. La cérémonie ne finit pas là: il faut que l'époux, en présence de toute l'assemblée, prenne le pied de sa femme & qu'il le fasse toucher à une pierre dont toutes les familles se servent pour moudre les grains (a). Vient ensuite le repas. Pour cet effet, on choisit un lieu convenable au nombre de personnes que l'on veut regaler; on met devant chaque convive une feuille de bananier; on apporte les mets, & on distribue sur les feuilles, le riz cuit & les achars. Le dessert est du caillé aigre. Comme le mari ne peut manger avec sa femme, voici la galanterie qu'il lui fait. Il pétrit

(a) Par ces deux cérémonies, les Indiens veulent donner à entendre aux jeunes mariées qu'elles contractent l'obligation de conduire leur ménage avec soin & économie.

avec ses mains du riz dont il forme une boule qu'il trempe dans une sauce faite de tamarin, de piment, de gingembre, de muscade, &c; & il donne cette boule à sa femme qui disparaît à l'instant. Le festin achevé, chacun se leve, emporte sa feuille qu'il va jeter dans un endroit écarté, se lave ensuite les pieds & les mains, & se couvre le front & la poitrine de *Sandal* préparé.

Le troisième jour après le mariage, on promene, de porte en porte, les nouveaux époux dans un beau palanquin. Chacun leur fait des présents. Les plus pauvres donnent des fruits; mais personne n'oseroit refuser. Après cette promenade, les parents reconduisent, au son des fanfares, les époux sous le pendal où on leur chante de nouveau les prospérités à venir. On se sépare ensuite. Le mari retourne chez lui. Il est d'usage qu'il n'habite avec sa femme

qu'après qu'elle a eu ses premiers mois. Cette époque est non-seulement pour les Bramines, mais encore pour toutes les castes, une des grandes fêtes que l'on célèbre dans les familles. La modestie ne permet pas de rapporter à combien d'extravagances les Indiens se livrent à cette occasion. Dès que la nouvelle mariée est dans ce cas, les parens en donnent avis à l'époux qui, de son côté, en avertit sa famille pour qu'elle ait à se rassembler au bout de huit jours. Pendant ce tems, la jeune Bramine se tient dans une petite hutte de paille construite à cet effet dans le voisinage de son père; personne n'y peut entrer qu'après l'expiration du terme, jour auquel tous les parens & amis s'assemblent pour recommencer les mêmes cérémonies que ci-devant, excepté que le mari n'attache point le *Taly*. Cette fête s'appelle le second mariage, & est, en

effet, le véritable, parce que, dès ce moment les nouveaux époux habitent ensemble.

Aux premiers indices de la grossesse (a), on recommence toutes les cérémonies qu'on a faites pour le mariage. On appelle cette fête le troisième mariage, & celle-ci est la clôture de toutes les autres.

S'il arrive que le mari vienne à mourir après avoir attaché le *Taly* à sa femme, elle ne peut prétendre à former de nouveaux nœuds. Ces sortes de veuves se conduisent de diverses manières. Les plus courageuses se brûlent avec le corps de leur mari. Quoique beaucoup de voyageurs aient donné d'amples descriptions de cette barbare cérémonie, je ne puis me dispenser d'en rapporter au moins les

(a) Communément les femmes Indiennes engendrent depuis l'âge de dix ans jusqu'à trente qu'elles deviennent stériles.

principales circonstances que la plupart ont , ou omises , ou altérées. Voici ce qui se pratique à cette occasion. On dresse un bucher de huit à neuf pieds de long , d'autant de large & haut environ d'une coudée ; on y étend le corps du défunt , vêtu comme il étoit pendant sa vie , la tête tournée vers le midi & les pieds vers le nord ; le chef de l'aldée récite quelques prières , en oignant le corps de beurre. Ensuite les plus proches parens du mort lui jettent à la bouche quatre ou cinq grains de riz crud , après quoi on tourne le corps du côté par où la veuve doit monter sur le bucher. Cette malheureuse victime , après avoir distribué ses bijoux à ses plus proches parens , monte sur le bucher , se jette , toute éplorée sur le corps de son mari qu'elle embrasse étroitement , & demeure quelque tems dans cette attitude. Lorsqu'on dresse le bucher , on a soin

d'arrêter au fond deux cordes dont l'une sert à lui attacher les pieds avec ceux de son mari, & l'autre le milieu du corps. Cette affreuse préparation étant achevée, on demande par trois fois distinctement à la veuve, si elle veut aller dans le séjour de la gloire. A peine a-t-elle répondu oui, qu'on entend un bruit d'instrumens militaires, & qu'on met le feu au bucher. Quand tout est consumé, chacun se retire en faisant l'éloge de la défunte, & en s'entretenant de la récompense dont elle jouira dans l'autre monde, ainsi que des plaisirs purs qu'elle goûtera avec son mari.

Les veuves qui ne sont pas sensibles à la gloire qu'on leur promet pour l'autre monde, se font publiquement concubines, sans que l'on puisse réformer ce désordre. Il y en a d'autres qui n'abandonnent pas la maison de leur mari, & qui continuent

de tenir leur ménage ; mais la plupart se retirent chez leurs parens , & pourvû qu'elles ne se remarient point , elles sont à couvert de l'infamie. Au surplus le nombre de celles qui se brûlent diminuent tous les jours , sur-tout dans les environs des établissemens Européens.

MARIAGES DES RAJEUPTS.

Cette caste est une des plus nobles & des plus guerrières qu'il y ait dans l'Inde. Lorsqu'un Rajepout veut se marier , & qu'il est convenu du prix avec son beau-père futur , il s'attache pour marque de noblesse , trois fils de coton de l'épaule gauche au côté droit. Le jour du mariage , on le conduit sous un dais à la maison de sa prétendue , dont la porte est magnifiquement ornée & précédé d'un pendal sous lequel doit se faire la principale cérémonie. A côté du pendal est plantée une gran-

de perche à laquelle sont attachées deux branches d'arbres différens, l'un appellé *Aléme*, & l'autre *Amergoufin*, que les Indiens disent être la femme du premier, & qu'ils regardent comme l'emblème du mariage. Quand les parens sont assemblés, on offre aux Dieux un gâteau, que les femmes invitées au mariage doivent manger : ensuite le futur se rend au pendal, paré de tous ses joyaux, & ayant le corps parfemé & orné de guirlandes de fleurs. Il est porté dans un palanquin (a) suivi de toute la

(a) C'est, dans l'Inde, la voiture de tous les grands & des gens riches. La mollesse qui caractérise ces peuples n'a rien à desirer du côté de cette commodité. Un palanquin est exactement un petit bois de lit garni d'un matelas & de deux coussins de quelque étoffe précieuse, & couvert d'un dais de drap ou de velours brodé en or, que traverse un gros bâton de bambou auquel toute cette machine tient par des cordons de soie. On appelle les porteurs *Boués*. Il en faut toujours quatre, & huit, lorsqu'on a

parenté & d'une foule de spectateurs qui précèdent les instrumens du pays. En descendant du palanquin, le prétendu trouve sa future belle-mère préparée à lui laver les pieds : mais comme il doit immédiatement après s'aller purifier tout le corps, elle le déshabile & ne lui laisse qu'une simple toile qui le couvre depuis la ceinture jusqu'à mi-jambes. On fait la même cérémonie à la prétendue. L'un & l'autre vont se laver à l'étang par des chemins différens. Au sortir du bain, ils reprennent leurs ornemens & retournent au pendal avec la même suite & la même symphonie. Un Brame bénit le *Taly*, le donne à toucher à tous

une route à faire, parce qu'alors ils se relaient mutuellement. La personne qui est portée dans le palanquin peut se coucher tout de son long. Le mouvement doux & égal de cette voiture provoque le sommeil, & on y dort fort à son aise.

les assistans de distinction , & le présente ensuite au mari qui l'attache au cou de sa femme. Aussitôt on entend retentir les instrumens , on tire des boëtes & l'on fait un vacarme effroyable. Après que le *Taly* est attaché , les nouveaux époux s'asseient sur une espèce de trône pour se faire voir de tous les spectateurs. Cependant on apporte les offrandes destinées au Dieu *Pouléar* (a) ; mais à toutes ces cérémonies succede bientôt un spectacle nouveau & qui amuse beaucoup toute l'assemblée. On a un poisson artificiel attaché à un fil , on le jette dans un grand vase plat rempli d'eau , & un des parens du mari le fait tourner continuellement. La nouvelle mariée , pour faire voir

(a) Les Indiens prétendent que *Pouléar* influe tellement sur les mariages , que son père *Routren* ayant voulu se marier en secondes nocces , fut obligé de l'adorer pour se le rendre propice.

son adresse , prend un petit arc & une flèche , & tire sur ce poisson. Si elle le touche du premier coup, outre l'admiration & les applaudissemens qu'elle s'attire , on en augure encore bien pour le succès du mariage ; si elle le manque après trois coups, c'est un mauvais présage pour l'avenir.

Le lendemain les deux époux parcourent en palanquin toutes les rues de la ville au son des instrumens du pays. Les filles dévouées aux plaisirs publics , & connues sous le nom de *Mongamy* ou *Bayaders* (a), assistent

(a) Ces filles vivent en communauté sous la direction de quelques vieilles femmes ; elles ne peuvent refuser qui que ce soit pour un prix fixe & assez modique. Les Européens sont les seuls qu'elles mettent à contribution ; leur aversion pour des gens qu'elles regardent comme des barbares , ne peut être suspendue que par la force de l'intérêt. Au reste elles mettent en usage tout ce que l'art a de plus séduisant pour plaire. Leur habillement est aussi riche que voluptueux. On y voit éclater l'or & les pierres précieuses. La

à cette seconde cérémonie & en font le principal ornement. Leur fonction est de danser devant le palanquin, chaque fois qu'il s'arrête, & de chanter en s'accompagnant de leurs *Gomgoms*, espèce de petits tambours. Ce cortège s'arrête de tems en tems devant les maisons des parens des nouveaux époux, & ils en reçoivent toujours quelques présens. Après cette bruyante procession, le mari reconduit sa femme dans la maison de son père, où elle demeure jus-

seule chose qui puisse les défigurer à des yeux étrangers, c'est un anneau ou une perle enchassée, qu'elles pendent à leurs narines, mais on s'accoutume bientôt à ne trouver que des beautés dans ces sirènes. Elles aiment les fleurs & les parfums avec passion; on prétend même que dans le particulier elles parent leur sein d'un collier de fleurs appellées *Mogri*, dont l'odorat excite, dit-on, la volupté. Au surplus ces filles n'ont rien de cette impudicité grossière & de cette effronterie révoltante que l'on reproche avec raison aux Messalines Européennes.

qu'à ce que la nature lui donne les facultés nécessaires pour devenir mère.

Lorsqu'un Rajepout meurt, sa femme est obligé de se brûler vive, soit qu'il ait péri par les accidens de la guerre, ou par les maladies : & il est assez ordinaire que les Rajepouts laissent leur vie sur un champ de bataille, tous ceux qui n'ont point de domaine en souveraineté, étant militaires. L'arme dont ils se servent le plus communément, est une demilance qu'ils manient avec la plus grande dextérité. Un Rajepout, après avoir vû une fois l'ennemi, se déshonoreroit à jamais s'il prenoit la fuite; ce qui est cause d'une précaution dont ils usent ordinairement d'aller par un chemin détourné, ou d'éviter de camper en face de l'ennemi pour pouvoir assurer en cas de retraite, qu'ils n'ont rien fait contre l'honneur de leur caste.

Dès que la mort d'un Rajepout est confirmée , la veuve n'a , pour se préparer à mourir , que trois jours pendant lesquels on dispose le bucher. Au terme marqué , elle sort de sa maison en pompe , & accompagnée de tous ses parens ; arrivée au lieu de cette cruelle scène , elle distribue ses joyaux & s'approche du fossé où le feu est déjà allumé. Cependant on jette du saffran & du beurre dans les flammes , on récite quelques invocations , après quoi cette infortunée s'avance vers le bucher , recule par trois différentes fois, pousse un cri afin que l'on ôte le garde-feu qu'il est d'usage de mettre sur le bord du fossé , & à l'instant même , elle s'élançe au milieu des flammes où elle est aussi-tôt étouffée (a).

(a) On remarquera que les cérémonies qui s'observent ici sont bien différentes de celles que pratiquent les veuves des Brames. Il y a

Il est incroyable combien on prodigue de louanges & d'honneurs à cette héroïne. On la regarde dès-lors comme une Déesse, on l'invoque. Mais si quelque veuve manque de courage, ses parens la poussent avec violence dans le bucher, & avec la vie, elle perd encore l'honneur & l'estime de sa caste.

MARIAGES DES CHOUTRES.

Les cérémonies que les Choutres observent dans leurs mariages, sont les mêmes que celles des autres castes jusqu'au moment d'attacher le *Taly*. Pour lors un des frères du prétendu, ou son parent le plus proche, se présente à la porte de la jeune fille qui sort aussi-tôt de la maison; mais il l'arrête en lui demandant où

encore cette différence que celles-ci peuvent se dispenser de se brûler, au lieu que les veuves des Rajepouts y sont forcées.

elle porte ses pas , & à quel dessein ? Elle répond que c'est pour chercher un mari. Dès ce moment on entame les cérémonies , & le prétendu arrive avec sa famille , au son des instrumens , pour attacher le *Taly*.

Il y a dans cette caste un usage qui ne subsiste point dans les autres. Quand un mari est dégoûté de sa femme, il lui donne une certaine fleur qui est un signal de répudiation , après quoi les deux partis peuvent contracter ailleurs.

DES PARIAS.

Aux mariages des Parias & autres basses castes , les nouveaux mariés s'habillent comme les Brames , & imitent toutes leurs cérémonies ; mais personne n'y assiste , à moins qu'il ne soit de la même caste.

OBSERVATIONS GÉNÉRALES.

Les grands Seigneurs & les gens riches ont plusieurs femmes , mais elles ne jouissent pas toutes du même rang. La première, qui est toujours d'une condition égale à celle de son mari , regarde ses compagnes avec tout le mépris que lui inspire l'orgueil de sa naissance. Cette conduite dédaigneuse est encore fondée sur la certitude de ne pouvoir jamais être répudiée ; (j'en excepte la caste des Choutres.) Chez les Maures qui habitent l'Inde , cette première femme s'appelle *Begom* , c'est-à-dire , femme heureuse. Leur unique occupation est la parure ; mais malgré tout l'art qu'elles emploient pour plaire à leurs maris , souvent la rivale la plus obscure a la préférence , & on a vû quelquefois une *Begom* , ainsi sacrifiée , ensevelir dans une mort volontaire la honte d'avoir

été témoin du triomphe de son ennemie. Quelques-unes plus attachées à la vie, font tomber tout le poids de leur vengeance sur l'objet de leur jalousie & de leur haine. Le poison le plus subtil est mis en usage, & les maris étouffent le plus souvent leur ressentiment par égard & par crainte pour la famille de ces *Begoms*.

Il n'y a d'enfans légitimes que ceux qui naissent de la première femme. Cependant tous partagent également la succession du père, à moins que celui-ci n'ait fait quelque disposition particulière.

DES OBSÈQUES DES INDIENS.

On n'enterre parmi les Indiens que les adorateurs du *Lingam*, qui forment une caste appelée *Andis*, & on ne dépose jamais le corps mort dans les temples, (car ce seroit, selon eux, une chose abominable,) mais on le

porte & on l'enterre dans un champ éloigné de toute habitation. Les Indiens des autres castes brûlent leurs morts dans un lieu en pleine campagne destiné à cet usage.

A moins qu'un Brame ne meure subitement, on ne le laisse jamais expirer dans sa maison, parce que l'on est persuadé qu'elle contracteroit la plus grande souillure. Ainsi quand on juge que le malade est à l'extrémité, on le porte hors de sa maison sous un appentis (a); s'il expire avant qu'on puisse le transporter, on enlève le corps le plus promptement possible, ensuite on brise tous les meubles qui sont dans la maison, & on n'y rentre qu'après l'avoir lavée & purifiée avec du *Tanni*. Lorsque le Brame meurt sous l'appentis, tous les parens s'assemblent autour

(a) Toit de charpente soutenu par quatre colonnes & couvert de feuillage.

du corps , la poitrine découverte , la frappant des deux mains , & appellant le mort par son nom ; après quoi ils font trois fois le tour de l'appentis en chantant un hymne à la louange du défunt. Pendant ce tems on habille le mort à neuf , on lui frotte le front de sandal préparé , & on le porte sur un brancard au lieu où est dressé le bucher. Le cortège est précédé par des instrumens dont le son lugubre annonce la nature de la cérémonie , & pendant la marche on tire des boëtes. Quand le corps est consumé , chaque assistant va laver ses habits , & au lieu de rentrer dans leurs maisons , tous se mettent sous de petites huttes couvertes d'une espèce de grand feuillage qu'ils disent représenter la mort , & ils y demeurent plusieurs jours occupés à pleurer le défunt.

Si la veuve n'a pas le courage de

se brûler pour tenir compagnie à son mari dans l'autre monde, ses plus proches parentes viennent mêler leurs larmes avec les siennes. Le dixième jour, on se rassemble en même nombre que le premier, & on forme une espèce de procession de deuil accompagnée de cris épouvantables. Après quoi la veuve se jette au cou d'une de ses compagnes, également éplorée, & la tient serrée dans ses bras; jusqu'à ce que d'autres veuves lui aient détaché le *Taly*, aucune femme actuellement mariée ne pouvant faire cette fonction: celle du défunt n'est réputée veuve qu'après cette cérémonie. Dès ce moment elle est obligée de faire un sacrifice au Dieu *Yamen*, de régaler quatre ou cinq Brames, & même de les habiller une fois, si elle en a le moyen. Un devoir plus essentiel encore pendant le reste de sa vie, est de célébrer l'anniversaire de la mort

de son mari. Cette dernière coutume s'observe inviolablement dans toutes les castes.

DES PÉNITENS INDIENS.

Les Européens auront peine à concevoir comment des hommes efféminés par le climat, & corrompu par une religion également superstitieuse & impudique, ont le courage de se livrer volontairement aux tourmens les plus longs & les plus cruels. C'est cependant ce que font tous les jours les Indiens qui se rendent pénitens. Mais de quel excès n'est pas capable l'orgueil ? Sans la certitude d'être regardés par le vulgaire comme des Dieux, & de recevoir, comme eux, des offrandes & des hommages, je crois que tous ces pénitens renonceroient bientôt à leur pénible métier.

Tous les voyageurs, qui ont écrit avec connoissance de cause, s'accordent en général sur les loix extravagantes

vagantes que ces pénitens se font imposées ; mais pour en donner une idée plus étendue , j'entrerai dans quelque détail.

Il y en a parmi ces pénitens qui portent une grille de fer en forme de fraise. Elle excède leurs épaules de huit à neuf pouces. Ils ne peuvent plus l'ôter eux - mêmes ; elle est rivée , & quand ils veulent dormir , on leur met un couffin sous la tête , sans quoi ils ne pourroient l'appuyer nulle part. Ils se servent , pour boire , d'une gourde à long cou , parce qu'ils ne peuvent pas porter leurs mains à la bouche.

D'autres tiennent , toute leur vie , les bras étendus : dans les commencemens ils se les font attacher à un mur , mais lorsque les muscles ont contracté cette tension au point que les bras ne sont plus flexibles , ils demeurent librement dans cette posture. On appâte cette sorte de pé-

nitens, avec les meilleurs mets, & chacun s'empresse de leur apporter son contingent, persuadé que c'est la plus grande œuvre qu'il puisse faire (a).

On en voit qui se font porter dans une chaise fort étroite garnie de pointes de clous qui leur déchirent le corps. Les dévots & les dévotes viennent tirer ces clous, moyennant une pièce d'argent, & ils les conservent comme des reliques.

Plusieurs de ces pénitens se percent aussi la langue d'une flèche de fer, & vont ainsi dans les rues demander l'aumône.

Il y en a quelques-uns qui se font accrocher par la peau du dos à une espèce d'estrapade où ils demeurent

(a) On peut voir, au Cabinet des Estampes de la Bibliothèque du Roi, une partie de ces différentes figures de pénitens peintes assez fidèlement par un voyageur.

suspendus pendant quelques minutes. Après quoi, chacun vient les toucher comme des saints ; mais cela ne se pratique qu'une fois l'an, le jour de la fête de leurs Idoles.

Enfin d'autres, dont la pénitence est plus modérée, n'osent entrer dans les Pagodes, & se roulent par humilité autour du temple.

Mais les plus renommés de tous les pénitens répandus dans l'Inde, sont les Faquirs, dont le plus grand nombre suit la Religion Mahométhane. Il est difficile de rendre jusqu'à quel point ces Faquirs affectent tous les dehors des vertus & de la pauvreté en particulier. Leur abandon extérieur des commodités de la vie va jusqu'à la négligence la plus répugnante, & à la plus grande malpropreté. Leurs cris & leurs gémissemens sur leurs fautes & sur celles des peuples leur attirent le plus grand respect, & les différentes po-

stures gênantes auxquelles ils se dévouent, les font regarder comme des êtres plus qu'humains. Aussi va-t-on les consulter sur l'avenir. Outre le don de prophétie, on leur attribue encore la vertu de donner la fécondité aux femmes stériles, & celles-ci manquent rarement d'aller trouver ces hypocrites, avec des présens qui sont fort bien reçus. Cet hommage est presque toujours suivi des plus heureux effets.

MORALE DES INDIENS.

J'aurois dû parler plus haut de la morale des Indiens, mais comme cet article peut être détaché, je ne le traiterai qu'en passant, & pour en donner seulement une idée au lecteur.

Le seul traité de morale que nous ayons de ce peuple, a été écrit par un ancien & fameux Docteur de l'Inde, appelé *Vallouren*. Son livre est

intitulé *Coral*; je me contenterai d'en citer les passages les plus intéressans pour faire connoître les dogmes des Indiens éclairés, bien différens de tous les contes ridicules dans lesquels leurs Brames entretiennent le vulgaire.

MAXIMES TIRÉES DU LIVRE
NOMMÉ CORAL (a).

Dieu est éternel, & le commencement ou principe de toutes choses, comme la lettre *A* est la première de toutes les autres.

✱
Toutes les sciences ne sont que vanité à ceux qui n'adorent pas Dieu.

(a) Ces maximes sont extraites d'un manuscrit précieux apporté de l'Inde par M. de Mondave, ancien Colonel. Le texte est d'un côté, & la traduction de l'autre. Ce manuscrit est déposé à la Bibliothèque du Roi.

Les bonnes œuvres sont les plus précieuses richesses des hommes.

Heureux ceux auxquels les cinq sens de nature sont soumis.

Le corps est fortifié par les nerfs, l'ame doit l'être par l'amitié.

On est obligé de nourrir son prochain, avec le même soin que l'on nourrit son fils.

Celui qui est humble, & qui se fert de paroles douces & honnêtes, n'a pas besoin de parure; sa conduite lui en fert.

L'aumône du riz (le pain chez eux) est sans contredit la plus estimée, mais la douceur de la parole la surpasse.

Un homme à qui, dans le tems de son affliction, on rend un service, quelque petit qu'il soit, fut-il comparable à un grain de moutarde, doit le regarder grand comme un palmier.



Une femme qui conduit la dépense de sa maison suivant ses revenus, donne bonne réputation à son mari.



Quoique l'origine des femmes soit le péché, si elles se comportent avec pureté & chasteté, elles seront mises au rang des Dieux.



Il n'y a pas de plus grand pécheur que celui qui desire la femme de son prochain.



Le son des instrumens de musique paroît beau à ceux qui n'ont pas entendu le gazouillement de leurs enfans.

Comme la terre supporte ceux qui la foulent aux pieds, & lui déchirent le sein en labourant, de même devons-nous rendre le bien pour le mal.

Il est grand de pardonner des offenses, il est plus grand de rendre le bien pour le mal.

L'ornement des Grands est d'imiter la juste balance en jugeant les autres.

Celui qui ne vit que pour engraisser son corps, ne peut pas aimer son prochain.

La pénitence est une bonne oeuvre, lorsqu'en la faisant, on fait obéir les cinq sens, autrement ce n'est qu'hypocrisie.

✱
Ce ne sont pas les lampes qui doivent éclairer les Grands, c'est la vérité pure & naïve qui leur doit servir de lumière.

✱
C'est une chose énorme que de témoigner sa colère à un supérieur, mais l'énormité est plus grande de la faire éclater sur un inférieur.

✱
Nous ne sommes pas certains de vivre un seul jour, cela ne nous empêche pas de songer à mille choses.

✱
Les maux que nous ferons aux autres, nous poursuivront, ainsi que notre ombre suit notre corps.

PRÉJUGÉS DES INDIENS CONTRE
LES EUROPÉENS.

Les Indiens donnent le nom de *Frangis* à tous les Européens qu'ils

connoissent. Ils ont attaché à ce nom une idée si ignominieuse, que c'est la plus grande insulte qu'un Indien puisse faire à un autre Indien de l'appeler *Frangui*. Il ne faut pas juger de l'aversion de ce peuple, par ce que l'on voit sur la côte où l'habitude l'a familiarisé davantage avec nos mœurs & nos coutumes; mais c'est dans l'intérieur du pays & au milieu des possessions Indiennes, que l'on découvre aisément tout le mépris que cette nation a pour nous. Un *Frangui*, suivant eux, est un homme sans naissance, puisqu'il n'est lié par les loix d'aucune caste, & que tout lui est indifférent; un homme sans politesse, parce qu'il ne pratique rien de ce qui constitue chez eux le bel usage & la propreté, comme le bain fréquent, la manière de manger, l'application du sandal & mille autres petites cérémonies; enfin ils regardent un Européen comme un

homme fans délicatesse, parce qu'il mange du bœuf, & boit du vin. Croiroit-on qu'un Brame se laisseroit plutôt mourir de faim, que de prendre, dans la plus grande extrêmité, de la nourriture offerte ou préparée par un Européen.

Pour moi, je pense que si les premiers Portugais qui se sont établis dans l'Inde, avoient eu égard au foible de ces peuples, & qu'ils eussent gardé certains ménagemens, comme de ne point tuer de bœufs en leur présence, de ne point se faire servir par des *Parias*, je pense, dis-je, que les Indiens nous mépriseroient moins aujourd'hui, & que les Missionnaires en eussent tiré meilleur parti. Le plus grand mal encore & le plus grand obstacle à la propagation de la Religion Chrétienne dans l'Inde, a été l'intempérance des premiers conquérans; les Indiens regardant comme infâme quiconque s'enivre,

concurrent , dès-lors , pour les Européens, ce mépris qu'ils conservent encore, & qu'ils transmettent de père en fils.

Pour prouver l'horreur que tous les Indiens ont pour l'ivrognerie, on cite une histoire que l'on dit être arrivée à Outrémalour , Pagode située dans le Carnate, & où nous avons eu de tems à autre une petite garnison.

Une jeune Bramine, fille unique d'un père fort riche, devint éperdûment amoureuse d'un soldat François. La violence de sa passion lui fit bientôt franchir tous les préjugés attachés à sa caste ; elle l'aborda un jour sur le bord d'un étang écarté, & lui fit l'aveu de ses sentimens avec cette timidité naïve qui rend si bien les expressions de l'ame. Le soldat frappé de la beauté de cette jeune personne, & enchanté de cette bonne aventure, lui fit mille protesta-

tions de l'aimer toujours. Dès ce moment sa maîtresse lui proposa de quitter l'Inde, & de prendre le chemin de l'Europe où elle le suivroit pour se marier avec lui suivant sa religion. Le soldat hésita d'autant moins, que la jeune personne promit de lui fournir assez d'argent, non-seulement pour obtenir sa liberté, & acheter secrettement tout ce qui seroit nécessaire pour leur voyage, mais encore pour vivre dans l'aisance le reste de leurs jours. Elle lui donna rendez-vous pour le lendemain au même endroit, où, en effet, elle lui apporta un petit sac rempli de pagodes d'or, en lui disant qu'elle lui en donneroit encore dix fois davantage: le soldat qui ne s'étoit jamais vû possesseur de la centième partie de cette somme, ne put cacher sa joie, & eût l'indiscrétion de laisser entrevoir une partie de sa fortune naissante à ses camarades, qui l'enga-

gèrent à les régaler, & burent, ainsi que lui, outre mesure pendant plusieurs jours de suite. La jeune Brahmine allarmée de ne point revoir son amant, ne quittoit presque plus le lieu du rendez-vous; mais un soir qu'elle revenoit de l'étang où son inquiétude l'avoit conduite, elle le rencontra à quelque distance de la Pagode, ayant les yeux égarés & pouvant à peine se soutenir; elle voulut lui parler, mais comme il gesticuloit pour se justifier, il tomba à la renverse. Sa malheureuse amante, conçut tant d'horreur de ce spectacle, qu'elle se retira en laissant échapper quelques larmes. Depuis cet instant, elle n'a jamais reparu dans son pays. On peut juger du regret qu'eût notre soldat, lorsque les fumées du vin eurent fait place à la raison.



DE QUELQUES PARTICULARITÉS
relatives à l'Histoire naturelle de l'Inde.

HOMME QUI FAIT DANSER
LES SERPENS.

IL seroit presque impossible de croire qu'il se trouve dans l'Inde des hommes dont le talent consiste à apprivoiser les serpens les plus dangereux, & même à les faire danser au son d'un instrument, si ce fait n'étoit appuyé sur les témoignages les plus authentiques. Il n'a pas fallu moins que l'évidence pour vaincre mon incrédulité. Je ne suis pas le seul voyageur qui parle de cette éducation bizarre des serpens. Jean-Henri Grosse en cite un trait, & tous ceux qui ont séjourné quelque-tems sur les côtes de Coromandel ou Malabare, ont pû jouir du même spectacle.

Voici celui dont j'ai été témoin oculaire, ainsi que plusieurs de mes camarades. L'armée Françoisse étoit campée dans l'enceinte de la fameuse Pagode de Cangivarom, à trente lieues environ de Pondichéry. Plusieurs Officiers de notre brigade avoient fait porter leur lit de camp sous une espèce de portique terminée par une petite chambre obscure & inhabitée. Un matin, comme nous nous disposions à sortir de la Pagode, nous vîmes arriver un homme qui portoit deux paniers ronds au bout d'une perche, & qui nous demanda en langue Maure, si nous voulions voir danser des serpens. Ma curiosité fut vivement piquée, & enchanté d'avoir enfin trouvé l'occasion de la satisfaire, j'engageai mes camarades à accepter la proposition du Maure. Cet homme, après avoir préludé quelque tems avec son instrument, qui pour le son & la forme ressem-

ble à un flageolet (a), découvrit les paniers. Aussitôt les serpens (b) se dressèrent & se mirent à balancer leurs têtes en cadence, tandis que leur conducteur jouoit différens airs. Dès que l'instrument cessa de se faire entendre, ils se replièrent en rouleaux dans leurs paniers, & le Maure les couvrit sur le champ. Comme nous lui donnions quelques pièces d'argent, nous remarquâmes qu'il regardoit avec surprise du côté de la petite chambre qui étoit dans le fond du portique, & dont l'entrée étoit embarrassée par une touffe de grandes herbes. Nous lui demandâmes quel pouvoit être le fu-

(a) On n'apprivoise & on ne fait danser les serpens qu'avec cet instrument, dont les sons ont pour ces animaux une vertu attractive.

(b) Ces serpens sont ordinairement de ceux que les Portugais ont nommés *Cobra do Capello*, parce qu'ils ont au-dessous de la tête qui est petite, un cou fort large qui forme une espèce de chaperon.

jet de son étonnement. Il s'avança, & après avoir considéré de plus près la nature de ces herbes, il revint en nous disant que, si nous voulions lui donner une pagode d'or, il feroit fortir, en notre présence, un serpent de ces herbes par le charme de son instrument. Il ajouta qu'il y en avoit immanquablement plusieurs dans cet endroit, & que sa présomption étoit fondée sur ce qu'il avoit remarqué parmi ces herbes une espèce que ces animaux aiment beaucoup, & qui indique ordinairement le lieu de leur retraite. Nous soupçonnâmes d'abord de la supercherie dans la proposition de cet homme; mais enfin nous consentîmes à lui donner la pagode d'or, bien déterminés à suivre cette découverte de près. Notre homme s'arma d'un bâton qu'il mit sous son bras, & commença à jouer de son instrument, en s'avançant insensiblement vers la touffe d'herbes. Nous

nous tenions tous derrière lui, afin qu'aucun de ses mouvemens ne nous échappât. Au bout de dix à douze minutes, comme il enflait par degré les sons de son flageolet, nous distinguâmes le sifflement d'un serpent, & bientôt nous vîmes paroître sa tête au-dessus des herbes. Pour lors le Maure s'approcha doucement, & comme l'animal parut prêt à s'élan- cer sur lui, il quitta son instrument, se saisit du bâton qu'il tenoit sous le bras, & entortilla le serpent avec une adresse surprenante; ensuite il le prit au cou qu'il tint ferré, & pré- senta à l'animal un petit morceau de drap écarlate avec lequel il lui cre- va la vessie que la plupart des ser- pens ont dans la bouche, & qui con- tient leur venin. Cette opération fai- te, il mit le serpent dans un des pa- niers, en nous assurant que, sous peu de jours, il seroit aussi apprivoisé que les autres.

Il est à remarquer, que, si l'on mettoit une gouffe d'ail dans le panier, les serpens ne danseroient pas, tant qu'ils en sentiroient l'odeur. Cette singularité ne peut provenir que de l'antipathie que ces animaux ont, sans doute, pour cette plante.

ARBRE QUI SE REPRODUIT, NOMMÉ
L'ARBRE DE RACINE.

Cet arbre est un des plus curieux qu'il soit possible de voir. Sa tige s'élève d'abord comme celle des autres arbres, ensuite ses plus longues branches se recourbent jusqu'à terre, & s'y attachent par les filamens qui deviennent des racines. Le suc qu'elles reçoivent de leur père nourricier, les font redresser & bientôt former un second arbre. Les principales branches de celui-ci retombent comme celles du premier, prennent racine, se relèvent & ainsi suc-

cessivement; ce qui forme des allées en berceaux fort agréables & très-ombragées. Un seul de ces arbres suffit pour garnir, avec le tems, un terrain de quinze à vingt toises.

L'ANIMAL APPELLÉ HONTEUX.

Les Portugais l'appellent *Bicho-Vergonhonso*, ce qui veut dire animal honteux. Ce nom lui a été donné parce qu'il se cache & qu'il se met en boule comme un hérisson. Il a le corps couvert d'écaillés très-fortes, de la grandeur d'un écu. Ses pattes de devant sont garnies d'ongles pointus & longs d'un doigt, avec lesquels il gratte la terre, & fait son terrier. Sa tête se termine en pointe, & sa bouche est fort étroite; il se tient dans les bois & dans les endroits où il y a beaucoup de fourmilières. Pour prendre les insectes dont il se nourrit, il se sert de sa langue qui est très-gluante. Lorsqu'il se met en boule,

il porte sa tête sous le ventre, & replie sa queue sur le dos. Il est impossible de le dérouler avec les mains; ce n'est qu'en lui jettant de l'eau que l'on vient à bout de le faire déployer. Cet animal a cela de particulier, qu'aux deux côtés de l'estomac, sont pendues deux bourses remplies de petits vers longs de deux pouces, & aussi minces qu'une chanterelle.

S I N G E S.

Ces animaux sont si communs dans l'Inde, que, dans plusieurs villages, les toits des maisons en sont couverts. Ils incommodent beaucoup les habitans; mais leur respect pour la métempychose ne leur permet pas de leur faire aucun mal; ils se croient au contraire obligés de les nourrir. Pour cet effet ils les appellent dans la cour à certaines heures du jour, & leur jettent, soit du riz, soit des fruits que ces animaux aiment beau-

coup , comme bananes , gouvaves , mangues , &c. Ces singes font si accoutumés à la voix de leurs bienfaiteurs qu'ils accourent sur le champ , & il est curieux de les voir s'accroupir en rond pour faire leur repas. Mais pour jouir de ce spectacle , il faut se cacher ; la vûe seule d'un étranger les effaroucheroit. J'ai souvent été à la chasse de ces animaux dans une aldée près d'Arcate , capitale de la Nababie du même nom. Pour les tirer plus sûrement , je me postois au coin d'une rue , & je profitois de l'instant qu'ils paroissoient sur les toits où ils courent ordinairement les uns après les autres , & où le moindre bruit dans la rue les attire sur le bord.

Les femelles ne font jamais qu'un petit qu'elles portent sous leur ventre , où il s'attache en passant ses pattes par-dessus le dos de la mère , & celle-ci court avec ce fardeau aussi le-

stement que si elle n'en avoit pas.

Les singes qui viennent de l'île de Sumatra, sont de la plus grosse espèce. Il y en a qui ont jusqu'à quatre pieds de haut. Leur colère, ainsi que leur passion pour les femmes, sont également à craindre. On en citoit à Pondichéry un exemple qui manqua avoir les suites les plus malheureuses. Un de ces gros singes qui étoit enchaîné dans une loge derrière la principale porte d'une maison, s'avisa, un jour qu'une jeune négresse entroit dans la cour & passoit par mégarde trop près de la loge, de la saisir par ses vêtemens, & de l'entraîner avec violence. Déjà il la dépouilloit & se mettoit en devoir d'assouvir sa brutalité, quand les cris de la jeune fille, qui alloit succomber aux efforts du satyre, attirèrent plusieurs domestiques armés. Ce ne fut qu'avec la plus grande peine que l'on vint à
bout

bout de la délivrer, l'animal furieux de se voir enlever sa proie, blessa plusieurs personnes, & on fut obligé, quelques jours après, de le tuer, parce que, depuis cet instant, il n'étoit plus possible à qui que ce fût de l'aborder impunément.

HOMME DES BOIS.

On appelle homme des bois une classe de singes qui tient beaucoup plus de l'espèce humaine que les singes ordinaires. On prétend que ces hommes des bois tirent leur origine du mélange horrible d'un singe avec une négresse. Quoiqu'il en soit, on ne peut s'empêcher d'être frappé de leur ressemblance étonnante avec notre espèce: ils marchent quelquefois droit ainsi que nous, semblent comprendre ce qu'on leur dit, & ne sont point farouches comme la plûpart des autres singes; d'ailleurs ils ont beaucoup d'adresse & de légéreté;

mais on les voit toujours tristes. On diroit qu'ils sont honteux de leur existence. J'en ai vu qui pleuroient presque sans cesse. On m'a assuré qu'il y en avoit eu un dans une maison de Pondichéry qui aimoit beaucoup le café, & qui venoit chaque jour en boire une tasse à la table de son maître. Les femelles ont le sein placé & formé comme les femmes; elles sont plus petites que les mâles qui n'ont guères que deux pieds & demi de hauteur, & elles éprouvent, ainsi que les femmes, des pertes périodiques.

RATS PALMISTES.

Le rat palmiste est une espèce de petit écureuil gris & rayé de noir. Il grimpe sur les arbres, & saute de branche en branche avec la même légèreté que celui-ci. On en trouve quantité sur les grands chemins. Ils sont nommés palmistes, parce qu'ils

se tiennent sur les palmiers préféra-
blement à tout autre arbre. Ils ne se
nourrissent que de fruits.

CAYMANS.

Le cayman est, à peu de choses
près, l'animal que nous connoissons
sous le nom de crocodile. Comme
lui, il est vorace, & s'il attaque un
homme, peut d'un coup de dents
lui emporter un membre. On n'en
voit guères que dans les fossés des
principales forteresses des Princes In-
diens, où ils les nourrissent pour la
sûreté de la place. Dans le tems que
j'étois à Arcate, j'en vis un à fleur
d'eau qui me parut avoir sept à huit
pieds de long. Les Indiens ont une
grande frayeur de ces animaux, &
regardent comme presque imprena-
bles les places dont les fossés en sont
remplies.

SALAMANDRES.

Ce que l'on nomme dans l'Inde salamandre, est une espèce de lézard de couleur rougeâtre, & long d'un pied entre queue & tête. On en trouve difficilement. J'en ai mangé une seule fois; la chair en est fort délicate & très-blanche; elle passe d'ailleurs pour un excellent antiscorbutique.

SCORPIONS.

Le scorpion est si connu, que je me dispenserai d'en faire la description. Il y en a de deux espèces dans l'Inde. Les uns sont appelés scorpions domestiques & les autres scorpions de roche. Ceux-là sont petits, blancs, & ne se trouvent que dans les maisons. Ceux-ci, au contraire, sont noirs, de la grosseur d'une écrevisse, & se tiennent ordinairement entre les pierres. La piquûre des pre-

miers n'est point dangereuse ; mais celle des seconds est quelquefois mortelle. Les Indiens ont une pierre, qu'ils appellent la pierre de scorpion, & qui est un spécifique immanquable contre la piquûre de ces animaux. Lorsque quelqu'un a été piqué, on applique sur le champ cette pierre à la blessure ; si la pierre est bonne, elle doit tenir, malgré les efforts que l'on peut faire pour la secouer. Dès qu'elle a succé le venin, elle tombe d'elle-même, & pour la purifier, on la jette dans un verre plein d'eau où, après quelques minutes, elle excite de petits bouillonnemens. On vend beaucoup de ces pierres fausses ; mais comme les véritables sont fort chères, les gens prévenus n'en achètent qu'après qu'un Indien en a éprouvé la vertu sur lui-même, en se faisant piquer à la main par un de ces gros scorpions que ces Mar-

chands portent toujours dans de petits sacs de peau , pour servir à cette expérience. Quelques informations que j'ai pu faire, je n'ai découvert autre chose touchant cette pierre, sinon que c'est une composition de matières rares & précieuses. Sa forme est un petit ovale ; elle est de couleur jaspée & a environ huit lignes d'épaisseur.

ÉLÉPHANS.

Tant de voyageurs ont parlé de l'éléphant , que je ne m'arrêterai point à dépeindre sa figure, ni sa grosseur, ni la manière dont il fléchit le genouil pour donner plus de facilité à le charger , & comment il lève la jambe pour que son cornac (ou conducteur) puisse monter plus aisément sur lui. Si l'on veut consulter le onzième volume de l'Histoire Naturelle de M. de Buffon, on y trouvera une ample description de

cet animal , enrichie des notes les plus curieuses , communiquées en partie par M. de Buffy qui a résidé plusieurs années dans les Etats du Roi de Golconde.

On ne peut disconvenir en général que l'éléphant ne soit de tous les animaux celui qui a le plus de sagacité , d'intelligence , & j'oserois dire de raison. On cite de lui des traits qui pourroient servir d'exemple à l'humanité.

Tout le monde a été témoin à Pondichéry de la reconnoissance étonnante d'un éléphant qui , avec sa trompe , défendit son bienfaiteur contre toute une patrouille. Il semble que l'éléphant entende tout ce qu'on lui dit. Veut-on l'engager à rendre un service pénible & extraordinaire , il faut lui parler avec douceur , le flatter , lui détailler les raisons de nécessité , & sur-tout lui pro-

mettre de l'araque (a) ou quelques fruits qu'il aime beaucoup. On a vû de ces animaux se laisser charger, en pareil cas, de fardeaux énormes, & succomber ensuite à leur courage par l'épuisement total des forces. Mais il est dangereux de ne pas remplir les promesses qu'on leur a faites, ou de les maltraiter de paroles. Parmi les éléphants que l'on avoit coutume de mener boire à l'étang de Vilenour, il y en avoit un, le plus petit de tous, à qui un cordonnier disoit mille injures toutes les fois qu'il passoit devant sa boutique. L'animal ne sçachant comment se venger de cet homme qui étoit à l'abri, remplit un jour sa trompe d'eau & l'en inonda en passant.

La nourriture ordinaire de l'élé-

(a) Liqueur distillée avec des cannes de sucre, aussi forte que l'eau-de-vie.

phant est du riz cuit mêlé avec du beurre fondu qu'on nomme *mantèque*; il aime sur-tout les feuilles de bananier (a) & une espèce de glayeuls qui croît au bord des étangs. On peut juger par la grosseur de cet animal (b) de la quantité prodigieuse de vivres qu'il consomme. Lorsqu'il mange des feuilles d'arbres, il a soin de les bien secouer pour qu'il n'y reste pas de sable ni d'insectes.

Je terminerai ces notes sur l'éléphant par un trait de son discernement. On a souvent vû à Pondichéry de ces animaux fléchir le genouil pour une pièce d'argent qu'on leur jettoit, la ramasser ensuite avec leur trompe, mener leur conducteur au bazard (lieu où se tient le marché) laisser tomber l'argent devant une

(a) Figuier des Indes.

(b) J'en ai vû qui avoient jusqu'à quinze pieds de haut & qui étoient gros à proportion.

marchande , attendre patiemment qu'elle donnât la quantité de fruit convenable pour le prix , en présenter d'abord au conducteur & se contenter de ce que celui-ci ne vouloit pas.

CHAMEAUX , DROMADAIRES ,
BUFFLES.

Le chameau est si connu , que je me dispenserai de dépeindre sa figure. Cet animal est très - commun dans toute l'Asie. On ne s'en sert que pour porter des fardeaux. On le fait mettre à genoux , pour recevoir sa charge , & dès qu'il sent qu'elle est proportionnée à ses forces , il se relève de lui-même , & il seroit difficile alors d'ajouter à sa charge la moindre chose qui en augmentât la pesanteur. La chair du chameau est très-estimée des Maures ; ils ne s'en régalent guères qu'à l'occasion de

quelque fête solemnelle, ou d'un mariage. Encore n'y a-t-il que les grands Seigneurs qui fassent cette dépense.

Le dromadaire est en général plus petit que le chameau. Il est très-propre à la course, & peut, sans s'arrêter, faire cinquante lieues de suite. Les couriers que les Princes Indiens s'envoient réciproquement sont ordinairement montés sur des dromadaires. Le trot de cet animal est si rude qu'il donne les plus violens maux de cœur aux conducteurs encore novices. Il est curieux de le voir dans sa course arracher des branches d'arbres, & en séparer les feuilles qu'il mange sans ralentir sa marche.

Le buffle ressemble au bœuf, à cela près qu'il a les cornes beaucoup plus grandes & renversées sur le dos. Les Indiens ne se servent pour labourer leurs champs que de buffles; ces animaux sont en général fort hi-

deux, n'ayant que très-peu de poils sur une peau noire & huileuse. Les femelles donnent beaucoup de lait ; mais d'une qualité inférieure à celui de nos vaches. On n'en boit presque point d'autre dans la plùpart des Provinces de l'Inde.

CHIENS MARONS.

Le chien maron est une espèce de mouton sauvage qui a le poil long & lisse. Sa queue est très-petite ; mais le reste du corps ressemble assez à celui d'un mouton. Il pâit la nuit dans les prairies sur le bord des bois. Son bêlement approche du cri de l'homme ; ce qui a quelquefois occasionné des alarmes parmi les gardes avancées d'Européens nouvellement débarqués, qui s'imaginoient que des troupes d'Indiens venoient les attaquer.

On mange de ces chiens marons

au défaut de moutons qui sont très-rares ; mais la chair n'en est pas à beaucoup près aussi bonne. On est venu à bout de former des troupeaux de chiens marons qui suivent les armées.

C H E V A U X .

Les chevaux dont on se sert dans l'Inde , sont de plusieurs espèces. Ceux dont on fait le plus de cas , viennent de l'Arabie & de la Perse. Les Maures n'épargnent ni soins , ni dépenses pour s'en procurer de race ancienne & qui n'ait point dégénéré. Les chevaux Persans méritent surtout la préférence. A la taille la plus noble , au regard le plus fier , ils joignent la légèreté du cerf , la vivacité la plus grande , & un courage naturel qui les rend propres à la guerre. J'ai vû de ces chevaux qui coûtoient dix mille roupies (vingt-

quatre mille livres.) La manière dont on les panse, & dont on les nourrit, est totalement différente de celle que nous connoissons. Au lieu de les étriller, on les masse, c'est-à-dire, qu'on leur presse la chair, les nerfs, les jambes, & même les pieds qu'on leur leve l'un après l'autre, ce qui les délasse beaucoup plus vite. Chaque cheval a deux hommes pour le servir; le premier, que l'on nomme *Cavalleiro*, le panse, lui met la selle & le suit même à la course; le second, appelé *Herbeiro*, n'a d'autre fonction que de couper chaque jour deux bottes d'herbe fraîche (a) pour la nourriture du cheval. On ne donne ni paille, ni foin aux chevaux. Ce qui leur tient lieu d'avoine, est

(a) La rareté des prairies ne permet pas de faire du foin, & souvent on a beaucoup de peine à trouver de l'herbe.

une espèce de petites fèves (a) que l'on fait cuire souvent avec du beurre & qu'on leur donne ensuite dans un sac. Une autre particularité, c'est qu'on les purge presque toutes les semaines. On appelle cette médecine *massalle*; elle consiste en une boule qu'on les force d'avaler, & qui est composée de safran, d'ail & de beaucoup d'autres drogues échauffantes. Le cheval qui a pris un *massalle*, reste trois heures sans manger ni boire, les Indiens prétendent que ce soin est nécessaire pour entretenir l'appétit des chevaux & leur donner une nouvelle vivacité, que les trop grandes chaleurs leur feroient perdre sans cela.

Les chevaux Arabes sont moins légers que les Persans; mais plus propres à un voyage de long cours.

(a) On appelle ces fèves *conloux*. On en donne environ une pinte à chaque cheval.

On voit encore dans l'Inde une espèce de chevaux excellens, mais petits, dont la race vient d'Achem. Ils ont un amble naturel & si vif qu'il équivaut au petit galop des autres chevaux; ils sont de plus infatigables & peuvent faire communément trente lieues par jour.

On ne connoît point dans l'Inde les chevaux Hongres; ils succumbent nécessairement aux fatigues excessives causées en grande partie par les chaleurs. C'est aussi par la même considération qu'il n'y a que peu d'écuries, & que les chevaux sont toujours tenus à l'air, les deux pieds de derrière attachés par une longue corde à des piquets.

Les chevaux originaires de la côte de Coromandel sont petits, malfaits, mais propres à la course. Ils vivent, ainsi que les autres, jusqu'à vingt-cinq & trente ans. J'en ai vû de ce

dernier âge que l'on montoit encore & qui donnoient des marques de vigueur.

GIBIER ET CHASSE.

— On trouve dans l'Inde à-peu-près le même gibier qu'en France, avec cette différence que les lièvres sont moins communs & plus petits, & que la perdrix a aussi moins de fumet. En revanche les beccassines dont toute la côte de Coromandel abonde, sont plus grosses & plus délicates que celles que nous mangeons en Europe. Du côté de Trichenapali & dans tous les lieux marécageux, il y a beaucoup de canards sauvages, du même plumage à-peu-près que les nôtres. On trouve aussi quelques pluviers dorés dont on fait le plus grand cas par leur rareté seule. Les étangs des environs d'Arcate sont remplis d'une quantité prodigieuse de sarcelles, que

les Maures prennent aux filets & vendent à vil prix.

Les forêts de l'Inde sont communément peuplées de cerfs rayés de noir, tels que l'on en a vûs à la Ménagerie de Versailles, de bœufs sauvages de couleur grifâtre, & de carbris, espèce de chèvres sauvages, qui cherchent toujours les lieux escarpés. Ce n'est qu'en remontant vers le nord que l'on trouve des animaux féroces, comme tigres, rhinocéros (a) &c. On voit cependant quelques tigres dans la partie du sud de la presqu'île, mais ils se tiennent

(a) Les Portugais appellent le rhinocéros le moine des Indes, parce que le derrière de sa tête est enveloppé d'un capuchon applati. Tout le monde sçait que cet animal tire son nom d'une corne qu'il a sur le nez. Sa peau est sans poil & disposée en forme d'écailles très-dures. Sa queue est fort courte, & on diroit qu'il a ses jambes dans des espèces de bottes. Il est au surplus fort léger à la course.

dans les lieux élevés & loin des peuplades.

La chasse est libre dans l'Inde. Il n'existe point de loi qui la permette ni qui la défende. Au surplus il n'y a parmi les naturels du pays que les grands Seigneurs (a) qui prennent quelquefois ce divertissement. Ceux qui croient à la métempfycofe regardent comme une action barbare de troubler les animaux dans leurs paisibles retraites, & de les poursuivre avec une fureur meurtrière. C'est encore une des raisons des préjugés que les Indiens se sont formés contre les Nations Européennes. Un Brame qui laboure tranquillement le champ de

(a) On ne voit guères que les Princes Mares qui aillent à la chasse, & c'est toujours à cheval. Leur manière de prendre le cerf est de le poursuivre jusqu'à ce que l'animal soit fatigué, alors on forme une enceinte & on le tue à coup de lance.

ses pères , jette un cri d'horreur & s'enfuit à la vûe d'une perdrix qui tombe sous le coup du chasseur. Au reste il est presque impossible pour les Européens de chasser avec agrément, parce que les chiens même de la meilleure race que l'on a transportés dans l'Inde, n'ont plus de nez, & ne sont par conséquent propres ni à la quête, ni à l'arrêt.

FRUITS.

On ne connoît dans l'Inde aucun fruit de l'espèce de ceux qui croissent en Europe; mais on est bien dédommagé de cette privation par l'abondance de ceux qui sont particuliers au sol Indien.

Les plus précieux sont les mangues, les gouvaves, les papayes, les ananas, &c. La mangue sur-tout est le plus délicat & le plus sain de tous les fruits. C'est une espèce de grosse poire

dont la peau est tout-à-fait verte, & la chair d'un jaune tirant sur le rouge. Quoique filandreuse, elle rend beaucoup de jus & est d'un goût exquis. La propriété de ce fruit est de purifier la masse du sang. On en peut manger beaucoup sans crainte d'en être incommodé. Le noyau est de la grosseur d'un œuf de pigeon, un peu plat, & extrêmement dur lorsqu'il a séché.

La gouyave est de la grosseur d'un abricot, rouge en dedans, & ayant beaucoup de pepins. On fait grand cas de ce fruit mis en compotes pour la dyssenterie.

La papaye ressemble au melon pour la forme & la grosseur : la chair en est, ainsi que la peau, de couleur de citron. Ce fruit est très-rafraîchissant ; mais il est dangereux d'en manger beaucoup.

Je ne parlerai pas de l'ananas ; il

est aussi connu à présent en Europe qu'il est commun dans l'Inde.

POISSONS.

Les rivières de l'Inde sont extrêmement poissonneuses, ainsi que les parages qui bordent la côte. Je n'entreprendrai pas de détailler les différentes espèces de poissons; je me bornerai seulement à citer le *Pêche-Madame* (a), le plus délicat des mets dans ce genre. C'est un poisson de la longueur d'un petit merlan, mais encore plus blanc, plus léger, & d'un goût admirable.

Le poisson est la principale nourriture des Indiens de basse caste. Ils le salent, le font sécher au soleil & le mangent ensuite grillé avec du riz

(a) Le premier mot se prononce ainsi par corruption de *peixo*, expression Portugaise qui signifie poisson.

sec. C'est le régime que l'on recommande aux Européens attaqués de la dyffenterie.

CONCLUSION DE CET OUVRAGE.

Il faudroit des volumes entiers pour entrer dans un détail particulier de tout ce qui concerne la religion, les mœurs & les coutumes des Indiens, ainsi que la partie d'Histoire Naturelle qui appartient à leur climat. Je me suis contenté d'en présenter un tableau raccourci, ou plutôt une esquisse sous le nom d'*Essais historiques*. Mon exemple encouragera, sans doute, quelques voyageurs plus éclairés & plus profonds observateurs, à perfectionner un ouvrage dont je n'ai fait que tracer le projet. Il est plus intéressant, que l'on ne pense, que nous connoissions particulièrement un pays où, avec une bonne administration, nous nous

360 *Essais historiques sur l'Inde.*

creuserions une source intarissable de richesses. Une étude approfondie du caractère des habitans & des différens intérêts qui lient ou divisent leurs Souverains, mettroit en même-tems notre nation à portée de tirer avantage de l'existence de ces peuples, des productions de leur sol & de former des établissemens durables dans ces climats.

F I N,



T A B L E
DES PRINCIPALES MATIERES.

A.

- Alamparvé*, (petite Forteresse) ; sa description , page 156.
Anatomie des Indiens , 245.
Arbre de racine , 332.
Arcate ; prise de cette Ville par les François , 40.
Ariancoupan ; sa description , 150.
Astronomie des Indiens , 238.
Auseur ; (L') son départ pour l'Inde , 2.
Idem , de la côte de Coromandel pour la Chine , 76. Son arrivée aux Dunes , 116.
Il est mené de Depfort à Londres , *ibid.*
Echangé à Douvres , & revient en France , 117 & suiv.

B

- Bal singulier* que donne à M. de Lally & à son Etat-Major le Gouverneur de Rio-Janeiro , 17.
Béiel , Drogue que les Indiens mâchent continuellement , 268.
Bicho-Vergonhoso , (L'animal honteux) 333.
Bourbon ; (Ile de) Description succincte de cette Colonie , 26 & 27.

Q

T A B L E

- Brama*, Dieu des Indiens. Son histoire, 167.
Buffles, 346.
Bussy, (M. de) se rend auprès de Bassalet-Zingue pour lui demander du secours, 58.
 Cet Officier Général fait lever à l'Armée Angloise le siège d'Arcate, 61.

C

- Calères*, sorte de Brigands Indiens. Leur portrait, 64.
Canton, Quancheu ou Quanton; description de cette Ville; remarques sur les Chinois, 85 & suiv.
Carangouly, Place Maure; belle défense de M. de Kenelly, 61.
Castes ou Tribus des Indiens, 246.
Caymans, 339.
Cérémonies nuptiales des Brames, 288.
Chalembrom, Pagode fortifiée aujourd'hui aux Anglois; sa description, 143.
Chameaux, 346.
Chenderen, Divinité Indienne, sous la figure de la pleine Lune, 210.
Chéringham, fameuse Pagode fortifiée. M. le Chevalier de Crillon s'en empare à la tête d'une partie détachée de l'Armée Françoisé, 59.
Chevaux de l'Inde, 349.
Chiens marons, 348.
Choures, (Tribu Indienne); leurs mariages, 305.
Chronologie des Indiens, 241.
Climat de l'Inde, 134.
Combat naval à la Côte de Coromandel,

DES MATIERES.

- entre l'Escadre Françoisé commandée par M. le Comte d'Aché, & une Escadre Angloise de neuf vaisseaux de ligne commandée par l'Amiral Pocock, 26.
Compagnie Angloise des Indes; sa création, 131.
Compagnie Françoisé des Indes; sa création, 130.
Conquêtes rapides des Anglois, 69 & 70.
Coromandel, (Côte de) sa situation, 119.
Cumbava, une des Iles Moluques; dont la partie méridionale est inconnue, 111.

D

- Danois*, époque de leur établissement dans l'Inde, 133.
Divicotté, aux Anglois; sa description, 142.
Divinités subalternes des Indiens, 207.
Dromadaires, 326.

E

- Eléphants*, 342.
Enfer des Indiens, 227.
Escadre Françoisé, commandée par M. le Comte d'Aché. Son départ pour l'Inde, 2.
 Sa relâche à Rio Janeiro, ville principale du Brésil, 3. *Idem* à l'Île-Grande, 18. Son arrivée à l'Île de France, 23.
 Autre relâche à l'Île de Bourbon, 25.
 Son départ pour la Côte de Coromandel, & son apparition devant Karikal, 27. Elle brûle deux vaisseaux Anglois sous les murs de Goudelour, *ibid.*

T A B L E

Expédition de M. Moracin à Masulipatan, 48.

F

Femmes Indiennes qui se brûlent après la mort de leurs maris, 294 & 303.

Fruits propres au sol de l'Inde, 356.

G

Gibier de l'Inde, 353. Chasse des Indiens, *ibid.*

Gouvernement des Indiens, 251.

Guerre des Indiens. Leur manière de la faire, 258.

H

Habillement des Indiens, 270.

Hommes des bois, 337.

Homme qui fait danser les serpens, 327.

I

Jardins des Indiens, 277.

Idées des Indiens sur la création du monde, 165.

Idolâtrie des Indiens ; quelle en est la principale cause, 163.

Jogui-Hisper, Divinité Indienne, sous la figure du Croissant, 209.

Jonction de l'Armée de M. de Buffly, avec celle de M. de Lally, 41. Les Armées réunies marchent à Madras. Escarmouche à la Maison-Blanche, *ibid.*

Journal de Voyage, servant de Préface, 1.

DES MATIERES.

Ile-Grande ; sa description , 18.

K

Karikal , aux François ; sa description ,
138.

L

Lally (M. de) son débarquement à Pondichéry , 27. Son début dans l'Inde , 31. & suiv. Il échappe au plus grand danger devant Tanjaour , 37. Retraite précipitée de ce Général , 38. Suite malheureuse de ses expéditions à la côte de Comorandel , 46 & suiv.

Landivisiau. (M. de) Projet intéressant de cet Officier Général , & dont l'exécution eût conservé l'Inde aux François & ruiné les ennemis , 71.

Lingam , parties naturelles de l'homme ; adorées par les Indiens , 203.

M

Madras ; description de cette place , 158.

Les François s'emparent de la Ville Noire ; après avoir défait l'élite de la garnison Angloise , 42. Siège de la Ville Blanche , ou Fort Saint-Georges , sous les ordres de M. de Lally , 44 & suiv. Apparition de six vaisseaux Anglois devant Madras. Levée du siège , 46. Retraite de l'Armée Française vers Arca-
te , 47.

Maison des Indiens , 274.

Malague , (Détroit de) 79.

Q iij

T A B L E

- Mangoustin*, fruit délicieux ; sa description , 80.
Mariages des Indiens ; Coutumes qu'ils observent en général , 285.
Masulipatan ; sa description , 161.
Maximes tirées du Livre nommé Coral ,
 317.
Médecine des Indiens , 244.
Morale des Indiens , 316.
Musique des Indiens , 210.

N

- Naarden*, Dieu de la Musique , 210.
Naufrage du vaisseau Anglois le Griffon dans les parages des Iles Philippines ,
 97.
Négapatam ou Negapatnam , aux Hollandois ; sa description , 137.
Nicobar, (Iles de) 79.
Nourriture & sobriété des Indiens , 278.

O

- Obsèques* des Indiens , 308.
Observation sur la distance entre les Iles Célébes , & celle de Bornéo , 110.
Opinions des Indiens touchant le monde ,
 234.

P

- Pagodes* ou Temples des Indiens , 212.
 Cérémonies qu'ils y observent , 213.
Paliacate , aux Hollandois ; sa description ,
 160.

DES MATIERES:

- Paradis* des Indiens , 221.
Parias , (Caste la plus vile de toutes) ;
 leurs mariages , 306.
Pénitens Indiens , 312.
Poissons ; 358.
Politesse des Indiens ; en quoi elle con-
 siste , & l'idée qu'ils en ont , 265.
Pondichéry ; sa description , 150.
Porto-Novo ; sa description , 147.
Portugais du Brésil ; leur caractère , 8.
 Leur superstitieuse dévotion pour saint
 Antoine , 9. Manière dont ils célèbrent
 les Fêtes de l'Eglise , 11. Jalousie de
 ces Colons , 14. Leur oisiveté , 18.
 Portrait des femmes , 16. *Idem* des hom-
 mes , *ibid.*
Pourcha-Megum , Divinité Indienne qui pré-
 side aux bois , 209.
Préjugés des Indiens contre les Européens ,
 321.
Prérogatives des premières femmes des
 Grands Seigneurs Indiens , 307.
Prisonniers François à Saint-Thomé , 75.

R

- Rajepouts* , (Nation guerrière de l'Inde) ;
 Cérémonies qu'ils observent dans leurs
 mariages , 297.
Rats Palmistes , 338.
Revue des François après la levée du
 siège de Tanjaour , 38.
Révolte des Soldats de l'Armée Française
 après la première bataille de Vandava-
 chy , 53.

T A B L E

- Rio-Janeiro*, description de la ville & du port, 4 & suiv.
Rouven, Dieu des Indiens; son Histoire, 187.
Rouraxam ou Noyau de Routren, 201.

S

- Sadras*, aux Hollandois; sa description, 156.
Saint-David, (Fort) aux Anglois; sa description, 149.
Sainte-Hélène; description de cette Ile, 113.
Saint-Thomé ou Méliapour; sa description, 157.
Salagramam ou pierre de Vichénoy, 198.
Salmandres, 340.
Scorpions, *ibid.*
Sentimens des Indiens à l'égard de l'ame; 233.
Séparation de l'Armée Française, une des principales causes de la perte de l'Inde, 58.
Siège & prise du Fort Saint-David, 31.
Singes, 334.

T

- Tableau* progressif des établissemens dans l'Inde par les différentes Nations d'Europe, 120.
Tanjaour; expédition malheureuse de l'Armée Française devant la Ville de ce nom, 33.

DES MATIERES.

- Tentatives* (Premières) des François pour faire le commerce dans l'Inde, 128.
Timon; (Poulo ou Ile de) description de cette Ile & de ses habitans, 81.
Traversée agréable de Macao à Canton, 84.
Traversée dangereuse & peu fréquentée, 111.
Tringuebar ou Tranguambar, aux Danois; sa description, 140.

V

- Vandavachy*, place fortifiée à la mauresque. Première bataille de ce nom, gagnée par les François, 49 & suiv. Prise de cette Place par les Anglois, 61. Seconde bataille de ce nom, gagnée par les Anglois. Epoque de la perte de l'Inde, 67.
Vichenou, Dieu des Indiens; ses neuf incarnations, 172 & suiv.
Varoumy, Divinité Indienne qui préside aux eaux, 208.
Wampou, lieu où les vaisseaux Européens mouillent à la Chine, 95.

X

- Xolo*, une des Iles Philippines. Description de cette Ile. Réception que les habitans firent à l'équipage du vaisseau le Pocock, 107 & suiv.

Fin de la Table des Matieres.

A P P R O B A T I O N .

J'AI lu par ordre de Monseigneur le Chancelier ce Manuscrit , & je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher la publication. A Paris, ce 4 Décembre 1768.

Signé BOUDOT.

P R I V I L È G E D U R O I .

L O U I S , PAR LA GRACE DE DIEU , ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE ; A nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenant nos Cours de Parlement , Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel , Grand-Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs , Sénéchaux , leurs Lieutenans Civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra : SALUT. Notre amé JEAN-THOMAS HERISSANT , Fils, Libraire, Nous a fait exposer qu'il desireroit faire imprimer & donner au Public: *Le Manuel du jeune Chirurgien , par M. Nicolas ; Essais Historiques sur l'Inde , précédés d'un Journal de Voyages & d'une Description Géographique de la Côte de Coromandel , par M. De la Flotte ; Mélanges de Littérature Orientale , traduits de différens Manuscrits Turcs , Arabes & Persans , par M. Cardonne , Professeur de Langue Arabe au Collège Royal ;* s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilège pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant , Nous lui avons permis & permettons , par ces Présentes, de faire imprimer les-

ur
je
ê-
4
T.
DE
és
ars
es
is,
&
T.
s,
oit
uel
is
de
la
;
de
s,
be
er
A
x-
et-
f-
dits Ouvrages autant de fois que bon lui semblera, & de les vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de six années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes. FAISONS défenses à tous Imprimeurs, Libraires, & autres Personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance: comme aussi d'imprimer, ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire lesdits Ouvrages, ni d'en faire aucun extrait, sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui; à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts: à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression desdits Ouvrages sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en beau papier & beaux caractères, conformément aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du dix Avril mil sept cent vingt-cinq, à peine de déchéance du présent Privilège; qu'avant de les exposer en vente, les manuscrits qui auront servi de copies à l'impression desdits Ouvrages, seront remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier-Garde des Sceaux de France, le **SE DE MAUPEOU**;

qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle dudit sieur DE MAUPEOU : le tout à peine de nullité des Présentes. DU CONTENU desquelles VOUS MANDONS & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses ayans causes, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. VOULONS que la copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin desdits Ouvrages, soit tenu pour dument signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers-Secrétaires, foi soit ajoutée comme à l'original. COMMANDONS au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires; Car tel est notre plaisir. DONNÉ à Paris, le Mercredi vingt - unième jour du mois de Juin, l'an de grace mil sept cent soixante-neuf, & de notre Règne le cinquante-quatrième. Par le Roi, en son Conseil.

Signé LEBEGUE.

Registré sur le Registre XVII. de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, n° 1019, fol. 706, conformément au Règlement de 1723. A Paris, ce 30 Juin 1769.

Signé KNAPEN, Adjoint.

DE L'IMPRIMERIE DE PH. D. PIERRES,
Imprimeur ordinaire du Grand-Conseil du Roi,